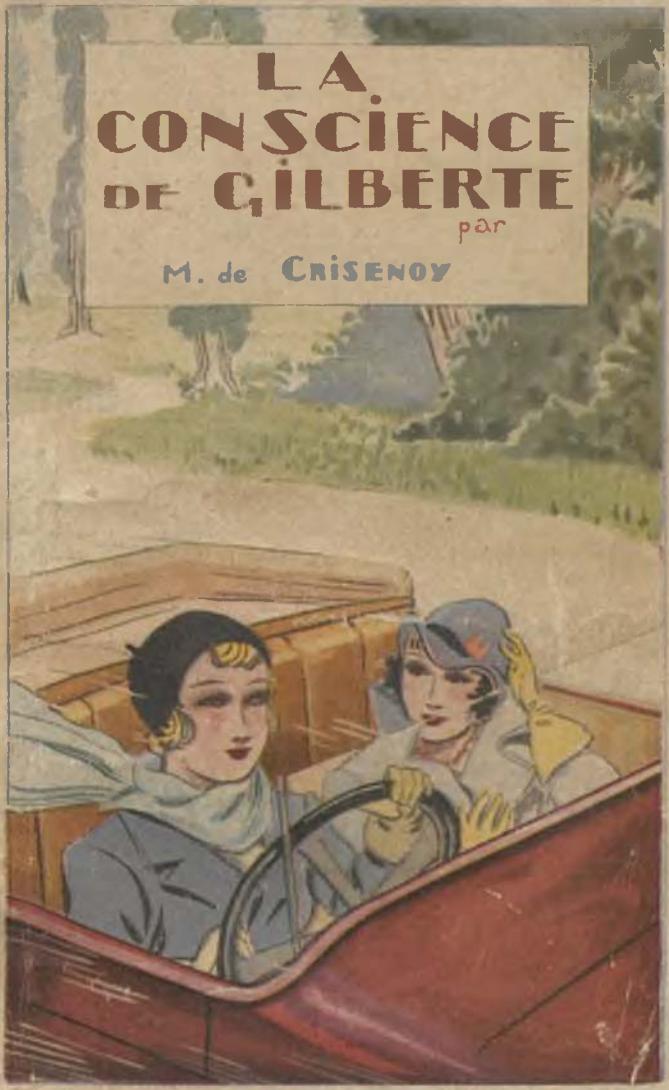
LA CONSCIENCE DE GILBERTE

par

M. de CRISENOY



1 fr. 50

Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS

Publications périodiques de la Société Anonyme du " Petit Écho de la Mode ",
1, rue Gazan, PARIS (XIVe).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

parait tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode. :: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. :: Causeries et recettes pratiques. Courriers très bien organisés.

Le numéro : **0 fr. 40.**

RUSTICA

Revue universelle illustrée de la campagne

parait tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine, Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : **0 fr. 50.**

LA MODE FRANÇAISE

parait tous les mercredis.

Magazine de l'élégance féminine et de l'intérieur moderne.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément, sur papier de luxe.

Un roman, des nouvelles, des chroniques, des recettes.

Le numéro : **0 fr. 75.**

LISETTE, Journal des Petites Filles

parait tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : **0 fr 25.**

PIERROT, Journal des Garçons

parait tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : **0 fr 25.**

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro : **1 franc.**

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1er et le 15 de chaque mois.

Le numéro : **0 fr. 60.**

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le 2me et le 4me dimanche de chaque mois.

Le petit volume de 64 pages sous couverture en couleurs : **0 fr. 50.**

C-92737

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION "STELLA"

M. AIGUEPERSE : 188. *Marguerite.*
Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
M. des ARNEAUX : 82. *Le Mariage de Gratienne.*
G. d'ARVOR : 134. *Le Mariage de Rose Dupray.*
A. et C. ASKEW : 239. *Barbara.*
Lucy AUGE : 154. *La Maison dans le bois.*
Marc AULES : 253. *Tragique méprise.*
Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
Salva du BEAL : 160. *Autour d'Yvette.*
M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
BRADA : 91. *La Branche de romarin.*
Jean de la BRETE : 3. *Rêver et Vivre.* — 25. *Illusion masculine.* — 34. *Un Réveil.*
Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindroz.*
André BRUYERE : 161. *Le Prince d'Ombre.* — 179. *Le Château des tempêtes.* — 223. *Le Jardin bleu.* — 254. *Ma cousine Roisin-Vert.*
Clara-Louise BURNHAM : 125. *Porte à porte.*
Anda CANTEGRIVE : 220. *La revanche merveilleuse.* — 252. *Lyne aux Roses.*
Rosa-Nouchette CAREY : 171. *Amour et Fierté.* — 199. *Amitié ou Amour ?* — 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
A.-E. CASTLE : 93. *Cœur de princesse.*
Comtesse de CASTELLANA-ACQUAVIVA : 90. *Le Secret de Maroussia.*
Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 113. *Ancelise.* — 209. *Le Vœu d'André.* — 216. *Péril d'amour.*
Comtesse CLO : 137. *Le Cœur chemine.* — 190. *L'Amour quand même.*
Jeanne de COULOMB : 60. *L'Algue d'or.*
Edmond COZ : 70. *Le Voile déchiré.*
Eric de CYS : 236. *L'Infant à escarboucle.*
Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La comtesse Edith.*
Manuel DORE : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.*
H. A. DOURLIAC : 206. *Quand l'amour vient...* — 235. *J'aimerais aimer.* — 261. *Au-dessus de l'amour.*
Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence.* — 196. *L'Appel à l'Inconnue.*
Jean FID : 152. *Le Cœur de Ludivine.*
Marthe FIEL : 215. *L'Audacieuse Décision.*
Zénaïde FLEURIOT : 111. *Marga.* — 136. *Petite Belle.* — 177. *Ce pauvre Vieux.* — 213. *Loyauté.*
Mary FLORAN : 9. *Riche ou Aimée ?* — 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita.* — 83. *Meurtrie par la vie !* — 100. *Dernier Atout.* — 142. *Bonheur méconnu.* — 159. *Fidèle à son rêve.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
M.-E. FRANCIS : 175. *La Rose bleue.*
Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*
Georges GISSING : 197. *Thyrza.*
Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.*
Jacques GRANDCHAMP : 47. *Pardonner.* — 58. *Le Cœur n'oublie pas.* — 110. *Les Trônes s'écroulent.* — 166. *Russe et Française.* — 176. *Maldonne.* — 192. *Le Suprême Amour.* — 232. *S'aimer encore.*
M. de HARCOET : 37. *Derniers Rameaux.*
Mary HELLA : 238. *Quand la cloche sonna...*
M. A HULLET : 259. *Seule dans la vie.*
Mrs HUNGERFORD : 207. *Chloé.*
Jean JEGO : 187. *Cœur de poupée.* — 228. *Mieux que l'argent.*
Paul JUNKA : 186. *Petite Maison, Grand Bonheur.*
M. LA BRUYERE : 165. *Le Rachat du bonheur.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection *(Suite)*.

Geneviève LECOMTE : 243. *Mon Lieutenant.*
Annie LE GUERN : 233. *L'Ombre et le Reflet.*
Mme LESCOT : 95. *Mariages d'aujourd'hui.*
Hélène LETTRY : 249. *Les Cœurs dorés.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Georges de LYS : 141. *Le Logis.*
MAGALI : 221. *Le Cœur de tante Miche.*
William MAGNAY : 168. *Le Coup de foudre.*
Philippe MAQUET : 147. *Le Bonheur-du-jour.*
Hélène MATHERS : 17. *A travers les seigles.*
Eve PAUL-MARGUERITTE : 172. *La Prison blanche.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.*
Suzanne MERCEY : 194. *Jocelyne.*
Prosper MERIMÉE : 169. *Colomba.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis.*
Anne MOUANS : 250. *La Femme d'Alain.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*
B. NEULLIES : 128. *La Voie de l'amour.* — 212. *La Marquise Chantal.*
Claude NISSON : 85. *L'Autre Route.*
Barry PAIN : 211. *L'Anneau magique.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme une fleur se fane.*
Fr. M. PEARD : 153. *Sans le savoir.* — 178. *L'Irrésolue.*
Alfred du PRADEIX : 99. *La Forêt d'argent.*
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)
Eva RAMIE : 222. *D'un autre siècle.*
Pierre REGIS : 224. *Le Veau d'Or.*
Claude RENAUDY : 219. *Ceux qui vivent.* — 241. *L'Ombre de la Gloire.* — 257. *L'Aube sur la montagne.*
Procope LE ROUX : 234. *L'Anneau brisé.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Yvonne SCHULTZ : 69. *Le Mari de Viviane.*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Emmanuel SOY : 245. *Roman défendu.*
René STAR : 5. *La Conquête d'un cœur.* — 87. *L'Amour attend...*
Jean THIERY : 138. *A grande vitesse.* — 158. *L'Idée de Suzie.* — 210. *En lutte.*
Marie THIERY : 57. *Rêve et Réalité.* — 133. *L'Ombre du passé.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Petiote.* — 42. *Odette de Lymaille.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite aventure.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
Camille de VERINE : 255. *Telle que je suis.*
Andrée VERTIOL : 150. *Mademoiselle Printemps.*
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 218. *La Fille du Contrebandier.*
M. de WAILLY : 149. *Cœur d'or.* — 204. *L'Oiseau blanc.*
A.-M. et C.-N. WILLIAMSON : 205. *Le Soir de son mariage.* — 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.*
Henry WOOD : 198. *Anne Hereford.*

IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Le catalogue complet de la collection est envoyé franco contre 0 fr. 25.

C92737

M. de CRISENOY

La Conscience de Gilberte

COLLECTION STELLA
Éditions du "Petit Écho de la Mode"
1, Rue Gazan, Paris (XIV^e^)

La Conscience de Gilberte

I

Par deux fois, déjà, Béatrix avait protesté :

— Gilberte ! Ralentis, ma chère !

— Gilberte ! Attention au virage !

Les deux jeunes filles étaient seules dans la petite *Vedelcar* que Gilberte venait de s'offrir pour fêter ses vingt et un ans, et l'attrayante nouveauté d'avoir son auto à soi et de follement dévider le ruban blanc de la route la grisait positivement, comme l'enfant un jouet neuf.

Tout à coup, un cri retentit :

— Gilberte !

Bref et dernier avertissement.

Au détour de la route, une carriole, mal engagée, tournait péniblement, barrant en partie le passage.

La *Vedelcar* n'avait pas besoin d'une voie large pour évoluer, mais le conducteur de la voiture, ayant mal calculé son affaire et rencontré le fossé plus près qu'il ne supposait, tira brutalement sur les rênes.

Gilberte fit une embardée... L'auto, cependant, passa, mais non sans accrocher le véhicule. Un in-

quiétant tintamarre retentit derrière les jeunes filles.

Gilberte, imperturbable, continuait sans ralentir.

— Arrête ! cria Béatrix.

Gilberte parut ne pas entendre.

— Es-tu folle ? interpella son amie. Il y a « de la casse », peut-être !

Après le virage, la route s'allongeait toute droite, bordée de peupliers rectilignes entre les cimes desquels le ciel déroulait ses moires.

Gilberte, en guise de réponse, pressa sur l'accélérateur.

Béatrix, indignée, se dressa... Tournée vers sa compagne, elle décochait à son adresse quelques épithètes choisies :

— Assassin ! Stupide ! Chauffarde ! Je déposerai contre toi.

Indifférente en apparence à toute cette belle colère, Gilberte souriait malicieusement, et ce sourire et ce calme exaspéraient la fureur de Béatrix.

Après la route plane, une descente surgit, à laquelle succéda une montée assez rapide. On distinguait, au sommet, le clocher d'une chapelle

— Attends Saint-Joseph, dit Gilberte. Une fois là, je t'expliquerai.

— Saint-Joseph ! s'exclama Béatrix. Laisse-le tranquille, folle que tu es ! Si tu crois qu'il te soutiendrait ! Je me demande, railla-t-elle, ce qu'il vient faire en cette affaire...

Durant ce temps, l'auto engloutissait la côte ; la chapelle apparut nettement, avec sa façade étroite, son portail et sa rosace. Quatre à cinq marches de pierre la séparaient de la route. Juste en face du portail, Gilberte jeta un coup d'œil à la montre du volant, et, sans un mot, absorbée par je ne sais quel calcul, elle ralentit brusquement.

— C'est toi qui es folle, Béatrix, s'écria-t-elle à son tour, reprenant la discussion au point où l'autre l'avait laissée. Avais-tu donc oublié que le dernier kilomètre est là, en face du portail ?

— Le dernier kilomètre ? répéta Béatrix, abasourdie.

— Eh! oui! N'avais-je pas parié hier soir avec Vilmorel, et en ta présence, pour comble! que ma *Vedelcar* ne mettrait pas douze minutes pour franchir les vingt kilomètres qui séparent Raismes de Saint-Joseph. Rappelle-toi, Béatrix : nous avons quitté l'avenue à moins dix, et il n'est pas onze heures deux; à onze heures une, nous étions devant la borne... Presque du 110 à l'heure... Chérie, va! s'exclama Gilberte en tapotant de la main les flancs de l'automobile.

Mais Béatrix, insensible à cette prouesse, haussa vivement les épaules.

— N'empêche, ma pauvre Gilberte, reprit-elle, toujours courroucée, que tu peux te vanter aujourd'hui de m'avoir désillusionnée; non, jamais je ne t'aurais crue capable, au nom de je ne sais quel record, d'abandonner sur la route des gens que tu as « accidentés », blessés peut-être.

— C'est bien leur faute! ronchonna Gilberte à mi-voix.

— Qu'est-ce que ça fait, dit Béatrix, s'ils ont besoin de secours?

Mais, loin de se montrer contrite, Gilberte, les lèvres pincées et les yeux chargés d'éclairs, à son tour leva les épaules.

— Sotte! dit-elle à mi-voix. Puis, saisissant son levier, elle fit faire à sa voiture les retraites nécessaires pour opérer un volte-face.

Béatrix, devinant son intention, lui sourit.

— Tu m'en veux? dit-elle gentiment.

— Tu parles! répondit Gilberte, saisissant pourtant aux cheveux l'occasion d'une réconciliation. Et ce n'est pas, tu penses bien, pour ta gronderie de tout à l'heure, mais seulement parce que toi, Béatrix, tu as pu accueillir, ne fût-ce que quelques secondes, l'idée que je ne courrais pas au secours de ces maladroits...

— Dame! protesta Béatrix, tu n'en prenais pas le chemin!

— Sans doute; aussi je ne te dis rien pour tes premières invectives, mais tu aurais pu réfléchir!

Ce record m'a fait perdre cinq minutes, tout au plus : une minute pour atteindre Saint-Joseph, une autre pour retourner, une troisième pour nous disputer; avant deux minutes, nous y serons.

— Pardonne-moi, dit Béatrix, souriant de cette assurance et aussi de cette discussion qui, une fois de plus, tournait à l'avantage de Gilberte.

« Cette Gilberte, pensait-elle, elle est restée à vingt ans ce qu'elle était à quinze : mauvaise tête, mais bon cœur... Ça ne fait rien, il y a chez elle une dose d'entêtement et une certaine mesure d'orgueil qui ne paraissent pas avoir fléchi... Il est vrai qu'elle est si seule et, sans doute, si mal dirigée! Tant d'argent, tant de liberté, et si jolie, avec ça... »

Du coin de l'œil, Béatrix détaillait le visage de son amie : son teint mat, avivé par l'éclat d'une indéniable santé, son profil net de médaille, ses lèvres, un peu fortes, peut-être, et son menton volontaire, pour l'instant joliment levé dans une attitude d'attention qui marquait dans toute sa pureté la ligne qui s'incurvait jusqu'à l'échancrure du corsage... Sous le béret qui laissait dégagé son front poli et harmonieusement arrondi, elle devinait les boucles folles, captives, pour l'instant, de l'étoffe, et elle savait les mille nuances et les vivantes expressions des yeux noirs, momentanément fixés sur les horizons lointains.

Involontairement, Béatrix soupira.

« Tant de richesses, pensait-elle, et pour servir à qui, à quoi? »

Elle se souvenait de son arrivée à Raismes, il y avait de cela quinze jours...

Il y avait près de trois ans qu'elle n'avait pas revu son amie... Depuis qu'elles avaient, toutes les deux, quitté la pension Jeanne-d'Arc, elle n'avait pas rencontré Gilberte.

Elle était tombée, dans la jolie demeure d'été, au sein d'une demi-douzaine d'invités qui lui avaient été, pour la plupart, et dès le premier abord, totalement antipathiques...

Entre le jeune hurluberlu Vilmorel et de Balcour

qui, trop visiblement, ambitionnait de faire une fin en recherchant un riche mariage; entre Paulette Vilmorel, la sœur écervelée d'Etienne, et M^me^ de Balcour, la mère de Louis de Balcour, insinuante et minaudante; aux prises avec l'humeur trépidante du jeune ménage Fontanes et les flatteries obséquieuses de M^lle^ Grandclos, l'amie de la vieille M^lle^ de Raismes, sa grand'tante, Gilberte, encensée, adulée et attirée, en sus, par tous les châtelains du pays, avait fait figure d'agitée et de fantasque, pour ne pas dire de coquette.

Et puis, l'ayant observée de plus près, elle avait, peu à peu, découvert que, sous ses apparences papillonnantes et frivoles, son amie cachait encore un très grand fonds de sérieux, d'énergie et de bon sens; que son cœur avait gardé quelques-uns de ces élans qui la lui avaient rendue jadis si profondément sympathique, et qu'enfin, si elle s'amusait plus qu'il n'était raisonnable, et peut-être même charitable, de la cour intéressée des Balcour, des Vilmorel et consorts, elle n'y attachait, au vrai, aucune sérieuse importance, et qu'au milieu de sa vie, si malheureusement stérile et dangereusement indépendante, elle avait gardé intactes les forces vives de son cœur et son instinctive dignité.

Et alors, Béatrix, tout d'abord si absolument déçue, s'était reprise d'affection pour son amie de jadis... Plus elle y regardait de près, et plus elle retrouvait, sous les dehors futiles, la Gilberte d'autrefois, ardente et droite, avec sa logique outrancière et son désintéressement profond; mais, parce que plus elle se rendait compte aussi de tout ce qu'avait de périlleux, de desséchant, d'anémiant, la vie menée par son amie, plus elle se sentait saisie d'une douloureuse inquiétude, inquiétude d'autant plus pénible qu'elle lui paraissait imprécise et, peut-être, inopportune à exprimer.

Béatrix, donc, soupira. Gilberte se méprit sur le sens de ce soupir.

— T'en fais pas, nous arrivons! Ils ne peuvent pas être loin, reprit-elle à demi-voix, en regardant

de tous ses yeux la route qui semblait déserte... C'est pourtant là, il n'y a pas à dire, continua Gilberte, se retournant vers sa compagne... Nous franchissions le dix-huitième kilomètre, et tu peux voir la borne; et puis, d'ailleurs, c'est bien simple : la carriole ne venait-elle pas de ce chemin?

— Tais-toi, lui dit Béatrix, prêtant tout à coup l'oreille.

Une plainte montait du fossé. Les jeunes filles se précipitèrent. Bien accotée au talus, une vieille femme geignait à haute voix :

— Oh! la, la! Quand c'est-y que mon homme va revenir? C'est-y Dieu possible d'abandonner sur la route une pauvre créature comme moi!...

Quand elle aperçut les jeunes filles, les plaintes de la vieille redoublèrent :

— Oh! la, mes bonnes demoiselles! Quelle sale engeance que ces autos! J'ai été jetée bas de la carriole par une d'elles, tout à l'heure. Croyez-vous qu'elle a arrêté?... Nenni : elle a continué à courir comme une perdue... Ah! le pauvre monde peut « crever »,... ces belles demoiselles s'en moquent bien!

Béatrix allait protester, mais Gilberte avait vu luire, entre les cils clignotants, l'éclat méchant des petits yeux... Elle intervint brusquement :

— Au lieu de tant criailler, dites plutôt si vous souffrez...

— Si je souffre? Ça se demande-t-y! J'ai les reins brisés, que je crois, et ça me brûle ici et là.

La vieille désignait son épaule et le côté qui avaient subi le choc.

— Et votre homme vous a laissée? interrogea Béatrix.

— Parbleu! bougonna la vieille. Qu'est-ce donc qu'il aurait pu faire?... Les demoiselles avaient filé... Des belles demoiselles comme vous, dit la vieille, souriant malignement... Je ne pouvais point me remettre debout. Comment donc qu'il m'aurait hissée? Il va sur ses soixante et quinze, mon homme, à l'heure d'aujourd'hui.

— Vrai, remarqua Gilberte à mi-voix, elle n'a guère l'air de souffrir !...

La vieille femme l'entendit-elle? Toujours est-il qu'elle haussa d'un ton ses plaintes, entrecoupées d'invectives à l'adresse de l'auto et de ses jeunes conductrices...

— C'est beau, c'est paré, c'est pimpant, et ça a l'âme plus noire que le fond de mon chaudron...

— Taisez-vous! s'écria Gilberte, impatiente et impérative... C'est moi qui vous ai accrochée, et c'était d'ailleurs bien de votre faute.

— A moi? protesta la vieille femme.

— A votre homme, c'est tout comme. Où est-il passé, votre homme?

— Chercher du secours au village.

— Reste près d'elle, Béatrix, dit Gilberte. Moi, je vais rattraper la carriole, lui faire faire demi-tour, et, à nous deux, c'est bien le diable si on ne la hisse pas dedans... D'ailleurs, si on n'y parvient pas, je la remmène dans ma voiture... Ça sera toujours préférable à cette attente dans le fossé...

La vieille ne perdait pas un mot, mais elle ne daigna pas approuver... Depuis que Gilberte avait dit que c'était elle qui conduisait l'automobile, elle l'observait avec une étrange expression, dans laquelle on démêlait une curiosité malveillante.

Quelques minutes plus tard, la jeune fille était de retour, annonçant la carriole.

— Allons, bonne femme, dit-elle cavalièrement, nous allons vous mettre debout et vous hisser près de votre homme... Prenez le bras de mon amie; là... Laissez-vous faire, maintenant...

Bien qu'elle gémît abondamment, il était aisé de voir que la vieille se mouvait sans difficulté.

Une fois l'opération menée à bonne fin, la femme poussa l'homme du coude.

— C'est pas tout ça, dit celui-ci. J'avions à peu près retenu le numéro de l'auto, et je m'en allions porter plainte; mais si ces dames veulent s'arranger...

Gilberte, dédaigneusement, sortit un billet de cinquante francs.

— Je ne vous dois rien, dit-elle, car c'est vous qui vous êtes placé en travers de la route... Tout de même, prenez ceci...

Le bonhomme consulta sa femme.

— Prends toujours, dit son regard...

— L'adresse, souffla-t-elle à haute voix.

— Oui, reprit l'homme, si ces demoiselles veulent bien me laisser leur nom?

— Pourquoi donc? railla Gilberte. J'ai fait plus que je ne dois. Allons, filez, mon bonhomme, et n'en demandez pas davantage.

Peu après, la carriole s'ébranlait.

— Petites rosses! grogna la femme, on le saura bien, leur nom, avec le numéro de l'auto!

Réflexion qui se perdit dans le bruit des roues sur la route.

— Ouf! s'écria alors Gilberte, quand la voiture fut disparue... Bon débarras! N'est-ce pas, ma chère?... C'est curieux comme ces bonnes gens m'ont fait mauvaise impression... Ça m'étonnerait qu'ils soient d'ici...

— Oui, ils ne sont pas séduisants, avoua Béatrix; enfin, ajouta-t-elle, l'important, c'est qu'il n'y ait pas d'accident.

— Allons! vite, en route, dit Gilberte; autrement nous serions en retard.

Elle remit son moteur en marche et, à l'allure vive et régulière dont elle était coutumière, dirigea sa *Vedelcar* vers le village de Raismes.

II

Le château de Raismes est situé un peu avant le village.

C'est un spacieux édifice, vraisemblablement construit à l'époque de la Renaissance, ainsi qu'en témoignent ses fenêtres, le fronton de sa façade et le

perron dont l'escalier s'arrondit élégamment, dominé et escorté par un balustre en fer forgé d'un remarquable travail. Le lierre tapisse ses murs jusqu'à la hauteur du premier, poussant ses rameaux gloutons entre ses multiples fenêtres; des rosiers s'accrochent aux balustres; au pied même du perron, un robuste jasmin envahit, de sa verdure légère et de ses bouquets parfumés, les vieilles marches de pierre.

On accède au château par une avenue découverte, bordée à droite par le mur fleuri d'une terrasse plantée d'arbustes rares, et, sur la gauche, par des touffes d'hortensias qui forment, à la saison, un vrai rempart de fleurs somptueuses, admirablement épanouies et diversement colorées.

Du même côté, une immense prairie longe l'avenue et forme les premières ondulations des pelouses veloutées qui montent à l'assaut des futaies... Au centre de ces pelouses, des rhododendrons et des cèdres sont entourés d'hortensias, mais ceux-ci d'un bleu intense, uniformément bleus, d'un bleu de féerie ou de rêve.

Un cèdre, dépouillé par les vents, se dresse, seul, au sein des prairies, détachant sur les claires verdures sa fière silhouette et l'éclat sombre de son feuillage. A l'opposé de l'avenue, un immense jardin potager déploie trois à quatre façades de murs sur lesquels pêchers et pruniers, poiriers et abricotiers étendent leurs bras féconds...

Avec l'allée sinueuse, un ruisseau court dans la prairie, descendant de la futaie qui s'étage au-dessus du parc, face aux fenêtres du château, et se prolonge en bois taillis, à plus de mille mètres en arrière... De partout, de l'avenue sans ombrages, de la terrasse, mais surtout des fenêtres et de la futaie du château, on découvre la mer sillonnée par les navires et les barques qui entrent à Cherbourg ou en sortent.

Tel qu'il est, Raismes, en dépit de ses onze fenêtres de front et des cinq baies de son pignon, n'est pas un somptueux château, mais une fort belle

demeure, pittoresque et harmonieuse, et parfaitement bien comprise pour l'agrément de ses hôtes.

Gilberte, qui est orpheline depuis sa plus petite enfance, y a toujours passé une grande partie de l'été avec sa tante de Raismes, une sœur de son grand-père, mort aussi depuis des années, et chez laquelle elle a vécu depuis la mort de ses parents.

M^lle^ de Raismes est une vieille fille assez étrange et qui n'avait certainement pas la vocation du mariage, à en juger par l'inaptitude qu'elle a, de tout temps, révélée aux méthodes éducatrices...

Agée de quarante-cinq ans quand le père de Gilberte mourut, ce fut un gros sacrifice que d'accepter dans sa vie, déjà rigoureusement réglée, ce diablotin de deux ans qui promettait de donner, dans l'avenir, pas mal de fil à retordre.

Pourtant, elle se rend chaque jour le témoignage qu'elle a accompli son devoir.

Son devoir, c'est-à-dire qu'elle a pris Gilberte chez elle et a consenti, l'été, à passer trois mois à Raismes, en vue de fortifier la santé de la petite fille; son devoir, mettre Gilberte, dès sept ans, pensionnaire à l'institution Jeanne-d'Arc, sur laquelle elle avait pris, il faut d'ailleurs le reconnaître, de minutieux renseignements; son devoir, organiser la vie de l'orpheline aussi confortable que possible, mais à côté de sa vie à elle, de façon à sacrifier le moins possible de ses douces habitudes et de la paix apparente d'une vie exempte de soucis. Mais elle n'a jamais réfléchi qu'un devoir d'éducation infiniment supérieur au devoir de protection et de chaperonnage lui incombait, dès le jour où elle accueillit l'enfant. Elle n'a jamais réfléchi que cette âme neuve, ce cœur ardent, c'était à elle de les éclairer, diriger et ennoblir; elle ne s'est pas doutée que, seul, l'amour réussit dans cette tâche, un amour qui observe, qui comprend, qui s'adapte, qui *s'unit*, qui devine et qui s'oublie.

Et alors il est arrivé ceci : M^lle^ de Raismes, qui devait dominer l'enfant, non pas certes de la hauteur d'une autorité extérieure et arbitraire, mais

de par l'élévation de ses buts et le désintéressement, chaque jour plus vrai, de sa volonté d'amour, M^lle de Raismes, au lieu de dominer l'enfant, a été dominée par elle. Peu à peu Gilberte a imposé à la vieille fille ses goûts et ses volontés... Peu à peu, celle-ci, soupirant et gémissant, s'est laissé arracher à ses chères habitudes, à ses sauvageries, à sa solitude, à sa tranquille inaction... Elle n'a eu à opposer à l'enfant, et puis, plus tard, à la jeune fille, que la faible argumentation de ses préférences personnelles... Gilberte, dont les passions sont vives et le caractère bien trempé, l'a, peu à peu, persuadée que ses préférences changeraient, s'accommoderaient à ses désirs... La vieille fille s'est laissé faire, et, depuis quelque quinze ans, c'est Gilberte qui gouverne tant bien que mal,... plus mal que bien, car il n'est pas plus judicieux de laisser les jeunes êtres sans direction ni conseils, que d'envoyer les jeunes cavales, au hasard des routes libres, sans jalons et sans cavalier.

Et, pour achever l'esquisse de ce lointain malentendu, la pauvre demoiselle de Raismes est tout à fait persuadée qu'elle est et a toujours été le modèle des grand'tantes et des mères d'adoption, et, plus elle cède à Gilberte et plus elle se trouve sous le joug, plus elle gémit, plus elle soupire, plus aussi elle est convaincue qu'elle accomplit son devoir, dévouée jusqu'à l'héroïsme.

Gilberte aurait certes pu en abuser davantage, mais il y a chez elle assez de droiture innée et d'instinctive dignité pour la garder des pires erreurs... Elle est arrivée, en somme, à marcher droit dans un chemin que sa jeunesse, sa fortune, son caprice, son indépendance, son orgueil et surtout son cœur environnaient de fondrières, pour ne pas dire de précipices...

Toutefois, à côtoyer l'abîme et à cueillir toutes les fleurs, à écouter toutes les chansons qui peuvent enchanter sa marche, elle en a oublié le sens... Elle ne sait guère où va sa vie, car elle refuse d'y penser, et, bien qu'elle ait pris en grippe les décors du

chemin qui ne rassasient pas sa faim, elle recherche, pour s'étourdir, autres points de vue, sensations neuves, espérant trouver en chacun, sinon la paix, qu'inconsciemment elle désire, mais tout au moins la diversion qui peut, momentanément, donner le change à ce désir.

Quand Béatrix et Gilberte entrèrent au salon, les hôtes de Raismes y étaient tous réunis...

La grosse cloche du château avait déjà, par deux fois, carillonné le repas, et M^lle^ de Raismes, rassurée sur le sort de sa petite-nièce depuis que Balcour, posté à la fenêtre, avait annoncé l'auto, dissimulait assez mal son impatience...

— Enfin, Gilberte, s'écria-t-elle, que t'arrive-t-il, mon enfant?...

— Bah! bah! dit Gilberte, rieuse, nous rattraperons le temps perdu. Votre bras, monsieur Vilmorel... Non, dit-elle à Balcour qui s'était précipité... A quoi pensez-vous, mon cher? Ma tante vous revient de droit...

Une fois les convives installés, Gilberte, avant de s'expliquer, dévisagea les hôtes familiers... Placée en face de sa tante, laquelle était encadrée de ses deux chères amies, M^me^ de Balcour et M^lle^ Grandclos, elle avait à sa droite Luc Fontanes, et à sa gauche, l'inévitable Louis de Balcour que ses quarante ans bien sonnés vouaient à cette place d'honneur.

La petite M^me^ Fontanes, toute rose sous ses cheveux roux, était placée, au mépris de tous usages, aux côtés de son mari, un blond et large colosse, uniquement préoccupé de satisfaire un exigeant appétit...

Près d'elle, Etienne Vilmorel, frais émoulu de l'école d'application de Fontainebleau, se livrait à toutes espèces de gamineries que Luc considérait avec un œil indulgent, tandis que sa femme Edith protestait à toute minute, avec des cris effarouchés que démentait son rire clair, et que M^me^ de Balcour prenait des airs offusqués.

A l'autre bout de la table, Béatrix Luzerches,

l'amie de pension de Gilberte, et Paulette Vilmorel se tenaient compagnie, encadrées toutes deux de Louis de Balcour et de M^lle^ Grandclos, la vieille amie de M^lle^ de Raismes, qui, en raison de son peu de sympathie pour M^me^ de Balcour, encourageait ostensiblement la cour qu'Etienne Vilmorel faisait à Gilberte de Raismes, et prodiguait à Paulette ses plus aimables sourires.

— Ce que vous avez l'air affamés! s'écria Gilberte après son impertinent examen! Alors, Etienne, continua-t-elle en s'adressant à Vilmorel, vous êtes battu à plates coutures : la *Vedelcar* tient le cent... et comment!

— Ça doit être la raison pour laquelle vous nous faites déjeuner à cette heure inconcevable, répliqua Etienne sans sourciller...

Les convives se mirent à rire.

— Ça n'a qu'un rapport indirect, affirma Gilberte, légèrement irritée... En arrivant à Saint-Joseph, j'ai accroché la carriole d'un imbécile qui ne savait pas tourner sur la route...

— Un accident, Gilberte! s'écria M^lle^ de Raismes.

— Ne vous frappez pas, ma tante. L'accident est de peu d'importance, et, s'il ne m'avait pas retardée, je n'en parlerais même pas.

« Etienne, s'écria-t-elle, pourquoi souriez-vous comme ça? Ce que vous pouvez être agaçant, mon cher, quand vous vous y mettez! »

— Je ne le ferai plus, s'écria l'interpellé sur un ton drôlement contrit.

Gilberte haussa les épaules.

— Ma petite, fit observer M^lle^ de Raismes, il est vraiment impossible que nous gardions Virginie... Ce rosbif est desséché!

— Mais, ma tante..., protesta Gilberte.

Elle s'interrompit brusquement en voyant rentrer Valentin avec le légumier d'argent.

M^lle^ de Raismes, qui, sans doute, avait oublié le retard de sa nièce, continuait à bougonner :

— Non, tu as beau dire, Gilberte, nous ne pouvons la garder...

Gilberte, qui ne voulait pas attirer l'attention du domestique, feignit de ne pas entendre.

Louis de Balcour jugea le moment venu d'intervenir.

— Alors, Mademoiselle, dit-il, vous avez, ainsi que toujours, divinement conduit?...

Il affectait une correction qui soulignait, pensait-il, l'agaçante désinvolture du jeune Étienne Vilmorel...

— Avec un accrochage à la clef! cria Mlle Grandclos de sa petite voix aigrelette.

— C'est vrai, Gilberte : cet accident? Tu ne nous en dis pas grand'chose, rappela Mlle de Raismes.

— Parce qu'il n'y a rien à en dire, répliqua Gilberte sèchement...

— Béatrix, racontez-nous, demanda la vieille fille qui restait vaguement inquiète.

— Mais, Mademoiselle, Gilberte l'a dit, ce n'était rien, trois fois rien : Gilberte a heurté en passant l'arrière de cette carriole... Une femme y était juchée, je ne sais comment; toujours est-il qu'elle est tombée, mais elle ne s'est fait aucun mal... Nous l'avons, toutes les deux, rehissée dans sa « bagnole »...

— C'était elle qui conduisait?

— Non : son mari.

— Des gens d'ici?

— Je ne crois pas, ma tante, dit Gilberte... Et cependant leurs figures, ou, du moins, la figure de la femme ne m'est pas absolument étrangère. Elle ressemble à quelqu'un que je connais... Tiens, j'y suis, s'écria la jeune fille : elle ressemble à Louise Doucin...

— A Louise Doucin, tu es sûre?... interrogea Mlle de Raismes, subitement intéressée.

— Oui, ce sont bien les mêmes petits yeux enfoncés dans leurs orbites, le même nez en arête de couteau, les mêmes pommettes saillantes... Le regard, pourtant, diffère... Ce qu'elle a l'air méchant, cette vieille!

— Vraiment? interrogea Mlle de Raismes avec

un intérêt plus vif que ne semblaient le comporter les paroles de Gilberte.

— Oui, vraiment; n'est-ce pas, Béatrix?

La jeune fille acquiesça.

— Ce doit être sa mère, murmura M^lle^ de Raismes, comme se parlant à elle-même... Que vient-elle faire par ici? Tu lui as dit ton nom, Gilberte? reprit-elle à haute voix.

— Non, bien sûr, dit la jeune fille, bien qu'elle me l'ait demandé.

— Et elle ne t'a pas dit le sien?

— Ah! mon Dieu, non! Qu'en aurais-je fait?...

— Elle le saura, votre nom, Gilberte, jeta Etienne; avec ça que c'est malin, avec le numéro de la voiture!

— C'est vrai, reconnut M^lle^ de Raismes, il y a le numéro.

— Mais enfin, s'écria Gilberte, impatientée, qu'est-ce que cela peut me faire qu'elle le sache ou non, mon nom? Je ne lui ai fait aucun tort...

M^lle^ de Raismes ne répondit pas; mais Béatrix, qui la regardait, crut remarquer son air soucieux.

Louis de Balcour détourna la conversation.

— C'est évident, déclara-t-il... Cela n'a guère d'importance... Dites-nous plutôt, Mademoiselle, si vous êtes aussi satisfaite de votre jolie *Vedelcar* que vous l'aviez espéré?...

— Certes oui! s'écria la jeune fille... Elle a fait les vingt kilomètres en onze minutes, pas plus; ça fait du cent dix, mon cher! persifla Gilberte de Raismes, en s'adressant à Vilmorel...

Mais celui-ci, qui avait hâte de rentrer dans les bonnes grâces de la jeune fille, avoua franchement sa déconvenue :

— Eh bien! alors, Gilberte, c'est vous qui aviez raison... J'aurais dû, évidemment, me souvenir que vous aviez au volant une remarquable maestria, et que, de plus, la *Vedelcar* a déjà fait maintes fois ses preuves...

— Oui, j'en suis ravie, dit Gilberte... Une souplesse, des reprises, une nervosité superbe...

— Dites-moi, ma chère Gilberte, qu'avez-vous décidé pour ce soir? interrompit la petite M^me^ Fontanes qui trouvait, non sans excuse, que la conversation auto avait suffisamment duré.

Gilberte, toute au plaisir de vanter sa chère voiture, la regarda de travers; mais, devant l'air inquiet et franchement interrogateur de la jeune femme, elle répondit aimablement :

— Mon Dieu, Édith, je ne sais trop. En tout cas, je suis à votre disposition. C'est bien assez de vous avoir faussé compagnie, ce matin... Il est vrai qu'avec votre cher Luc vous n'êtes réellement pas à plaindre. Mais, voyons, que pourrions-nous faire? interrogea la jeune fille, sans paraître remarquer la rougeur qui, tout à coup, avait empourpré le visage de la jeune femme. N'avait-il pas été question d'aller jusqu'aux ruines de Termièges? A moins que vous ne préfériez que nous rendions visite à nos voisins, les Corbiorrou? Nous pourrions même pousser jusqu'au château des Nésheureux...

— Oui, c'est cela, approuva Paulette Vilmorel... Quelle robe mettrez-vous, Édith? cria la jeune fille, d'un bout de la table à l'autre, sans se soucier de la mimique de M^me^ de Balcour qui, avec un air de souffrance, portait sa main à l'oreille.

— Écoutez, reprit Gilberte, vous allez vous décider tout seuls, comme des grandes personnes, en dégustant votre café... Moi, ajouta la jeune fille, inconsciemment égoïste, du moment que je puis mener ma chère petite *Vedelcar*, le reste m'importe peu. M. de Balcour pourrait conduire la *Citroën*...

« Votre pneu est en état, Etienne?... » s'informa encore Gilberte, en s'adressant à Vilmorel.

— Bien sûr, repartit le jeune homme avec aplomb... J'ai réparé ce matin, à la première heure.

— Quel courage! admira Gilberte.

Un sourire, vite réprimé, passa sur les lèvres du domestique. Alphonse, le chauffeur, venait de maugréer devant lui sur la peine qu'il avait eue à réparer la chambre à air de M. Étienne Vilmorel.

— C'est pas une chambre, avait-il dit. C'est une écumoire...

Étienne Vilmorel, insouciant et négligent, n'était jamais équipé ainsi qu'il l'aurait fallu.

Le repas touchait à sa fin... Il avait été, somme toute, plus silencieux qu'à l'ordinaire... Béatrix ne s'était guère départie de son mutisme, et la vieille M^lle^ de Raismes, depuis qu'elle avait connu les détails, cependant peu impressionnants, de l'accident de sa nièce, était restée un peu soucieuse.

Gilberte s'en aperçut. Elle craignit d'avoir froissé ou peiné la vieille fille.

— Et vous, chère tante, s'écria-t-elle, c'est avec moi que vous monterez... C'est entendu. Vous étrennerez avec moi la *Vedelcar*.

— Penses-tu, Gilberte! N'as-tu pas dit que tu lui faisais faire du cent?... Tu sais bien que je mourrais de peur.

— Nenni, ma tante! Et puis je serai très sage. C'est vous qui réglerez l'allure... Et puis, je suis bien tranquille : vous adorez la vitesse...

— Oh! peux-tu dire, Gilberte! protesta la vieille demoiselle.

— Mais oui, ma tante, je puis dire, et même c'est à ce point que vous ne vous en apercevez pas. L'autre jour, avec la *Citroën*, j'ai mené comme jamais; nous avons presque constamment tenu le quatre-vingt... Vous savez bien, petite tante : c'est le jour où, en descendant, vous m'avez dit si gentiment : « A la bonne heure, ma petite Gilberte; avec toi, on est en confiance : tu mènes si modérément... »

De tous côtés, les rires fusèrent.

— Et même, continua impitoyablement la jeune fille, vous avez ajouté : « Ce n'est pas comme avec M. de Balcour. Il marche un train d'enfer. Je ne me sens jamais tranquille quand c'est lui qui conduit l'auto. »

Les rires redoublèrent, plus ou moins spontanés d'ailleurs, du côté des deux de Balcour. M^me^ de Balcour, même, ne put s'empêcher de dire :

— Oh ! chère amie ! Avez-vous vraiment dit cela ?... Louis qui mène avec tant de circonspection !

— Je ne sais trop, balbutia M^lle^ de Raismes, confuse ; mais vous voyez bien qu'en tout cas, il n'y faut pas attacher d'importance... C'est vrai que je ne me rends pas compte... Par exemple, Gilberte, ajouta la vieille demoiselle avec un semblant de fermeté, qu'ai-je besoin de vous accompagner tantôt ?... Tu sais très bien, ma chérie, que j'aime autant rester tranquille...

— Oh ! ma chère, ma chère petite tante !... répondit vivement la jeune fille. Moi, je sais bien que vous préférez de beaucoup passer la journée avec nous.

L'accent de Gilberte de Raismes était tellement convaincu que sa tante parut persuadée...

Elle esquissa un sourire à l'adresse de sa nièce ; puis, voyant que les convives attendaient qu'elle se levât, elle repoussa précipitamment sa chaise.

M. de Balcour s'empressa de la conduire au salon.

III

Le salon de Raismes a grand air... Ses panneaux de boiseries blanches, fleuries de guirlandes sculptées, mettent en valeur les cadres de bois doré dans lesquels s'animent les ancêtres de Gilberte : chevaliers cuirassés de fer, seigneurs dont le visage bronzé tranche dans la blancheur de la fraise, gentilshommes empanachés, belles marquises savamment poudrées, et, plus près, beaucoup plus près, aïeules aux frais visages, auréolées de capotes enrubannées ou de boucles longues et soyeuses, jeunes hommes au front rêveur et aux poses romantiques, et enfin, plus proche encore, les portraits de M. de Raismes et de M^me^ de Raismes, peints tous les deux à l'époque de leur mariage par le célèbre Henner, et qui gardent tous les deux, soit du fait de l'ar-

tiste, soit du fait d'une complexion déjà touchée par la mort, des yeux immenses, cernés de noir, dans un pâle et mince visage qui se détache étrangement sur les cheveux et le fond également sombres.

— Tu ne leur ressembles pas, remarque M^lle^ de Raismes à chaque fois que ses yeux se reportent de ces tableaux sur Gilberte. Il est vrai, grommelle-t-elle pour elle, qu'ils ne sont guère ressemblants.

— Heureusement, ne manque jamais de s'écrier M^me^ de Balcour, lorsqu'elle voit sa vieille amie considérer les deux portraits, heureusement que notre chère Gilberte n'a rien de commun avec cette maladive pâleur, cette maigreur effrayante. C'est à croire que ce pauvre Henner donnait à tous, plus ou moins, un faux air de sa « malaria ». Mais, pour en revenir à Gilberte, regardez donc, chère amie, si elle ne fait pas plaisir avec ses joues roses et pleines, ses yeux brillants de santé, et tout cet air de vigueur qui se révèle au moindre geste...

Et M^lle^ de Raismes convient sans peine que Gilberte ne fait pas pitié et ne semble pas avoir le moins du monde hérité de la santé de ses parents, ce qui, d'ailleurs, à chaque fois, lui est une douce occasion de se féliciter, *in petto*, des bons soins qui ont si pleinement, si harmonieusement épanoui cette nature, dans le fond demeurée robuste et saine.

Après le repas, les convives de M^lle^ de Raismes, confortablement installés dans les bergères aux soies fanées ou sur les divans encombrés de coussins, jouissent agréablement de cette heure, précieuse entre toutes. Rien ne les presse d'agir, et, tandis que les jeunes filles évoluent savamment sur le parquet losangé et brillant comme un miroir, portant les tasses débordantes du noir liquide odorant, tous, un instant, se laissent gagner par cette atmosphère de paix qui enveloppe le paysage.

Il fait un temps radieux d'été... La porte-fenêtre, grande ouverte sur la terrasse, laisse passer les parfums des roses et des héliotropes, mêlés à l'âcre et vigoureuse senteur des varechs qui sèchent à mer basse...

La coupe arrondie d'un ciel clair repose, languissamment, sur les flots violemment bleus... Des voiles blanches tremblent au loin, comme les ailes de la mouette quand elle pêche au bord de l'eau... Quelques panaches de fumée flottent, légers, comme hésitants... Un son lointain de sirène, le cri du coucou dans les bois, et le bruit sourd des marteaux des ouvriers qui travaillent à édifier, dans la vallée, les immenses réservoirs destinés à recevoir le pétrole de la marine, troublent à peine le silence, fait de l'intime recueillement du jour débordant de vie...

Mais, ni le jeune Vilmorel, ni Paulette, ni les Fontanes n'ont coutume de céder à l'invitation au silence; ils font tous, peu ou prou, partie de cette bande d'agités qui ne vit que lorsqu'elle remue et ne croit penser qu'en parlant... Ce n'est pourtant pas leur jeunesse qu'il en faut incriminer, car Mme de Balcour, donnant le mauvais exemple, a déjà saisi son tricot, tandis que Mlle Grandclos, qui ne veut pas être en reste, se penche sur son métier à tapisserie, comme si son repas du soir dépendait de son travail.

Louis de Balcour est, apparemment, plus paisible, mais on peut se demander quel cours suivent ses pensées tandis que ses yeux, plus allumés qu'il ne convient, vont des volutes de fumée qui s'échappent de son cigare aux détails du beau domaine, pour se reposer, avec un trop visible intérêt, sur Gilberte qui n'en a cure...

Une fois le café servi, celle-ci s'est assise à l'écart, non loin de Béatrix, à l'entrée de la terrasse... De la place que toutes deux occupent, elles peuvent ignorer l'agaçant manège de Paulette qui essaie d'attirer l'attention d'Édith Fontanes dont elle n'a pas obtenu la réponse sollicitée au sujet de la toilette qu'elle compte mettre dans l'après-midi... Elles ne voient pas non plus Étienne Vilmorel qui manifeste son impatience en croisant et décroisant sans cesse les jambes et en frappant du bout des doigts, sur le bras de son fauteuil, une des dernières « scies » à la mode...

M^lle de Raismes, qui s'est levée de bon matin, se sent gagnée par une torpeur qui présage le sommeil... Et cependant, chacun hésite instinctivement à rompre l'enveloppant silence, si harmonieusement adapté au reposant paysage...

Mais Béatrix Luzerches a fait un mouvement, et Louis de Balcour en profite pour lui adresser la parole...

Il ne lui déplaît pas, à ce jeune premier de quarante et quelques années, de faire un brin de cour à Béatrix en même temps qu'à Gilberte. L'attention qu'il accorde à son amie lui fera faire un grand pas dans le cœur de M^lle de Raismes, et il saura, au bon moment, dévoiler l'abîme qui sépare l'amour passionné qu'il ressent pour Gilberte de l'affectueux intérêt qu'il porte à M^lle Luzerches.

— Ce n'est pas possible, Mademoiselle, ce que j'entendais dire tantôt... Vous ne partez pas cette semaine?...

— Mais si, Monsieur, dit Béatrix; c'est une chose même certaine.

— Mais, voyons, qu'est-ce qui vous presse? La saison est délicieuse, notre amie toujours charmante, l'hospitalité parfaite...

— Aussi, consent à expliquer Béatrix, aucune de ces raisons n'intervient dans ma décision.

— Mais quoi donc, alors? s'exclame M. de Balcour, désireux d'attirer l'attention de Gilberte qui, jusqu'ici, n'a pas bronché.

— Le devoir, répond Béatrix, atténuant par un sourire ce que le mot a d'un peu grave.

Mais Etienne Vilmorel, qui n'attend que l'occasion de sortir de son mutisme, a saisi la balle au bond :

— Le devoir! le devoir! Quel devoir, je vous le demande? Dieu merci, mademoiselle Luzerches, vous n'êtes pas de ces bas bleus qui hantent les écoles de droit, de médecine, les vieux grimoires ou les laboratoires puants.

— Détrompez-vous! répond Béatrix en riant.

— Grand Dieu! s'écrie Vilmorel, comme suffoqué.

— Alors, Béatrix, c'est bien vrai!... s'exclame Paulette. On m'avait dit que vous passiez vos journées à arpenter les plus vilains quartiers de Paris pour...

— Vous êtes dame de charité? interroge, un peu malignement, la vieille M^lle^ Grandclos.

— Mon Dieu, Mademoiselle, oui et non, répond Béatrix sans s'émouvoir. Je fais partie d'une organisation — d'une œuvre, si vous préférez, — qui s'est mise à la disposition des magistrats des tribunaux pour enfants...

— Seigneur! s'exclame M^lle^ Grandclos, du coup toute déconcertée.

— Et c'est pour cela, votre droit? ironise Louis de Balcour.

— Mais oui, Monsieur. C'est très simple : nous sommes sans cesse en présence de cas forts embarrassants et qui nécessitent des décisions légales : introduction en instance de déchéance paternelle, internement dans des maisons de correction, placement en apprentissage, régime de la liberté surveillée... Il faut bien que nous connaissions quelques points élémentaires du droit civil et criminel pour envisager les solutions opportunes...

— Mais vous n'êtes pas magistrat? objecte M^lle^ de Raismes qui n'y comprend pas grand'chose.

— Non, Mademoiselle, mais les magistrats veulent bien nous charger des enquêtes à faire et, souvent, s'en remettent à nous pour mettre à exécution les jugements qu'ils ont rendus...

— C'est-à-dire, s'écrie Gilberte qui, subitement, s'intéresse à la conversation, qu'il vous faut connaître bien autre chose que le droit.

— Mon Dieu, oui! répond Béatrix : les ressources, par exemple, que nous offrent les institutions de l'Etat et les innombrables œuvres privées, en telle ou telle circonstance, et d'abord, et avant tout, cette orientation générale, cette compréhension du social qui, seule, peut nous mettre à même d'opérer un bien durable. Songez, s'écrie la jeune fille en s'animant peu à peu, que l'on nous amène

constamment de malheureux petits êtres, déprimés par les privations, diminués dans leur être physique par des tares douloureuses dont ils ne se doutent même pas, et diminués, hélas! plus encore, dans leur intégrité morale par les exemples infamants, les mauvais traitements, la souffrance... Il y a de si pénibles cas... Si vous saviez...

Béatrix se tait... Elle revoit en ce moment les yeux angoissés d'une petite dont la raison a sombré... Pénible vision... Béatrix n'avait jamais ressenti autant qu'elle l'a ressentie ce jour-là cette amère conviction que l'enfant eût été sauvée si on l'avait arrachée à temps à un milieu abominable.

Mais les hôtes du salon de Raismes, sauf Gilberte, peut-être, sont loin de suivre la jeune fille dans son émotion généreuse.

— C'est affreux, ma pauvre enfant! s'écrie M^lle^ Grandclos, profitant du silence de Béatrix. Vous devez être exposée à toutes sortes de promiscuités...

— Voir de près toutes sortes d'horreurs, appuie M^me^ de Balcour.

— ... Que, de mon temps, les vraies jeunes filles ignoraient, ajoute malignement M^lle^ Grandclos à mi-voix.

— Oh! Mademoiselle, intervient Gilberte qui a bondi, faites-nous grâce des petites oies blanches!... Blanche, on peut l'être sans être une oie, mais oie jeune, on le reste vieille...

Chacun sourit à la sortie de la jeune fille, sauf M^lle^ Grandclos, vexée, qui rougit et pince les lèvres.

— Mais alors, s'écrie Paulette, vous passez toutes vos journées, toutes, à vous occuper de ces malheureux enfants?

— Des enfants qui, si je comprends bien, ont été traduits en justice, observe Luc Fontanes...

— La plupart du temps, oui, Monsieur, répond Béatrix simplement.

— C'est admirable, évidemment, déclare Edith Fontanes d'un ton légèrement équivoque.

— Mais tout cela n'explique pas que vous nous

quittiez aussi vite, remarque Louis de Balcour... Cette petite graine de bagne, à laquelle vous donnez si généreusement votre temps, est-elle donc si pressée?

— Hé oui! Monsieur, elle est pressée; le travail, là-bas, est urgent, et il y a peu d'ouvrières pour transformer cette graine de bagne, ainsi que vous voulez l'appeler, en une graine d'honnêtes gens...

— Utopie! prononce Mme de Balcour entre haut et bas, résumant en un seul mot l'impression la plus générale.

— Alors, Edith, s'écrie Paulette, qu'est-ce que vous avez décidé? Votre robe de toile de soie? Dites-moi, parce que, dans ce cas, je renonce à la mousseline blanche.

— Luc, qu'est-ce que tu en penses? demande la petite Mme Fontanes qui ne saurait prendre une aussi grave décision sans consulter son mari.

— Combien nous vous regretterons! dit Louis de Balcour à Béatrix.

Il s'est approché des deux jeunes filles et s'adresse à Béatrix d'un ton qui veut être chaleureux.

Mais celle-ci, qui a sur le cœur son expression de graine de bagne, paraît fort indifférente.

— Vous êtes fâchée, Mademoiselle, insiste Louis de Balcour, fâchée parce que j'ai qualifié durement vos jeunes protégés et amis?...

— Nullement, monsieur de Balcour, répond Béatrix. Peu importe, si vous saviez! Ce sont des choses qui vous échappent.

— Merci beaucoup, Mademoiselle, s'écrie Louis de Balcour qui, à son tour, est vexé.

— Mais ce n'est pas de votre faute! s'écrie Béatrix en riant d'un rire si bon enfant que M. de Balcour juge préférable de s'y associer sans discuter autrement...

Assis auprès de la jeune fille, il remarque, pour la première fois, le contraste de sa physionomie sérieuse et douce au repos, avec son air d'extrême jeunesse que son rire spontané accuse...

« Elle est rudement jolie! » pense-t-il, en détail-

lant ses yeux gris, brillants pour l'instant de malice, ses traits fins, son teint clair et cette masse de cheveux ondés, trop lourde pour la tête menue.

Mais Mme de Balcour, à laquelle, semble-t-il, rien n'échappe des pensées de son fils, manifeste son impatience...

« A quoi pense-t-il? se dit-elle. Cette petite a réellement l'air de l'intéresser... Il ne manquerait plus que ça! »

— Gilberte!... appelle la bonne dame. Ma chère Gilberte! Allons-nous vraiment nous décider pour ces visites? Je vous demande cela, mon enfant, parce que je pense que ces dames ont, comme moi, un peu de toilette à faire, et puis Louis, à ce que je crois, a quelque pièce à vérifier... Envoyez-le donc à l'auto. Allons, Louis, décide-toi... Autrement, tu nous ferais attendre, et ça ne serait pas convenable.

L'intervention de Mme de Balcour a décidément secoué les torpeurs et les rêveries, apaisé les impatiences...

Ces dames montent se préparer... Ces messieurs se dirigent vers le garage des autos.

Louis de Balcour a obéi aux injonctions de sa mère.

Gilberte et Béatrix, qui ont toutes les deux déclaré qu'elles ne changeraient pas de robe, vu que leurs costumes de toile blanche étaient parfaitement de mise pour ces visites entre voisins, restent seules, dans le salon, avec Mlle de Raismes.

— Ma petite, dit celle-ci, est-il vraiment indispensable que je vous accompagne là-bas?

— Indispensable, ma chère tante, s'écrie Gilberte, indispensable, je vous le dis, pour mon affection, d'abord, et pour celle de nos amis. Décidez-vous, tante chérie.

Mlle de Raismes soupire, mais elle s'esquive à son tour.

— Béatrix, commence Gilberte, quand les deux jeunes filles sont seules, pourquoi ne me parles-tu jamais du travail que tu fais là-bas? Ce doit être

passionnant. Avant ton départ, chérie, tu me raconteras ça longuement...

— Mais volontiers! s'écrie Béatrix... Si je ne t'en parlais pas, c'est que j'avais peur, un peu, de... de...

—... De m'ennuyer? Grande sotte!... Tâche de me juger moins mal...

Béatrix veut protester, mais Gilberte l'interrompt :

— Promets seulement de me réserver un moment, un bon moment, pour me raconter tout ça... Ça me fera du bien, tu sais, ça m'aérera, car, vrai! tu ne peux pas te rendre compte, mais, auprès de toutes ces bonnes gens qui ne connaissent guère autre chose que l'extrême bout de leur nez et le total de leurs rentes, à les entendre et à les voir, comme aussi, ajoute-t-elle, songeuse, à m'entendre et à me voir, j'ai l'impression, mais, là, très nette, que réellement je manque d'air.

Et, gamine, Gilberte, debout, se dresse sur la pointe des pieds, levant lentement les bras, aspirant l'air, bouche fermée, narines dilatées, pour le rejeter longuement, dans un classique exercice.

Béatrix ne trouve rien de mieux que de venir se joindre à elle, et lorsque, quelques minutes plus tard, les Vilmorel et les Fontanes rentrent au salon, ils demeurent interdits devant le sérieux des jeunes filles qui continuent à accomplir, avec une mesure parfaite et de communes grimaces, leur rite respiratoire.

IV

Les Corbiorrou possèdent, dans la vallée de l'Yvette, à quelques kilomètres de Raismes, un ravissant château Louis XIII. L'avenue ombragée serpente jusqu'à la poterne ancienne qui encadre le pont-levis dont les chaines ne manœuvrent plus... Après les ombrages de l'avenue, le ciel libre surplombe la vallée qui se prolonge jusqu'à la mer...

Un étang, que quelques cygnes animent, de somptueux massifs de rhododendrons, quelques arbres magnifiques que l'isolement met en valeur, de place en place, dans les prairies, l'éclat argenté de l'Yvette, sont les seuls ornements de ce parc qui, s'il n'a pas été dessiné par un Lenôtre, a, du moins, le rare mérite d'avoir su respecter l'harmonieuse et simple leçon que donnait, là, la nature...

D'aucuns s'étonnent que les Corbiorrou, dont les affaires marchent à merveille — depuis trois générations, les Corbiorrou ont édifié leur fortune dans une considérable entreprise de Travaux publics, — d'aucuns s'étonnent qu'ils n'aient pas bouleversé la petite vallée, redressé et élargi les quelques allées qui voisinent avec le château, creusé et agrandi l'étang, reculé les hauteurs rocheuses auxquelles il s'adosse et qui limitent la vue des appartements qui ouvrent de ce côté; mais ceux-ci se révèlent incapables de goûter cette unique et poétique beauté à laquelle la main de l'homme est, pour ainsi dire, étrangère.

Les Corbiorrou, dont les origines sont modestes — l'arrière-grand-père affermait les terres de Mesnil-Hue, — peut-être précisément parce qu'ils ont, de tout temps, sympathisé avec cette terre qu'ils travaillaient, ont saisi, comme d'instinct, le parti qu'ils pouvaient tirer de l'ordonnance du site où s'édifiait le château dont ils se rendaient acquéreurs. Ils ont su le respecter, tout en en faisant valoir les naturelles beautés : quelques massifs élagués, ménageant la vue sur la mer, quelques arbres dégagés, l'étang laissé à ses roseaux et aux petites îles verdoyantes qu'assiègent les nénuphars; à la saison, l'éclat des rhododendrons, des cytises, des acacias, le parfum des lilas et des seringas; dans la prairie et sous les arbres de l'avenue, les touffes de jeunes pâquerettes et les bouquets d'or des primevères : tout contribue à l'heureux épanouissement de la jolie petite vallée qui s'insère entre les arbres de l'avenue et les hauteurs de Necqueville et qui se perd d'un côté dans les horizons verdoyants, pour

se fermer, à l'extrémité opposée, sur la changeante clôture des flots, dans lesquels se déverse l'empressée petite rivière...

Lorsque les trois automobiles débouchèrent à la queue leu leu de l'avenue, car les conducteurs s'étaient donné rendez-vous à l'entrée du parc, les Corbiorrou et leurs hôtes, précisément les Nésheureux, étaient réunis sur la spacieuse terrasse qui, de son balustre de pierre, embrasse la façade du château...

Il y avait là, outre Mme Corbiorrou et ses enfants : Monique, Solange et Guy, M. et Mme Nésheureux et leurs trois fils : Paul, Robert et Hugues.

Les deux aînés, Paul et Robert, avaient déjà une situation : l'un dans la banque, comme son père; l'autre, frais émoulu de Centrale, dans une quelconque entreprise de chaudières; le troisième, Hugues, était encore collégien...

Guy Corbiorrou était du même âge que Paul Nésheureux, mais, à lui, sa voie était toute tracée dans les affaires de son père, et il avait obtenu, sans grande peine ni grands tracas, le diplôme des Travaux publics...

Monique était mariée. Elle avait un délicieux bébé; mais on disait que la jeune femme avait beaucoup à souffrir du caractère de M. Mesmerel, égoïste et autoritaire.

Lorsque Mme Corbiorrou aperçut la première voiture, elle se retourna vivement vers M. Nésheureux qui était assis près d'elle.

— Les voici ! s'écria-t-elle.

— Mais non, maman !... protesta Solange. Vous êtes de plus en plus myope !... Comment pouvez-vous confondre cette voiture avec la *Brasier* de père? D'ailleurs, cette auto n'est pas seule; c'est une *Citroën* qui la suit. Mais, mais..., c'est la *Citroën* des Raismes !...

— Et c'est la nouvelle *Vedelcar*, la *Vedelcar* de Gilberte, qui, sans doute, ouvre la marche !... s'écria Guy Corbiorrou.

Tout en parlant, le jeune homme s'était levé pré-

cipitamment [illegible] s'avança du côté de la poterne, sur le terre-plein où les autos devaient s'arrêter pour déposer leurs voyageurs, avant de gagner les remises, dissimulées derrière la façade principale...

Gilberte, en effet, sauta lestement de la *Vedelcar*, et, tandis que Guy Corbiorrou offrait sa main à M^lle^ de Raismes, sa tante, qui avait voyagé près d'elle, Béatrix se déhalait de l'étroit petit baquet ménagé à l'arrière de la voiture.

— Mon cher Guy, s'écria la jeune fille, c'est un amour, cette voiture-là !...

— Vous en êtes contente, Gilberte?

— Et comment ! s'écria la jeune fille.

Tandis qu'elle détaillait tout au long sa satisfaction, Guy Corbiorrou la regardait.

Les anciennes relations de bon voisinage qui unissaient les deux familles autorisaient ce ton de franche camaraderie dont ils usaient tous les deux. Gilberte n'avait jamais, ni su, ni pu se résoudre à dire « monsieur » à ce garçon avec lequel elle avait tant et tant joué à cache-cache, et lui avait continué à la traiter, comme autrefois, avec cette nuance de virile protection dont il usait volontiers vis-à-vis de ces petites filles, ses deux sœurs et Gilberte, desquelles il lui avait bien fallu se résoudre à faire ses camarades de jeu.

Les Nésheureux ne venaient guère, en effet, dans le pays que depuis quelque cinq ans. C'est à la mort de son père que M. Nésheureux avait hérité de sa propriété, et c'est seulement à partir de cette époque que sa famille y passait régulièrement une grande partie de l'été...

M^lle^ de Raismes et Gilberte présentèrent leurs amis aux Nésheureux qui n'avaient pas encore eu l'occasion de les rencontrer...

— Figurez-vous, s'écria M^me^ Corbiorrou, que j'ai pris d'abord votre auto pour l'auto de mon mari.

La jeune fille réprima un sourire, tandis que Guy protestait :

— Oh ! maman, comment comparer la conduite

intérieure de père avec la ligne dégagée de la *Vedelcar* de Gilberte !

— Tu es étonnant, toi, mon cher ! répliqua Mme Corbiorrou. Tu as, toi, d'excellents yeux ; mais Gilberte ne se froissera pas : elle sait fort bien que je suis myope ! Tout ça pour vous dire, mon enfant, que nous attendons mon mari... Il est allé chercher à la gare mon gendre, M. Mesmerel, qui nous arrive aujourd'hui... Ils devraient être là tous les deux, affirma Mme Corbiorrou.

— Bah ! maman, je suis bien tranquille, observa Monique... Vous aviez donné à père une telle série de commissions qu'ils ne peuvent pas être là avant une heure, pour le moins.

— Oh ! Monique, peux-tu dire ! protesta Mme Corbiorrou.

Elle se tut, ne voulant pas ajouter que, connaissant l'humeur difficile de son gendre, elle avait impitoyablement retranché de sa liste tout ce qui n'apparaissait pas comme totalement indispensable...

« Il est vrai, réfléchit-elle, qu'à la campagne l'indispensable fait déjà figure importante... »

Mais elle chassa cette pensée et s'empressa auprès des visiteurs.

Des domestiques disposaient sur la terrasse les sièges d'osier coloré. Mme Corbiorrou, aidée de ses deux filles, installa confortablement Mlle de Raismes et ses amies : Mme de Balcour et Mlle Grandclos...

Les Nésheureux décidèrent que, puisqu'ils rencontraient les de Raismes, chez lesquels ils avaient projeté, eux aussi, de se rendre, ils allaient terminer leur après-midi à Corbiorrou.

Solange Corbiorrou entraîna les trois Nésheureux, les Fontanes et les Vilmorel au tennis, en attendant l'heure du goûter...

Les autres devaient les y rejoindre après que Guy Corbiorrou, accompagné de Gilberte, aurait fait à Béatrix Luzerches les honneurs du parc qu'elle ne connaissait pas encore.

Béatrix ne se lassait pas d'admirer la ligne sinueuse de l'Yvette, encadrée de prairies inégale-

ment ondulées, qui n'offraient rien de commun avec les pelouses, si soigneusement tondues, de Raismes... Comme pour renforcer l'aspect campagnard et rustique du domaine, deux ou trois vaches y paissaient...

— Que cette vallée est paisible, observa la jeune fille, et quel charme que d'avoir à soi cet incomparable horizon !... Si je m'éveillais ici, il me semble que je me croirais la souveraine d'un immense pays. C'est incroyable comme, à mon sens, cette absence de recherche qui caractérise votre parc l'idéalise et le grandit...

— Vous avez raison, dit Guy, et l'impression que vous venez de définir est bien celle que je ressens. Parce qu'à Corbiorrou nous sommes, en quelque sorte, en pleine nature, nous nous figurons volontiers que la nature est à nous et que notre propriété n'a plus de bornes ni de limites.

— Sauf ceci, remarqua Gilberte en désignant, au delà du lac moiré, la ligne d'azur de la mer, barrant nettement le ciel pâle.

— Sauf ceci, acquiesça Guy; mais cela encore, Gilberte, prolonge indéfiniment le rêve... Cette mer, pour nous, est sauvage... Le peu que nous en voyons, d'ici du moins, ne permet ni aux navires, ni même aux barques de s'y déployer librement... Les mouettes seules, aux jours de gros temps, tournoient dans ce gouffre liquide, et il faut vivre à Corbiorrou pour pouvoir imaginer l'infinie variété des nuances que reflète ce panneau magique.

Gilberte ne répondit pas. Accoudée à la rampe étroite du petit pont sur l'Yvette, elle paraissait toute perdue dans de lointaines pensées.

— A quoi songez-vous, Gilberte? interrogea Guy Corbiorrou.

— Oh! Guy, répondit la jeune fille, je pense à quelque chose d'étrange, je veux dire à quelque chose qui vous paraîtrait surprenant de la part de cette tête folle qui se nomme Gilberte de Raismes... Explique-lui, toi, Béatrix?

Et comme son amie restait muette, ne voyant pas,

tout d'abord, où Gilberte voulait en venir, celle-ci reprit impatiemment :

— Figurez-vous que, tantôt, juste après le déjeuner, Mademoiselle, ici présente, a daigné, pour la première fois, nous expliquer un tant soit peu à quoi elle emploie ses journées...

— Et alors? interrogea Guy.

— Et alors, s'écria Gilberte, il y a que c'est passionnant... Figurez-vous qu'elle passe son temps à courir tout Paris à la recherche des brebis perdues et des agneaux endoloris... Figurez-vous que ce temps qui coule dans mes mains, à moi, à peu de chose près comme ce sable — Gilberte, d'un geste imprévu, avait ramassé dans l'allée une poignée de fin gravier et le laissait filtrer lentement entre ses doigts écartés, — figurez-vous que ce temps, à elle, Guy, édifie un monument.

— Quel monument? questionna le jeune homme qui trouvait l'explication passablement embrouillée.

— Dieu! mon cher! que vous avez l'esprit lent!... Un admirable monument, et qui vous plairait, par surcroît; l'édifice d'une vie renouvelée et solidement assise sur des bases assez robustes pour que l'on en puisse espérer des fruits humains, bien humains, étant bien entendu que l'homme est une créature de Dieu...

— Je ne sais pas, dit Guy en souriant, si j'ai l'esprit aussi lent que vous voulez bien le dire; ce que vous énoncez là est, en effet, passionnant, mais quelques autres précisions ne nuiraient pas à une vue, comment dirais-je..., une vue d'ensemble...

— Raconte, voyons, Béatrix, reprit Gilberte de Raismes, s'adressant à son amie; dis-nous en quoi ça consiste, ce fameux Service social?... Moi, j'ai saisi ça dans l'ensemble, comme il dit, et ça m'a paru fort beau;... mais tu ne nous as pas encore donné de très précis détails, et puisqu'il les demande...

Lorsque les trois jeunes gens rejoignirent le tennis, Guy commençait à être très ferré sur la question.

Il écoutait, certes, avec un grand intérêt Béatrix lui expliquant, avec simplicité, la multiplicité des tâches auxquelles les vouait l'édification laborieuse de cette vie renouvelée dont Gilberte avait parlé... Quelques mots avaient suffi pour qu'il pût se rendre compte des innombrables démarches, des recherches minutieuses, de la longue patience, enfin, nécessitées par l'entreprise, belle entre toutes, de rendre à la société, sains et robustes, des membres jusqu'alors impuissants, ou séparés, ou rebelles; il admirait l'énergie de la jeune fille, son assurance paisible, faite d'ardeur contenue, tout son généreux optimisme; mais il était, plus encore, surpris des résonances imprévues que l'évocation de sa vie trouvait dans l'âme de Gilberte.

Celle-ci, jusqu'à présent, lui était apparue comme une gentille camarade, bonne et sensible, mais si outrageusement gâtée, si habituellement capricieuse, si attachée, en apparence, aux mille futilités d'une existence tristement vide, qu'il n'eût jamais imaginé qu'elle pût ressentir tant d'émoi devant le sévère horizon que venait de mettre en lumière les explications de Béatrix Luzerches...

Et, comme il avait déjà regardé Gilberte de Raismes, charmé, ainsi que toujours, par son grand air de jeunesse et l'extrême spontanéité de ses paroles et de ses gestes, il la regarda encore, frappé, cette fois, de cet intense intérêt avec lequel elle écoutait les paroles de Béatrix.

Lorsqu'ils arrivèrent au tennis, les joueurs terminaient une partie. On venait de leur annoncer l'arrivée de M. Corbiorrou et de son gendre, M. Mesmerel, et tous ralliaient, pour le goûter, la terrasse de Corbiorrou.

Le goûter, somptueusement servi, fut animé et succulent, et Guy Corbiorrou fut le seul à demeurer préoccupé.

Gilberte lui était apparue sous un jour tellement différent de ce jour sous lequel il croyait la connaître qu'il éprouvait comme un besoin — un besoin

qui l'emplissait, presque à son insu, de bonheur — de rêver à sa découverte.

— Ne trouvez-vous pas, maman, que Gilberte était, cet après-midi, bien jolie? confia-t-il le soir à sa mère.

Mme Corbiorrou regarda son grand fils et frémit intérieurement. Quel rêve caressait-il là?... Mlle de Raismes, si entichée de son nom et de ses ancêtres, ne lui avait-elle pas cent et cent fois répété que sa nièce tenait au nom par-dessus tout,... au nom et au titre, disait-elle... « Vous comprenez, elle a la beauté, la fortune, ma nièce chérie, et elle sait fort bien que le nom est indispensable pour mettre cela en valeur; et puis, enfin, les de Raismes ne se sont jamais mésalliés... Elle passerait sur toute autre chose qu'elle ne passerait pas là-dessus... »

Et Mme Corbiorrou, qui avait pu, à juste titre, considérer ce petit discours comme un avertissement, jugea qu'il était préférable de mettre Guy, tout de suite, en garde...

— Très jolie, répondit-elle; aussi je pense que cette bonne demoiselle de Raismes n'aura pas grand'peine à mener à bien ses projets.

— Quels projets? dit le jeune homme, vaguement inquiet.

— Ses projets pour marier Gilberte... Il est question d'un comte de..., de...; ma foi, je ne me souviens plus du nom. L'important, c'est qu'il ait un nom, puisqu'il paraît que Gilberte y tient essentiellement... Elle l'a rencontré cet hiver...

Guy ne répondit pas... Son cœur n'était pas encore assez touché pour qu'il souffrît, ou, tout au moins, pour qu'il sentît actuellement cette souffrance... C'était plutôt comme un malaise qu'il ressentait pour le moment, le malaise de quiconque voit substituer à une image qu'il a intérieurement créée une image toute différente, inadéquate et inférieure...

V

Virginie vint avertir qu'on demandait Mademoiselle.

— Que Mademoiselle m'excuse, expliqua la cuisinière, mais Firmin vient de partir pour aller chercher sa bicyclette au village, Georgette est encore à ses chambres, Alphonse est à ses autos; j'ai appelé Sidonie, mais, comme elle n'arrivait pas, j'ai jeté mon tablier et je m'en suis venue prévenir...

— Qu'est-ce que c'est, Gilberte? s'informa M^lle de Raismes, impatientée du conciliabule que tenait la jeune fille à l'entrée de la terrasse.

— Tout de suite, ma tante, dit Gilberte. Qui est-ce qui me demande, Virginie, et pourquoi ne faites-vous pas entrer?

— Ah! Mademoiselle, c'est une bonne femme. Elle est venue par les derrières. Je lui ai dit que Mademoiselle avait du monde. Elle ne veut pas s'en aller. C'est peut-être bien pour une charité.

— Je reviens tout de suite, dit Gilberte en s'adressant à ses hôtes. Ma tante, c'est une bonne femme; je vais et je reviens.

— Mais quelle bonne femme, enfin, Gilberte? insista M^lle de Raismes.

— Mais, ma tante, je n'en sais rien! Je vous dirai ça dans un instant... Une femme, probablement, qui a besoin de quelque argent.

La jeune fille s'esquiva, tandis que M^lle de Raismes répétait, vaguement inquiète :

— Quelle bonne femme ça peut-il bien être?

La personne en question se tenait debout, à quelques pas de la cuisine... Gilberte lui fit signe d'avancer, et, tout de suite, elle reconnut la femme qui était, l'avant-veille, tombée à bas de sa carriole...

— Que voulez-vous? interrogea-t-elle, devenue soudain méfiante.

— Vous parler, ma belle demoiselle, répondit la bonne femme avec assurance.

— Alors, qu'est-ce que vous attendez? répondit Gilberte. Dites ce que vous avez à dire?

— Ah! Mademoiselle, c'est impossible... Ici, non, vrai, je ne peux pas.

Et la femme promenait autour d'elle ses petits yeux malicieux, comme pour prendre les aîtres à témoin de cette impossibilité.

— Ça ne doit pourtant pas être long, remarqua la jeune fille... Voyons! soyez franche, pour une fois. Est-ce pour cette affaire de l'autre jour?

Mais la vieille secoua la tête.

— Non, non, c'est pour autre chose.

— Et vous ne pouvez le dire ici?

— Non, Mademoiselle; Mademoiselle comprendra. Que Mademoiselle m'excuse, ajouta-t-elle avec une feinte humilité.

— Alors, revenez tantôt..., vers cinq heures, oui, vers cinq heures; pour le moment, on m'attend.

— Eh bien! c'est ça, Mademoiselle. Je reviendrai à cette heure-là. Merci beaucoup, Mademoiselle. Bien le bonjour, Mademoiselle.

— Drôle de bonne femme! dit Virginie qui, du seuil de sa cuisine, regardait ce qui se passait.

— Oui, reprit la jeune fille. Ah! à propos, Virginie : elle doit revenir vers cinq heures; vous la conduirez tout de suite, ou vous la ferez conduire dans le petit bureau du fond,... n'est-ce pas? Elle n'est pas du pays?

— Non, je ne crois pas, Mademoiselle! répondit Virginie qui en était, elle, du pays... Et pourtant, elle ressemble à quelqu'un... Est-ce que Mademoiselle ne trouve pas, ajouta-t-elle tout à coup, que c'est le portrait, en plus vieux, de Louise Doucin? Mademoiselle sait... Louise, du hameau Quesnières...

— Oui, c'est vrai, acquiesça Gilberte; j'y avais déjà pensé...

La jeune fille rejoignit ses hôtes qu'elle avait

laissés occupés à discuter l'emploi de leur journée, car, presque chaque après-midi, la même question revenait sur le tapis.

« A la fin, c'est fastidieux, pensa la jeune fille... Je dois vieillir, réfléchit-elle... Tout cela commence à m'énerver... Il leur faut absolument chaque jour une nouvelle distraction... J'ai bonne envie de profiter de cette visite pour me donner une après-midi de liberté... Béatrix, sûrement, resterait... Quelle chic créature, Béatrix ! J'espère qu'elle aura joui, tout de même, de ses quelques jours de repos... Au fond, j'aurais dû l'avoir alors que nous étions seules... Je l'aurais eue plus à moi, et elle, telle que je la connais, elle ne se serait pas ennuyée... Elle est étonnante pour ça... Elle ne doit jamais s'ennuyer... Il est vrai qu'elle remue toujours dans sa tête un tas d'idées intelligentes, sans compter tous ces petits auxquels, même ici, elle continue à penser... Et avec ça, avec toutes ses occupations, elle est plus au courant de tout que toutes ces têtes sans cervelle, et même que Louis de Balcour qui a toujours la prétention d'avoir tout lu, tout entendu, et d'avoir un jugement sur tout. »

Ces réflexions ramenèrent rapidement Gilberte près de ses hôtes. Des acclamations l'accueillirent :

— Enfin, Gilberte, vous voilà ! Dépêchez-vous : nous partons dans cinq minutes.

— Vite, vite, Gilberte. Vous avez tout juste le temps de changer de robe.

— Changer de robe ?

— Ah ! oui, cette fois, c'est indispensable... Nous avons vu dans le petit « canard » d'ici qu'on annonce, pour cet après-midi, un festival au casino.

— En l'honneur des fêtes de Cherbourg.

— Mais oui, Gilberte : les fêtes en l'honneur... Diable ! je ne sais vraiment pas trop en l'honneur de qui ces fêtes. Mais vous savez bien, Gilberte ? Cherbourg a élu récemment une Reine des Flots, et on prépare un cortège.

— Et il y a un bal, ce soir, au casino de Cherbourg.

— Et un festival musical et dramatique, tantôt.

— Ce doit être « marrant », ces fêtes !

— Et ce bal, donc !

— Allons-y ! cria Paulette.

— Grand Dieu ! mais vous m'assourdissez ! protesta Gilberte, ahurie.

— Tant pis, ma petite Gilberte, c'est pour que vous vous dépêchiez. Allons ! c'est moi qui donne l'exemple, déclara Edith Fontanes... Allons, Luc, tu viens t'habiller ?

Le ménage s'éclipsa, suivi bientôt des Vilmorel. Louis de Balcour, à leur suite, s'ébranla, et les trois vieilles dames elles-mêmes se levèrent, prêtes à suivre le mouvement.

Comme l'avant-veille, Gilberte se retrouva seule avec Béatrix Luzerches.

Toutes deux se regardèrent en riant.

— Non, mais alors, c'est une débandade ! s'écria Gilberte... Et ils n'ont même pas attendu à savoir si je venais.

— Ils en sont tellement persuadés ! s'écria Béatrix. Et puis l'idée de ces fêtes leur a mis la tête à l'envers... Lorsqu'ils ont fait cette découverte, ça a été de l'enthousiasme...

— Grand bien leur fasse, dit Gilberte ; mais, pour moi, je n'y vais pas.

— Oh ! alors, je reste aussi ! s'écria Béatrix gaiement.

— Ça ne va pas te priver, vraiment ? interrogea Gilberte.

— Ah ! non, alors ! dit Béatrix. Au contraire ! Pense donc, ma pauvre Gilberte, que je m'en vais dans deux jours... Je t'avoue même qu'avant de rallier Paris, deux ou trois journées bien paisibles eussent bien fait dans mon programme.

— Oh ! alors, Béatrix, dis-leur que tu es fatiguée... Ça me facilitera les choses... Et, puisque tu nous quittes si vite, il sera tout naturel que je reste près de toi ?... Remarque, ça ne les gênera pas... Ma tante restera sans doute,... et il y a largement le nombre de places voulu, avec les deux autos.

— Je veux bien, dit Béatrix.

M^lle de Raismes parut sur le seuil de la terrasse.

— Oh! Gilberte, s'exclama-t-elle, en voyant que la jeune fille n'avait pas encore bougé, tu vas les mettre tous en retard!

— Non, chère tante, car je n'y vais pas. Béatrix est fatiguée, et puis j'attends quelqu'un tantôt.

— Ils vont être désolés! s'écria M^lle de Raismes. Ce n'est pas sérieux, au moins? continua-t-elle en s'adressant à Béatrix Luzerches... Une simple petite fatigue?

— Oui, Mademoiselle, dit la jeune fille.

— Et qui donc attends-tu tantôt? s'informa la vieille fille.

— Qui, ma tante? Je n'en sais trop rien, répliqua Gilberte. C'est cette femme, vous savez, que j'ai accrochée en auto.

— Comment, cette vieille vilaine femme? Qu'est-ce qu'elle te veut, et qu'as-tu besoin de la recevoir?

— Mais, ma tante, c'est tout simple, répondit Gilberte, étonnée de l'inquiétude que manifestait le ton de M^lle de Raismes... Elle a insisté pour me voir; je savais que vous m'attendiez : je lui ai dit de revenir.

— Et tu nous lâches pour cette promenade, à cause de cette vieille bonne femme! s'écria M^lle de Raismes sur un ton tellement désolé que Gilberte se prit à rire.

— Mon Dieu! ma tante, je ne pensais pas que ça vous ferait tant d'effet. Notez d'ailleurs que je l'ignorais, cette promenade... Et puis, surtout, vous pourrez parfaitement en être... Il y a de la place dans les autos... Voyez-vous cette petite tante, railla doucement la jeune fille, qui passe sa vie à protester que je lui fais mener une existence... de bâtons de chaise, et qui gémit quand on menace de la priver d'un bal au casino de Cherbourg! Au fait, vous dinerez là-bas?

— Oh! Gilberte, protesta M^lle de Raismes, te figures-tu vraiment que j'irai là-bas sans toi?... Ce que j'en disais, c'était...

Mais Mlle de Raismes n'expliqua pas pourquoi c'était...

Lorsque les hôtes de Raismes apprirent que Gilberte restait, ce fut un concert de reproches, un chœur d'exclamations navrées...

— Gilberte, ma petite Gilberte, revenez sur votre décision ! s'écria Paulette Vilmorel.

— Nous ne partirons pas sans vous ! affirma Luc Fontanes avec un air si décidé que sa petite femme lui jeta un regard inquiet.

Etienne Vilmorel ne dit rien, mais son visage s'assombrit tellement que Paulette cria :

— Voyez, Gilberte, vous nous rendez tous malheureux !

— Nous restons, déclara Mme de Balcour, en regardant son fils comme si elle eût voulu lui insuffler son énergie.

Mais Louis n'avait pas attendu l'indication de sa mère.

— Permettez-moi de rester, avait-il déjà dit à mi-voix à la jeune fille... Je vous en prie, continuait-il, sans tenir compte de ses gestes de dénégation, Mademoiselle, je vous en prie... Il y a si longtemps que j'attends une journée..., une occasion...

La fin du discours se perdit dans le brouhaha général.

— Vous me flattez tous, mes amis, répondit Gilberte en souriant. J'espère fort ne pas vous manquer autant que vous voulez le dire ; mais, voyez-vous, quoi qu'il en soit, il n'y a rien, rien à faire ! Mlle Luzerches est souffrante — oh ! peu de chose, — mais je veux la renvoyer en parfait état à Paris, et elle nous quitte dans trois jours. Je lui consacre ma journée !

Ceci fut débité avec un petit ton de paisible fermeté qui prouvait bien qu'en effet il n'y avait rien à faire.

Edith Fontanes respira, Etienne Vilmorel et sa sœur parurent se rasséréner, Mme de Balcour jugea qu'il n'y avait pas lieu d'insister ; Louis de Balcour,

seul, crut devoir manifester sa déconvenue par des regards et des serrements de mains tellement significatifs que Gilberte s'en plaignit à Béatrix :

— Il devient tout à fait « rasant ». S'il continue à me dévisager ainsi, à propos de tout et de rien, avec des yeux de poisson pâmé, la vie ne sera pas tenable... Peut-il réellement supposer que je pourrais vraiment avoir une..., comment dit-on, Béatrix?... une inclination pour lui?

Les deux jeunes filles se mirent à rire, et, bien vite, elles oublièrent, dans d'intimes bavardages, les prétentions de M. de Balcour, ainsi d'ailleurs que Cherbourg, ses fêtes et les hôtes de Raismes...

L'après-midi passa vite; Béatrix peignait à Gilberte ses occupations et sa vie... Passant outre l'aspect extérieur des dites occupations, elle découvrait peu à peu, et sans qu'elle-même y prît garde, les mobiles qui l'animaient... Gilberte se gardait d'interrompre... Elle aussi reprenait contact, et sans presque s'en douter, avec une autre Gilberte, une Gilberte qui avait existé, qui avait eu, elle aussi, de hautes préoccupations, de généreuses aspirations, et que la vie trop futile, trop facile, trop heureuse, semblait avoir annihilée; et, tout en écoutant son amie, Gilberte de Raismes se demandait, avec une anxiété certaine, si cette Gilberte d'antan pourrait un jour renaître...

Sans doute, elle approuvait Béatrix, elle l'admirait, elle se sentait même, par moment, soulevée d'un bel enthousiasme, mais elle se rendait compte aussi que ces élans, ces efforts, cette longue patience mise au service d'autrui, exigeaient une discipline, un renoncement de toutes les heures dont elle se sentait incapable.

M^lle de Raismes, sa tante, réellement très satisfaite d'avoir un après-midi de repos, avait facilement convaincu M^me de Balcour et M^lle Grandelos d'accompagner la bande joyeuse; puis, voyant les deux jeunes filles fort intéressées l'une par l'autre, elle s'était retirée pour vaquer à ses occupations.

A cinq heures, Sidonie, la jeune femme de

chambre, vint prévenir que l'on attendait Mademoiselle :

— Ainsi que Mademoiselle l'avait dit, j'ai fait entrer dans le bureau. C'est la femme qui est venue tantôt.

— Quel ennui ! s'écria Gilberte. J'avais fini par l'oublier. Bah ! elle ne restera pas longtemps... Je reviens tout de suite, Béatrix... Ça me fait plaisir, tout de même, continua la jeune fille en s'éloignant, de penser que tous ces fous-là vont rester à dîner là-bas. Quelle bonne soirée ça va nous faire !... A tout à l'heure, chérie !

Lorsque Gilberte se retrouva en face de cette femme qui était déjà venue à midi, elle éprouva, de nouveau, ce sentiment d'antipathie, voire même de répulsion, qu'elle avait déjà ressenti.

C'était une petite vieille au visage pâle. Un bonnet de mousseline à brides jaunissait encore, de ses bleuâtres reflets, sa peau parcheminée et la couleur indécise de ses cheveux. Ses lèvres minces se serraient au-dessus d'un menton fortement recourbé. Tout, dans cette physionomie, paraissait impassible et morne, tout, sauf deux petits yeux méchants qui s'apaisaient sournoisement derrière le voile des paupières.

Elle était sobrement vêtue d'une sorte de casaquin noir posé sur une jupe à gros plis... Un tablier de satinette, muni de deux poches immenses, comme en portent les couturières, terminait son habillement. Ses bas de laine, cossus, épais, s'enfonçaient dans des souliers immenses, à lacets, et plats à souhait... Des manches du casaquin dépassaient deux mains courtaudes et dont la couleur détonnait auprès de la pâleur de sa face.

Lorsque Gilberte entra, elle entrevit, entre ses paupières vite baissées, l'étrange éclat de son regard...

Ce ne fut guère qu'une impression. La bonne femme s'épanchait déjà en salutations doucereuses.

— Asseyez-vous, lui dit Gilberte, en lui désignant un siège.

Elle obéit.

Intriguée, vaguement inquiète, Gilberte la dévisageait, droite et raide sur sa chaise, avec ses deux mains rougeaudes posées à plat sur ses genoux.

VI

— Je vous écoute, dit Gilberte.

— Ah! Mam'zelle, ça ne sera pas long, dit la femme. C'est pour une petite affaire..., une affaire qui vous intéresse... Il y a longtemps que je voulais venir. C'est mon homme qui m'en empêchait... Faut bien vous dire, Mademoiselle, que ça ne nous était guère facile, vu qu'on habite à dix lieues.

— A dix lieues? répéta Gilberte, étonnée.

— Oui; à Barneville-sur-Mer... C'est-à-dire que nous voilà dans le pays pour quelque temps, vu qu'on est descendu chez ma fille que vous connaissez. Vous savez bien, la Doucin du hameau Quesnières?

— Louise Doucin?

— Oui; c'est not' fille. Elle m'a dit qu'elle vous connaissait. Une brave fille, et qu'élève bien son petit monde, et c'est dur, à l'heure d'aujourd'hui, avec ses trois petiots; elle n'a pas plus qu'il...

— Bon, bon, interrompit Gilberte, agacée par ce verbiage. En effet, je connais votre fille, et, comme vous, j'en pense du bien; mais je ne suppose tout de même pas que vous êtes venue jusqu'ici pour me chanter ses louanges?... Dites-moi ce qui vous amène.

— J'y arrive, répondit la femme; mais, tout de même, ce que j'en disais, c'était pour que Mademoiselle comprenne que, chez nous, on a du mal... Mon homme, dix mois sur douze, est perclus de rhumatismes; ma fille est tout près de ses sous, et moi...

— Au fait! s'écria Gilberte, ou, autrement, je ne pourrai vous entendre.

Elle fit mine de se lever. Et, comme elle se détournait, elle ne vit pas, cette fois-ci, la dure lumière des petits yeux, mais elle fut comme secouée par le ton soudain bourru :

— Au fait! vous dites, Mademoiselle? Eh bien! il me faut de l'argent.

Gilberte, du coup, la regarda avec une attention nouvelle. Avait-elle affaire à une folle, à une intrigante, ou encore à quelque vulgaire criminelle, mais celle-ci eût été, alors, bien novice et malhabile... On entendait du bureau le va-et-vient des cuisines, une sonnette était à la portée de la jeune fille... Le vague petit frisson qui avait secoué Gilberte s'apaisa comme par enchantement, et elle reprit, ironique :

— Et c'est pour me confier cela que vous avez fait dix lieues?

— Oui, Mam'zelle, dit l'autre gravement.

— Alors, vous pouvez repartir, décida Gilberte fermement, en lui montrant, cette fois, la porte...

La bonne femme ne se leva pas, mais elle porta la main à la poche de son tablier.

— Pas avant, répliqua-t-elle, que Mam'zelle n'ait vu ceci.

— Quoi donc? dit Gilberte, méfiante.

— Ceci, qui vaut de l'argent, bien de l'argent, beaucoup d'argent, dit la femme, sortant de sa poche un mince paquet de papiers. Ceci, pourquoi je suis venue, et qui intéresse Mademoiselle.

— Dites-moi nettement ce dont il s'agit, s'écria la jeune fille; autrement, je vous laisse en plan et j'appelle pour vous faire reconduire.

— Eh bien! s'écria la vieille, prenant soudain son parti, il s'agit de lettres écrites il y a vingt et un ans, des lettres que Mademoiselle, certainement, paiera bien cher, car elles sont un précieux souvenir,... un important souvenir : des lettres de l'oncle de Mademoiselle.

— Qu'est-ce que cela peut me faire? s'écria Gilberte, outrée. Mon oncle Philippe a pu — car je n'ai eu, en fait, d'oncle que le frère de mon grand-père, — mon oncle Philippe a donc pu vous écrire,

ma pauvre femme, tout ce qu'il lui a plu d'écrire... Gardez vos lettres et partez; ceci ne me concerne en rien.

— Même s'il s'agit de Mademoiselle?

— De moi? répondit la jeune fille, stupéfaite. Mais je venais tout juste de naître. Il me semble que, vu mon jeune âge...!

— Eh! c'est justement pour cela! répliqua la vieille femme. Et, puisque Mademoiselle ne veut pas y voir elle-même, je vais lui dire ce qui en est :

« Voilà..., je suis Mme Foulon, la nourrice de Mademoiselle. »

— Ma nourrice! Je n'ai pas eu de nourrice.

— Si, Mam'zelle; pas bien longtemps, je veux bien, mais vous en avez eu une quand même; quand vous êtes venue au monde, la pauvre Mme de Raismes n'en menait pas large, vous savez... J'habitais déjà Barneville. J'avais un nourrisson, ou plutôt une nourrissonne; une belle petite, ma foi! Des grands yeux noirs, des cheveux frisés et brillants, une petite bouche mignonne, et si robuste!

— Ah! non, assez! fit Gilberte. Allez au fait! Je suis pressée.

— Alors donc, on m'a confié la petite demoiselle de Raismes, continua la femme Foulon sans s'émouvoir.

— Moi, alors? s'écria Gilberte.

— Non, pas vous, répondit la vieille qui, cette fois, branlait la tête.

— Pas moi! se récria Gilberte.

Mais la bonne femme avait repris :

— La petite demoiselle de Raismes était brune comme vous, c'est vrai, mais elle était frêle et malingre, tellement que les médecins juraient qu'elle ne vivrait pas son année.

— Ça prouve qu'ils sont mauvais prophètes! s'écria Gilberte en riant.

— Oui, Mam'zelle, mauvais prophètes, mais peut-être pas, tout de même, dans le sens où vous l'entendez... Toujours est-il qu'un beau matin, j'ai reçu une de ces lettres, de celles-là que vous ne voulez

pas lire, appuya Mme Foulon en frappant sa poche de sa main, et cette lettre me disait de tenir prête la petite de Raismes, rapport à ce que sa maman était dangereusement malade, et qu'on allait venir la chercher.

« Or, précisément, ce jour-là, cette pauvre petite du château était à la mort itou... J'écris tant bien que mal à l'oncle que la petite ne peut voyager... Et alors, il me répond... la lettre que j'ai ici », acheva la femme avec un accent de triomphe.

— Donnez, ordonna Gilberte.

La bonne femme tendit un papier.

— Ça n'est toujours pas l'écriture! s'écria Gilberte, soulagée.

— C'est pas la lettre non plus, rétorqua la femme avec un mauvais sourire. Celles qui sont de l'écriture, c'est qu'elles ne veulent pas dire grand'chose... Les autres, ça n'est qu'une copie... Pensez, elles pourraient s'abîmer! expliqua la femme, troublée par le regard méprisant dont l'enveloppait la jeune fille.

Vivement, Gilberte déplia la lettre que l'autre lui avait tendue. Elle la parcourut rapidement.

— Eh bien! dit-elle, frémissante, les instructions de M. Philippe de Raismes ont été ponctuellement suivies?

— Oui, Mademoiselle, dit la femme.

— Et Mme de Raismes n'a rien su?

La vieille femme secoua la tête.

— La pauvre femme! dit-elle tout bas.

— Oui, pauvre femme! murmura Gilberte à part elle.

— Et M. de Raismes..., mon père? ajouta-t-elle avec une nuance d'hésitation qui n'échappa pas à la femme qui se hâta d'appuyer :

— M. de Raismes avait la tête quasi perdue! Pensez donc, Mademoiselle! Voir partir sa jeune femme, et si vite, et alors qu'ils s'étaient tous deux tellement réjouis à l'avance de la naissance du bébé! Ah! ouitche! le bébé, il ne s'en souciait guère, le pauvre! On lui aurait mis dans les bras

une petiote aveugle ou rousse qu'il n'y aurait vu que du feu !

— Vous avez d'autres lettres ? dit Gilberte.

— Oui, Mademoiselle... Et vous comprenez, Mademoiselle, reprit la femme qui, à présent, pensant qu'elle avait convaincu la jeune fille, reprenait son attitude faussement et doucereusement servile, oui, Mademoiselle, j'ai d'autres lettres, et qui prouvent que... que...

— Quoi, enfin ? s'écria Gilberte.

— ... Que les choses en sont restées là, termina brièvement la femme.

— Restées là ? Vous voulez dire... que... rien n'a été changé ?...

— Non, rien, Mam'zelle, fit la femme.

— C'est une honte ! s'écria Gilberte. Cette petite que vous avez amenée en place de l'autre, ce jour-là, c'est elle, elle ! qui est restée là !

— Elle y est restée, Mademoiselle.

— Toujours ?

— Toujours !

— Et sans que personne l'ait su ?

— Ah ! que si, Mademoiselle ! Mademoiselle pense bien que je n'allais pas garder pour moi seule une responsabilité pareille, un tel fardeau sur la conscience ; mais qu'y pouvais-je faire, pourtant ? Ce monsieur l'oncle savait, et c'est lui qui m'a fait comprendre — les lettres sont là pour le prouver — que je n'avais qu'à rester tranquille. L'autre petite ne devait pas vivre.

— Elle a vécu ! cria Gilberte.

— Elle a vécu, dit la femme.

« Quand même, réfléchit la jeune fille, ce serait tout à fait pareil. »

— Et, ajouta-t-elle, avec une anxieuse expression sur laquelle la femme se méprit, et... elle n'a jamais su ?

Mme Foulon eut un haut-le-corps.

— Oh ! Mademoiselle, bien sûr que non !... Pourquoi Mademoiselle veut-elle ? C'était mon devoir, n'est-ce pas, de prévenir d'abord Mademoiselle,

d'autant plus que rien de tout ça ne restera dans un instant... Mademoiselle va comprendre... Elle ne me refusera pas la petite somme qu'elle me doit... Mademoiselle est très riche... Ça ne la gênera même pas, et Mademoiselle se doute bien qu'un tel secret, ça vaut de l'argent.

Gilberte la laissait aller avec une indéfinissable expression de mépris et de colère; mais la bonne femme était lancée :

— Que Mademoiselle comprenne bien. Je ne me suis pas résolue à faire ce petit voyage pour tracasser à tout bout de champ Mademoiselle. Non,... non : une fois les comptes bien réglés, Mademoiselle sera comme avant, tout aussi tranquille qu'avant. Je donnerai tout à Mademoiselle, toutes les lettres,... toutes,... et aussi les petites choses que j'ai pu garder d'autrefois.

Elle parlait avec conviction, et Gilberte la sentit sincère.

— Et l'autre? interrompit la jeune fille, d'une voix apparemment très calme.

Une fois encore, la vieille femme se méprit :

— L'autre, Mademoiselle, ne saura rien... Elle aussi est orpheline; elle travaille, je ne sais trop où... Elle ignore tout, jusqu'à mon nom... Que Mademoiselle comprenne, dit la femme, embarrassée : c'était une petite confiée par l'Assistance Publique.

— Par l'Assistance Publique..., répéta machinalement la jeune fille.

— Oui, Mademoiselle; une rien du tout!... s'écria la bonne femme, oubliant que, précisément, elle parlait à Gilberte.

Celle-ci la regarda encore avec une curieuse expression, un sourire, même, qui, en dépit de son esprit borné par sa basse cupidité, impressionna la vieille femme.

Elle sentit que, malgré tout, elle avait commis un impair.

— Mademoiselle me fait dire des choses..., murmura-t-elle, toute confuse.

Gilberte haussa les épaules.

— Ce que vous dites ou non...! observa-t-elle ironiquement. Tenez! passez-moi les lettres...

Le visage parcheminé de la femme Foulon s'éclaira... Elle tendit tout le paquet, avec, tout de même, une certaine hésitation. On devinait que ces lettres, qu'elle considérait avidement comme une fortune, toute sa fortune, elle avait, tout à la fois, joie et peine à s'en dessaisir.

Sans faire plus attention à la présence de la vieille femme, Gilberte les lut avidement... Il n'y en avait guère que six, et elles paraissaient établir qu'aux derniers moments de Mme de Raismes, l'enfant confiée à la femme Foulon par l'Assistance Publique avait été envoyée, aux lieu et place de l'enfant des de Raismes, au château où se mourait sa pauvre mère.

C'est l'oncle de son propre père qui avait pris cette décision, tandis que son malheureux neveu, annihilé par la douleur, ne vivait plus que pour celle que la mort menaçait...

Il ressortait des quelques lettres que Gilberte avait dans les mains que l'oncle avait vu, dans la présence de l'enfant auprès de la jeune femme, le seul moyen humain de la rappeler à la vie, et qu'il était persuadé que l'affreuse déception de savoir l'enfant mourante, ou que l'inquiétude extrême, causée à cette heure suprême par son inexplicable absence, aurait, de toute évidence, précipité le dénouement.

Que le pauvre oncle, acculé à cette situation douloureuse, y ait paré tant bien que mal, utilisant les circonstances au mieux des vues qui s'offraient à son esprit bouleversé, rien, sans doute, de plus explicable; mais qu'après avoir frustré à contre-cœur — on pouvait encore l'espérer — une innocente petite fille du dernier baiser de sa mère, l'oncle, plus tard, ait persisté dans une odieuse tromperie, la chose devenait insensée, tellement que le premier mouvement de Gilberte avait été pour nier...

Mais elle avait lu les lettres, et l'on sentait dans ces lettres, non seulement l'angoissant remords

d'une première décision, mais encore le cri persistant d'une conscience terriblement troublée; non pas, certes, que son grand-oncle s'épanchât auprès de la femme Foulon, mais parce qu'il s'y informait, avec une anxiété révélatrice, de la santé de l'enfant que la nourrice avait gardée, parce qu'on y lisait notamment des phrases telles que celles-ci :

Prenez bien vos précautions, ne parlez jamais à quiconque de l'importante décision que nous avons prise à nous deux. Soignez bien la pauvre petite. Procurez-lui, à tout prix, toutes les douceurs possibles... C'est affreux... Je n'ose rien dire à mon malheureux neveu, mais les médecins m'ont confirmé que cette petite ne vivrait pas... Je ne puis vraiment, pour l'instant, porter à mon pauvre neveu ce dernier et terrible coup... Il s'attache à cette enfant, il s'imagine retrouver en elle sa femme... L'idée qu'une étrangère aurait reçu, à la place de sa fille, les dernières caresses sacrées, cette idée-là le tuerait... Restons-en là pour le moment.

Cette lettre était la seule qui permît de pénétrer dans les mobiles de l'acte qui avaient guidé le grand-oncle. Les autres lettres s'espaçaient et n'étaient plus qu'un mélange de considérations médicales et de tristes négociations... Il y devenait évident que l'opinion des docteurs restait la même en ce qui concernait l'enfant issue des de Raismes, et il s'avérait également que la femme Foulon avait voulu profiter de la situation établie... On sentait que l'oncle répondait à des tentatives de chantage et qu'il versait des sommes d'argent destinées à faire taire la bonne femme.

Les raisons de ses générosités demeuraient prudemment voilées, mais, à qui avait dans les mains le premier anneau de la chaîne, il devenait relativement aisé de remonter, maillon à maillon, jusqu'au début du douloureux engrenage.

Les lettres cessaient quelques mois avant la mort de l'oncle, et Gilberte savait bien qu'elle avait, dans la même année, perdu sa mère et son père, et que,

moins d'un an après, son grand-oncle, le frère très aîné de sa tante, mais qui, au dire de tous, était encore, à cette époque, un vieillard solide et robuste, avait été brusquement, en pleine vigueur et santé, frappé par une affreuse maladie, imprévue et imprévoyable, qui l'avait conduit au tombeau...

« Mais enfin, pensait Gilberte, puisque son neveu était mort, pourquoi donc, alors, s'obstiner dans ce terrible mensonge?

« Les raisons qu'il invoquait du vivant de son neveu n'étaient cependant plus en cause. Est-ce donc que celles-là masquaient d'autres raisons plus profondes?... des raisons qu'il était seul à connaître?... »

Il paraissait évident qu'il croyait l'enfant condamnée. Gilberte savait, par ailleurs, par le peu que lui en avait confié sa tante, qu'il était passionnément attaché à la souche des de Raismes, que des circonstances très pénibles l'avaient écarté du mariage, et qu'il avait pleuré de joie au mariage de son neveu, à la naissance de l'enfant qu'il avait voulu, lui-même, tenir sur les fonts baptismaux.

« Est-ce cela? réfléchissait la jeune fille, ou aurait-il, dans les derniers mois de sa vie, du fait de sa terrible maladie, perdu le contrôle de ses actes? »

Toutes ces considérations, toutes ces idées se croisaient et s'entre-choquaient dans la tête de Gilberte... Absorbée et toute tendue devant la révélation douloureuse, en face de ces questions troublantes, elle en était venue à oublier la présence de l'odieuse femme. Les joues en feu et les tempes bourdonnantes, rien n'existait plus pour elle que l'implacable problème.

La femme Foulon suivit, tout d'abord, en quelque sorte pas à pas, les progrès que faisait l'idée dans la conscience de Gilberte. Elle se tint coi, laissant pénétrer plus avant sa semence de douleur; mais, lorsqu'elle vit que le soliloque de Gilberte se prolongeait plus qu'elle ne jugeait raisonnable, elle s'ingénia à rappeler sa présence.

Elle toussa d'abord discrètement, puis se moucha,

s'agita sur sa chaise, tapotant sa jupe et ses poches; enfin, un profond soupir sortit Gilberte de sa torpeur.

— Hein! Quoi? Vous êtes là encore? sursauta la jeune fille, surprise.

— Mais oui, Mademoiselle; j'attends... Mademoiselle m'a d'ailleurs dit qu'elle était extrêmement pressée, et si c'était un effet de la bonté de Mademoiselle de me donner un peu d'espoir...

— Quel espoir? interrogea la jeune fille, souverainement méprisante.

— L'espoir que nous nous entendrons, reprit humblement la femme, au sujet... hum!... au sujet de la petite somme.

— Dites-moi plutôt, questionna soudain Gilberte, de nouveau très maîtresse d'elle-même, dites-moi plutôt pourquoi vous avez attendu si tard, jusqu'à aujourd'hui, pour m'apporter vos confidences?

— Mademoiselle devine bien..., répondit la femme Foulon, en tortillant son tablier.

Et comme Gilberte secouait la tête :

— Il fallait bien que j'attende que Mademoiselle soit majeure..., rapport à l'argent, avoua-t-elle.

— Ah! c'est donc cela! dit Gilberte.

Elle réfléchit un instant, puis, soudain, se leva...

Elle avait, d'un geste familier, rejeté ses cheveux en arrière.

Ses yeux bruns brillaient d'un éclat propre à intimider la femme, et elle paraissait grandie, frémissante, ainsi qu'elle était, d'une indignation contenue.

Sa main droite montra la porte d'un geste, cette fois, irrésistible.

— Sortez! dit-elle à la femme, sortez, et très vite, très vite. Autrement, j'appelle mes gens, et ils vous jetteront dehors.

La face de la vieille blêmit plus encore, s'il était possible... L'ivoire de ses joues se fonça et se nuança de tons verdâtres...

— Mes lettres..., bégaya-t-elle.

Gilberte les lui jeta.

— A la porte! lui souffla-t-elle. A la porte, et plus vite que ça!...

Elle n'élevait pas la voix, mais les syllabes martelées exigeaient de la misérable une immédiate soumission.

Sous le regard autoritaire et la menace, cependant toute platonique, du bras levé de Gilberte, la vieille s'exécuta.

Son âme hypocrite et obscure était comme subjuguée, hypnotisée, jugulée par la claire et généreuse révolte qui soulevait l'âme de Gilberte.

S'empressant et trébuchant, dans sa hâte, à chaque pas, la femme Foulon alla jusqu'à la porte que toujours, d'un geste vengeur, la jeune fille lui désignait...

Fut-ce parce que, durant quelques secondes, ses yeux échappèrent à l'emprise du ferme regard de Gilberte? Fut-ce parce que, se ressaisissant, elle voulut, une fois encore, tenter sa chance? Toujours est-il qu'au seuil même du bureau, la femme Foulon se retourna.

— Ça n'empêche pas, cria-t-elle d'une voix où la haine éclatait, ça n'empêche pas, ma toute belle, que vous tenez la place d'une autre, et que, si vous ne voulez pas devenir plus raisonnable, cette autre sera prévenue...

« Je vous laisse encore une chance, mais ne tardez point trop. Et puis, si, par hasard, Mademoiselle gardait par devers elle des doutes, que Mademoiselle aille donc voir et consulter la vieille nounou de la défunte M^me^ de Raismes : la vieille mère Toinon...

« La mère Toinon, elle en sait long... Ah! ah! ah! elle en sait très long... très très long, la mère Toinon... »

Et ce ne fut qu'après avoir décoché cette dernière flèche, cette flèche du Parthe, que la femme Foulon consentit à refermer sur elle la porte et à suivre le valet de chambre que la sonnette de Gilberte venait de faire accourir.

VII

Gilberte jeta un dernier regard dans la haute glace qui se dépliait sur trois faces entre sa chambre et son cabinet de toilette.

Elle portait, ce jour-là, un simple costume dont les tons fauves s'harmonisaient avec son teint coloré et les reflets d'or bruni de son épaisse chevelure. Un béret de même tissu que son costume tailleur découvrait amplement, ainsi que l'exigeait la mode du jour, son front bombé et ses cheveux dont les ondes naturelles découpaient irrégulièrement son visage...

Son regard vif, son maintien droit, sa taille à la fois souple et ronde, paraissaient les sûrs indices de son équilibre moral et de sa parfaite santé. Et, comme elle se regardait avec une attention aiguë, elle se prit à lever les épaules.

— Puis-je douter?... murmura-t-elle. Les paroles de cette odieuse femme peuvent-elles ne pas m'obséder?... Que de fois, spontanément, la même remarque est sortie des lèvres de mes commensaux, alors qu'ils cherchaient à déchiffrer sur mon visage quelque chose des traits paternels... Ma tante même y est, maintes fois, revenue : « De qui tient-elle ces yeux brillants, ce teint de fleur épanouie, ces rondeurs, cette robustesse?... »

« Je sais bien, pensa la jeune fille, que cette bonne tante de Raismes s'en attribue le mérite... Je sais encore, réfléchit-elle, que j'ai été, depuis toujours, une enthousiaste de l'exercice, et que la gymnastique, les sports comptent parfois, à leur actif, de splendides résurrections; et, pourtant, est-ce là une enfant condamnée par les médecins, une qui ne devait pas vivre?... »

Gilberte, devant la glace qui lui renvoyait son image, se prit à rire subitement, mais ce rire sonnait faux...

Brusquement, elle se détourna du miroir...

— Je mène ma petite enquête, dit-elle sur un ton étrange, presque insouciant et joyeux; après cela, nous aviserons.

Béatrix Luzerches était partie l'avant-veille... Gilberte ne lui avait rien confié du grand tourment qui s'était levé dans son cœur depuis cet après-midi où elle avait conversé avec la femme Foulon; mais, à présent que son amie, dont elle craignait, sans se l'avouer, l'affectueuse perspicacité, était à cent lieues de Raismes, le moment était venu de commencer ce qu'elle appelait « son enquête »...

Sa tante était, lui semblait-il, la dernière personne à qui elle eût voulu parler de la visite de la vieille... Elle se souvenait de l'inquiétude que la vieille demoiselle de Raismes avait manifestée lorsqu'il avait été question de la ressemblance de cette femme avec cette femme du hameau Quesnières : Louise Doucin... Elle avait cru deviner une incompréhensible angoisse dans le ton qu'avait eu sa tante lorsqu'elle s'était informée et du nom de la bonne femme, et des raisons qui l'avaient amenée à Raismes.

Gilberte avait répondu évasivement, et elle avait cru sentir que, si sa tante n'insistait pas, ce n'était ni par indifférence réelle, moins encore par discrétion, mais que, si elle refrénait la curiosité fébrile qui paraissait la posséder, c'est qu'elle n'osait réellement pas la montrer.

Gilberte descendit furtivement le grand escalier du château.

A cette heure-ci, elle pensait bien que ses hôtes étaient occupés.

Cet après-midi de septembre s'annonçait particulièrement brumeux, et, après le déjeuner, ces dames avaient décidé qu'elles profiteraient de ce temps moins engageant pour mettre en commun leur expérience et leur science, tout au moins en ce qui concernait les divers ouvrages manuels qui, d'un bout de l'année à l'autre, leur passaient entre les mains.

Mme de Balcour avait tenu absolument à mettre

la petite Mme Fontanes au fait d'un modèle de brassière qui, affirmait-elle d'un air tout à fait entendu, lui serait prochainement utile,... affirmation qui avait empourpré jusqu'à la racine des cheveux le visage de la blonde Edith.

Délaissant sa tapisserie, Mlle Grandelos prenait une leçon de filet de Paulette Vilmorel qu'en raison de son peu de sympathie pour les Balcour, mère et fils, elle continuait à traiter avec une particulière faveur.

Mlle de Raismes, qui travaillait merveilleusement filet, broderie et dentelle, s'intéressait de tout près à cette démonstration.

Enfin, le choc des queues de billard et le bruit des carambolages indiquaient que les trois messieurs avaient commencé une partie dans la salle qui attenait au salon.

Gilberte traversa sans bruit le vestibule spacieux, orné de trophées de chasse et de fusils de tous calibres, et se trouva à la porte.

Au fond, elle était tranquille, car elle avait annoncé qu'elle avait à s'absenter pour un assez long moment, et même, à la manière dont elle s'était exprimée, sa tante avait dû comprendre qu'il s'agissait d'une visite charitable. Cependant, et sans trop en analyser la raison, elle préférait que ses hôtes et sa tante, surtout, ignorassent l'heure de son départ, ainsi que la direction qu'elle allait prendre en quittant le château de Raismes.

C'est pourquoi, évitant l'avenue découverte et qui s'offrait de bout en bout à la vue des fenêtres du salon, Gilberte sortit par la petite porte de la cour qui précédait le potager et menait directement dans cette montée tortueuse qui conduisait à l'église.

C'était d'ailleurs bien sa route, car la mère Toinon — c'était elle que Gilberte se décidait à visiter — habitait, derrière l'église de Raismes, le village de Lamfreville.

La jeune fille avait, cette fois, abandonné sa *Vedelcar*.

Depuis qu'elle avait reçu la visite de la femme

Foulon, l'auto était passée au second rang des préoccupations de Gilberte. Peut-être se souvenait-elle avec une certaine répugnance que c'était à propos de sa *Vedelcar* qu'elle avait, la première fois, rencontré l'odieuse bonne femme.

Cette raison, et sans doute, aussi, le désir de passer plus inaperçue avaient décidé la jeune fille à faire cette promenade à pied.

Et puis Gilberte se sentait profondément énervée. L'idée seule de cette visite à une femme avec laquelle elle eût dû entretenir, de tout temps, de cordiales relations, et qu'elle avait si absolument négligée, l'agaçait prodigieusement.

Elle préférait, se sentant aussi peu dans son assiette, le terrain sûr des petits chemins, aux réactions trop rapides des pédales et des leviers trop nerveusement maniés... Elle préférait, plus encore, les loisirs de réflexion que permettait la marche à pied, à l'attention soutenue nécessitée par l'allure de sa rapide petite voiture.

« Oui, réfléchit la jeune fille, tout en foulant de son pas souple le sol du chemin creux qui contournait le presbytère, il est pour le moins curieux que cette vieille mère Toinon, qui, d'après ce que disent les gens, aimait tant et tant ma mère, n'ait jamais fait non plus l'effort de me connaître de plus près...

« Je sais bien qu'elle a quitté Raismes, étant déjà fort âgée; j'ai aussi entendu dire qu'elle avait de mauvaises jambes; mais enfin, Lamfreville n'est pas tellement éloigné que, si elle en eût eu bonne envie, elle n'ait trouvé le moyen d'apercevoir de temps à autre la fille de celle qu'elle a passionnément chérie. Et puis, aussi, ma tante de Raismes aurait bien dû, alors surtout que je n'étais qu'une petite fille, me faire ressouvenir de ces liens qui m'attachaient à cette femme, m'engager à les entretenir, n'eût-ce été que par égard pour ma pauvre maman partie...

Maman,... ma maman : Gilberte avait dit ce mot, comme toujours, tout naturellement, ainsi qu'elle le

redisait chaque fois qu'elle repensait à ce passé qu'elle avait vécu, inconsciente; et voici que, pour la première fois, les mots s'arrêtèrent sur ses lèvres. Un frisson la secoua toute... « Maman... », dit-elle. Elle se tut... A présent, à grandes enjambées, et sans plus vouloir consentir à penser et à réfléchir, elle gravissait le raidillon qui conduisait à Lamfreville.

La maison de la mère Toinon est une obscure petite maison, comme on en trouve tant et tant dans le pays de Normandie... Une fenêtre minuscule, une porte dont le volet supérieur demeure ouvert durant le jour, apportent seules la lumière à la pièce basse et profonde dans laquelle on devine le lit dans le recoin le plus sombre.

Derrière la pièce principale, une autre pièce, deux fois moins grande, sert de cellier. Un escalier y accède qui mène à l'étage supérieur, composé, comme au rez-de-chaussée, d'une grande et d'une petite pièce. Un grenier sous le toit de pierre, et c'est tout...

La maison, dont le terrain se prolonge, en arrière, par un jardin et un verger minuscules, a sa façade en bordure de la route. Gilberte, n'y étant jamais venue, dut s'informer, près des voisins, de l'habitation qu'elle cherchait. Ceux-ci donc la renseignèrent, avec l'indifférence paisible des paysans pour le drame qui, quotidiennement, se joue entre la vie et la mort, et sans la prévenir aucunement de l'état de la pauvre femme.

Et Gilberte, tout de suite en entrant, vit que le lit était occupé, et elle fut surtout péniblement impressionnée par le râle entrecoupé de gémissements qui s'échappait de cette couche.

La mère Toinon, cependant, n'était pas seule. Gilberte distingua vite le dos arrondi d'une femme qui, penchée au bord du lit, présentait à la malade un quelconque breuvage.

Dès qu'elle eut achevé sa besogne, celle-ci, que le bruit de la porte avait avertie d'une présence, se retourna vers Gilberte.

— La mère Toinon? dit la jeune fille, saisie de timidité.

— La mère Toinon? Oh! ben, la v'là! dit la voisine en désignant le lit; elle n'en mène plus large, la pauvre, et encore, aujourd'hui, ça va! Hier, je ne pouvais point « en jouir », tellement qu'elle était excitée!

— Elle est malade, bien malade, balbutia Gilberte.

— Malade! Ah! ouitche! bien malade! A la mort, que vous voulez dire! M. le Curé, hier soir, lui a donné les sacrements...

La femme se tut... A présent qu'elle avait mis la visiteuse au courant, elle la dévisageait, étonnée de sa silhouette et de sa tardive présence.

— C'est vous, reprit-elle après ce muet examen, c'est vous, la demoiselle du château? C'est bien dommage pour cette pauvre mère que vous ne soyez point venue plus tôt... Tous ces jours, la malheureuse, elle en avait après vous...

— Après moi? s'étonna Gilberte.

— C'est comme je vous le dis, ma petite demoiselle, et sûr que, si vous aviez su, vous n'eussiez pas tant attendu... Faut vous dire qu'il y a des mois, pour ne point dire des années, que sa pauvre tête travaille... La « vieillerie », ma belle demoiselle, ça coûte bien des misères!... Mais patientez un moment, je vois qu'elle remue : je vas lui dire que vous êtes là.

— Mère Toinon, cria la femme, en se retournant vers le lit, mère Toinon, c'est la demoiselle du château!

Gilberte se rapprocha. A présent, elle distinguait, malgré l'amoncellement désordonné des couvertures et des édredons, quelque chose du corps émacié; la tête, entourée d'un bonnet de percale d'où s'échappaient des mèches grises, se détachait sur l'oreiller.

La mère Toinon, comme à tâtons, tendit la main.

La voisine prit dans les siennes la main pâle et amaigrie.

— La pauvre, dit-elle à Gilberte, elle n'entend ni

ne voit plus guère, mais elle a tout de même compris que j'étais restée auprès d'elle...

Elle se retourna vers la couche.

— Laissez-la, murmura Gilberte.

Mais la voisine n'entendit pas... Elle s'était penchée sur le lit et s'ingéniait à faire connaître à la vieille la présence de Gilberte :

— Mère Toinon, vous savez bien, la petite demoiselle du château, la petite demoiselle de Raismes..., — vous m'entendez, mère Toinon? — où vous avez servi toute jeune, jusqu'à la mort de la pauvre dame?... Vous en parliez tous ces jours, de la petite Mademoiselle...

Au nom de Raismes, il fut visible que la mère Toinon reprenait, une fois encore, contact avec le monde des vivants. Une faible pression de main en avertit la voisine.

— Approchez, ma petite demoiselle : elle va peut-être vous reconnaître...

Gilberte eut un amer regret. Comment eût-elle pu la reconnaître, cette femme qu'elle n'avait, jusqu'à ce jour, pour ainsi dire jamais revue?

— Raismes! Raismes!... dit d'abord la bonne femme avec un accent de rancune. Ne me parlez pas de Raismes... Je ne veux pas!... cria-t-elle, tout à coup violente. On y a trompé la petite... Ma petite, ma chère Eliane; mais, moi, je le dirai, ma fille, que cette fille n'est point la tienne...

La mère Toinon ouvrit les yeux et aperçut près de son lit la silhouette de Gilberte.

— La v'là! cria-t-elle, la v'là, la voleuse, la mauvaise, qu'a pris le baiser d'Eliane, le dernier baiser d'une maman!...

La bonne femme, très surexcitée, fit un geste vers la jeune fille, mais elle retomba, impuissante.

— Je ne peux pas, gémit-elle, je ne peux pas la jeter dehors... Ho là! aidez-moi, voisine! Vous voyez bien que je ne puis pas! C'est la faute à ce maudit Philippe, et tout ça, c'est pour l'argent, l'argent de la Quemeleur...

— Allez, allez, dit la voisine, stupéfaite de l'excitation que manifestait sa malade... Partez vite, Mademoiselle... Vous ne voyez point qu'elle déraille? Si vous demeurez plantée devant elle, elle va me passer dans les mains.

Gilberte, qui était, en effet, demeurée tout interdite, se retira au pied du lit.

L'édredon de plumes boursouflé allait la mettre, pensait-elle, à l'abri des regards de la vieille.

En effet, celle-ci s'apaisa, mais Gilberte entendait pourtant les lambeaux de phrases qui passaient entre les lèvres chevrotantes :

— La coquine! la menteuse! Je la chasserai... J'irai chercher l'autre petite, la vraie petite fille d'Eliane... Morte, qu'ils disent! Allons donc!... Dieu me pardonne d'avoir prêté la main à cette menterie! Mieux vaut baiser sa fille morte que les joues chaudes de l'étrangère... Ma pauvre petite Eliane... Pourquoi t'ont-ils tous menti?... Pourquoi donc que ta vieille nounou, ta vieille nounou de toujours, pourquoi qu'elle t'a menti aussi?...

La bonne femme se tut un instant... Elle haletait sous l'effort de ce pénible monologue.

— Là! là! lui dit sa voisine, soulevant la pauvre tête épuisée, là, là, calmez-vous, ma bonne... Faut pas vous tourmenter comme ça... Pauvre vieille! Ça n'a point de bon sens.

Mais la mère Toinon, qui s'était peu à peu reprise, la repoussa sans brusquerie.

Ses yeux étaient à présent implorants, et sa voix rien que suppliante.

— Allez le chercher..., dit-elle, madame Vastard, je vous en prie!

— Elle me reconnaît, à c't'heure, souffla la voisine, toute joyeuse.

— Allez chercher M. le Curé... Je vous en supplie, mère Vastard... Je sens que je vais passer..., et je veux confesser mon crime.

— Votre crime, pauvre innocente! protesta Mme Vastard.

Mais la voix se fit déchirante :

— Mon crime! Oh! oh! je vous en supplie..., ma voisine!

Plus émue qu'elle ne l'eût voulu, la voisine se retourna vers Gilberte. Celle-ci avait déjà fait un pas, prête à partir.

— Courez-y, dit-elle à mi-voix, courez-y : ça l'apaisera, et ne devons-nous pas lui donner cette douceur avant la fin?

Comme une flèche, la jeune fille traversa la pièce; mais, cette fois-ci, la mère Toinon n'y prit pas garde...

Elle écoutait, le regard rempli d'espoir, la promesse de sa voisine :

— On y va, ma bonne mère Toinon; on y est parti, à c't'heure... M. le Curé va être là dans moins de cinq minutes, pour sûr!

VIII

Lorsque Gilberte revint à Raismes, elle était toute bouleversée, non pas seulement par les révélations, tout à la fois si décousues et si précises, qu'elle venait de recueillir sur les lèvres de la mère Toinon, mais parce que, pour la première fois, elle réalisait la menace que ces propos contenaient...

La menace! Quelle menace? Qui donc, en somme, la menaçait? La femme Foulon? Cette mégère haineuse et cupide, à laquelle aucun esprit sensé ne s'aviserait de faire confiance?... La mère Toinon, peut-être; mais, à l'heure qu'il était, il semblait plus que vraisemblable que la pauvre vieille bonne femme avait rendu son âme à Dieu. Qui donc, alors, mais qui donc menaçait Gilberte de Raismes, menaçait sa paix, son bonheur?

Ah! sans doute, c'était cette petite qui, le jour où elle serait instruite des doutes qui environnaient sa naissance, se ferait exigeante, exigeante et tracassière, jusqu'au jour où elle aurait entre les mains les fameuses lettres, les lettres de l'oncle Philippe,...

ces lettres qui constituaient, en somme, l'unique pièce à conviction de cet étrange procès.

Et, bien qu'elle fût toute remuée par les paroles de la mourante, Gilberte se prit à sourire.

Menacée? Fameuse menace que des papiers qu'elle pouvait, d'un jour, d'une minute à l'autre, faire disparaître à tout jamais!

Menacée! Mais ne suffisait-il pas qu'elle rappelât la femme Foulon,... qu'elle lui offrît quelques billets, une somme pour elle insignifiante, et c'en serait fait, pour elle, de la menace...

Toute palpitante, la jeune fille s'arrêta...

Elle se trouvait à nouveau dans le chemin creux qui conduit de l'église de Raismes au château.

Ainsi qu'elle l'avait promis, elle était passée prévenir au presbytère, et Julie, la bonne du curé, lui avait répondu que le pasteur était absent, mais que, aussitôt de retour, il repartirait dare dare pour le village de Lamfreville.

Et Gilberte, lentement, s'était acheminée vers Raismes.

Elle s'arrêta donc, frémissante, au milieu du chemin creux. Il n'y avait pas à dire, plus elle pensait à cette menace, et plus aussi elle se sentait, et, cette fois-ci, pour de bon, sous le coup de la catastrophe...

Là où elle s'était brusquement immobilisée, le chemin s'élargissait, donnant accès à un champ qui s'ouvrait sur une barrière rustique.

Gilberte s'approcha et contempla le paysage familier que ne dissimulait plus la haie garnie de noisetiers...

C'était un joli champ en pente, planté de pommiers espacés, dont l'automne rougissait les fruits. Autour d'une cabane de planches, construite au déclin de la pente, une troupe de poules picoraient. Par delà l'abri sommaire et les haies qui se succédaient au-dessus des toits du village, étagés à mi-chemin du côteau, on entrevoyait la mer. Elle était comme l'écran sur lequel se détachaient les verdures et les grisailles et les blanches coupures des routes; elle était devant et à droite, à gauche aussi et au-

dessus, barrée seulement, de-ci, de-là, par la silhouette élancée d'un peuplier audacieux...

Son coloris changeant, mouvant, morne, étincelant tour à tour, surgissait d'une branche à une autre, s'insérait entre les toits, se devinait derrière les pentes, embrassant les pâleurs du ciel comme le liquide contenu dans la sphère de cristal...

Gilberte regarda longtemps; elle était seule, bien seule,... hors de vue de quiconque, dans cette sorte de couloir que cachaient les haies voisines.

La jeune fille s'absorbait. Elle s'appliquait à détacher son esprit de cette idée qui l'obsédait, mais elle s'y appliquait doucement, sans trouble ni contention... C'est que déjà elle savait que, cette idée, elle ne voulait en aucune sorte l'écarter définitivement; non, ce qu'elle cherchait instinctivement, inconsciemment, pour ainsi dire, dans cette nature reposante, c'était quelque chose de très haut, de très fort et de très doux, cependant; ou plutôt, oui, c'était Quelqu'un, Quelqu'un dont cette nature paisible et cette émouvante beauté ne pouvaient être qu'une image, Quelqu'un dont la paix souveraine et la surhumaine beauté dominaient toutes les catastrophes, les pouvaient toutes transfigurer...

— Mon Dieu, mon Dieu, éclairez-moi! murmura Gilberte à mi-voix.

Et tout à coup, comme décidée, la jeune fille prêta l'oreille.

Aucun bruit dans cette solitude. Rien que l'écho assourdi des voix qui, de temps à autre, montaient des rues du village; rien que le très léger bruissement des feuilles que l'automne, une à une, faisait tomber des ramures.

Gilberte, d'un mouvement rapide, escalada la barrière et se retrouva nichée de l'autre côté de la haie.

« Au moins, ici, je serai tranquille », réfléchit-elle en se voyant dissimulée dans son bouquet de noisetiers.

Assise sur une grosse souche, le dos appuyé au talus, les deux pieds solidement maintenus par la racine noueuse de quelque vieux charme ébranché

Gilberte se sentit confortable pour aborder la question, l'angoissante et troublante question, la menace, la catastrophe...

« Alors, se dit-elle, déjà rieuse à demi, c'est donc vraiment la menace?... Menace! le tour en est vite fait, qui, certes, ne peut me venir ni de cette affreuse Foulon, ni de cette pauvre vieille Toinon, ni des lettres de l'oncle Philippe, puisqu'il suffit de « casquer » pour les avoir à ma merci, ni, conséquemment, non plus de l'existence de cette petite, puisque, avec les fameuses lettres, je puis enterrer à jamais cette stupide revenante. Non : elle est là, la menace, dit la jeune fille, frappant son cœur; c'est ici, la catastrophe. Elle n'est pas extérieure à moi, mais dedans moi-même. Idiote Foulon! Sotte Foulon!... C'est elle, sans doute, la plus à plaindre, puisque, vraisemblablement, elle ne tirera pas bénéfice de ses sordides manœuvres... »

Oui, pauvre folle, qui jamais ne saurait comprendre que la fausse Gilberte de Raismes, si fausse Gilberte il y a, mise à même d'occire sans péril la vraie demoiselle de Raismes, ne lèvera pas le petit doigt,... bien au contraire... Comment cette femme comprendrait-elle? N'a-t-elle pas dit que cette petite était une rien du tout? Evidemment, c'est pas de veine, mais cette fille qui vient on ne sait d'où a la conscience exigeante,... un sentiment de l'honneur,... une probité de... ménagère... Elle n'aime pas le bien d'autrui, et, par-dessus tout cela, il y a une chose, une seule chose que, pour tout l'or de l'univers, pour ses châteaux et ses titres, ses bijoux, tous ses trésors, cette fille ne sacrifiera pas, et quoi qu'il puisse lui en coûter : c'est cet accord avec elle-même, ou plutôt avec cette Présence qu'elle reconnaît au fond d'elle-même, hors quoi, si folle qu'elle ait été ou paru être, elle a toujours été certaine qu'il n'y avait point de bonheur...

Et voilà, c'est très étrange, mais cette Gilberte, fausse ou vraie — le cas n'est pas encore tranché, — cette Gilberte tient au bonheur... et au bonheur exactement tel qu'elle vient de le définir.

Ça n'est peut-être pas très clair... Elle ne sait pas trop, la pauvre, comment elle le réalisera; il lui paraît évident que ce bonheur sera sévère, qu'il aura des jours amers, des heures pénibles, douloureuses; mais elle sait bien qu'au fond d'elle-même, aucun autre ne la contenterait.

Gilberte se tut tout à coup. Elle venait de se rendre compte que, dans son exaltation, elle avait parlé tout haut... Elle écouta... Le silence qui l'environnait ne révélait aucune présence... Elle sourit à ses pensées :

« Évidemment, à m'entendre monologuer, les bonnes gens m'auraient crue « dingo »... Après tout, pensa-t-elle, rieuse, cela les aurait préparés à la future catastrophe.

« Et puis je m'en moque, après tout; à présent que j'ai vu nettement où je dois tendre et aller, je vais chercher paisiblement les moyens à employer... et ne pas « m'en faire » davantage...

« La vie est belle, elle est grande, murmura encore la jeune fille, même lorsque le ciel et la mer sont brumeux ainsi qu'aujourd'hui. Tout cela est obscur encore, mais à chaque jour suffit son mal... »

C'était une étrange créature, au fond, que cette Gilberte de Raismes. Elle eût séduit, à coup sûr, ceux qui l'eussent vraiment connue; mais bien peu la connaissaient, et ceux mêmes qui la croyaient bien connaître, tout au plus la devinaient.

Ce n'était cependant pas qu'elle fût dissimulée, non pas; mais, orpheline, elle avait pris l'habitude de renfermer en elle-même ses plus profonds sentiments; parce que, précisément, elle en éprouvait la profondeur, elle aurait eu comme une gêne à les dire inconsidérément.

Et puis, toute une broussaille de pensées folles, d'actions futiles, de joies puériles, de plaisirs, s'en était venue encombrer cette terre fertile. Gilberte s'était adonnée, en apparence, fébrilement, inconsidérément parfois, à tout ce que la vie facile jetait de riant et de distrayant sous ses pas.

Recherchée, fêtée, adulée, elle oubliait, durant des

jours, l'intime et bienfaisante Présence; mais la foi était profondément ancrée dans cette conscience de jeune fille, et cette foi, tout naturellement, s'épanouissait en confiance et en amour.

Gilberte, beaucoup plus que sa tante ne le savait et que ne pouvaient, certes, le supposer ses amis, avait gardé avec Dieu un proche et fréquent contact. Le crucifix de sa chambre, l'église de son village, la chapelle proche de l'hôtel où elle habitait, à Paris, eussent pu témoigner hautement de ses prières et de ses recommencements énergiques et généreux.

Mais la souffrance avait manqué pour débroussailler cette âme, et, à la regarder venir, chose curieuse, Gilberte, pressentant peut-être ce qu'elle en pouvait attendre, éprouvait, malgré l'angoisse, une inexprimable joie.

Ayant ainsi décidé, Gilberte de Raismes repassa alertement la barrière, et cette fois, d'un pas plus rapide, elle s'achemina vers Raismes.

Elle était toute rassérénée lorsqu'elle arriva au château, et d'une gaieté qui ne demandait qu'à se communiquer; aussi, grande fut sa déception lorsqu'elle constata que ses hôtes s'étaient tous dispersés.

Aucun n'avait pu résister à l'épreuve d'un après-midi sans distraction ni « bougeotte ».

Ils se sont séparés en deux bandes : les Vilmorel, accompagnés des Fontanes, ont décidé d'aller finir l'après-midi sur la plage; les Balcour ont offert d'emmener dans leur auto M^lle^ Grandelos et M^lle^ de Raismes. M^lle^ Grandelos s'est vue contrainte d'accepter, puisque les jeunes Vilmorel avaient, sans la consulter, pris déjà leurs dispositions. Les Balcour vont pousser une pointe jusqu'à l'extrémité de la Hague.

— Mais, avec un brouillard pareil, on n'aura aucune vue! a gémi M^lle^ Grandelos.

— Mais si, mais si, a répondu Louis de Balcour avec assurance.

D'ailleurs, de part et d'autre, on s'est donné ren-

dez-vous, à l'heure de l'apéritif, dans un restaurant de la côte. Et tous sont intimement persuadés que Gilberte, avec sa *Vedelcar*, y sera rendue avant eux.

C'est M^lle de Raismes qui explique la chose à sa nièce, car la bonne demoiselle a « flanché » au dernier moment.

Sous le prétexte, fort plausible, qu'elle préférait l'attendre, elle a décidé qu'elle les rejoindrait avec elle, sans vouloir s'apercevoir de la moue de sa chère amie, M^lle Grandclos, réduite à la compagnie des Balcour.

— Dis-moi, ma petite Gilberte, à quelle heure tu voudras partir? Si tu n'es pas trop pressée, j'aimerais à terminer cette lettre, indique la bonne tante, désignant la feuille à demi remplie qui s'étale sur son bureau.

Mais Gilberte, tout à coup, songe que, vraisemblablement, sa tante détient le secret du mystère qui, pour l'instant, l'environne, et elle la dévisage de si étrange façon que la vieille fille se trouble.

— Qu'est-ce que tu as? Qu'est-ce que tu veux? Pourquoi me regardes-tu ainsi

— Ma tante..., commence Gilberte qui rassemble toutes ses forces pour recevoir courageusement le choc de la vérité. Ma tante, vous savez bien quelle est cette femme que j'ai reçue l'autre jour?

— La Foulon, oui; je n'aurais jamais voulu la voir ici... Elle est venue, j'en suis sûre, te conter mille sottises...

— Elle avait les lettres, ma tante.

— Quelles lettres? Les lettres de ton grand-oncle?... La misérable! profère M^lle de Raismes dont les mains tremblent sur la table.

— Mais, ma tante..., proteste Gilberte.

— Ecoute, Gilberte, dit soudainement M^lle de Raismes, tu as voulu aborder cette question... Tu me rendras cette justice que, moi, je voulais l'éviter.

— Cette justice! profère Gilberte, abasourdie.

— Oui, ma petite, cette justice, tranche M^lle de Raismes, et j'aime mieux te prévenir tout de suite

que, moi, je n'y reviendrai pas... C'est un malheur, c'est entendu ! mais nous n'y pouvons plus rien, ni toi, ni moi ; ce qui est fait est fait ; bien ou mal : peu importe ; à quoi sert de récriminer ?

— Mais l'autre, ma tante ! l'autre ! crie Gilberte.

— L'autre ? Je me suis informée : elle gagne largement sa vie...

— C'est parfait, évidemment !... ironise Gilberte, irritée.

— Ah ! ma petite, si tu le prends sur ce ton-là ! proteste Mlle de Raismes.

— Comment donc !... s'exclame Gilberte. Je devrais peut-être décerner un prix de bonne conduite à ceux qui ont pris sur eux de frustrer...

Mais, avec une violence pour Gilberte inattendue, Mlle de Raismes l'interrompt.

La vieille fille est hors d'elle. Comment ! Elle a tout fait pour élever cette petite ! Elle s'est sacrifiée corps et âme, et cela depuis des années, et, pour tout remerciement, Gilberte s'avise de critiquer, et avec quel ton acerbe, la conduite de celui auquel Mlle de Raismes a voué, de tout temps, un aveugle attachement : la conduite de son frère Philippe !...

— Gilberte, crie-t-elle, je te défends ! Tu entends bien : je te défends d'en dire plus long sur ce sujet ! Ton oncle Philippe a cru bien faire... Il est mort... Paix à ses cendres...

— Paix aux morts, et foin des vivants ! murmure Gilberte, révoltée.

Mais elle a parlé trop bas pour que sa tante puisse l'entendre.

— C'est bien..., murmure la jeune fille, d'un ton qui se glace soudainement, c'est bien ; je n'oublierai, certes, jamais vos bontés, mais je n'oublierai pas davantage ce qui m'a été dit aujourd'hui.

— A ton aise, répliqua sa tante, pourvu que tu n'en parles pas !

Gilberte hausse les épaules, mais Mlle de Raismes n'a pas vu ce geste impertinent.

— Un mot seulement, reprend la jeune fille, d'un ton apparemment très calme.

— Ce mot?

Gilberte se souvient de ce nom qui, depuis qu'elle a visité la vieille mère Toinon, s'est implanté dans sa mémoire.

— Ce mot, c'est un nom, dit-elle.

— Un nom?

— Oui! « C'est la faute à la Quemeleur », m'a-t-il été dit tantôt.

— Gilberte!... s'écrie M^lle^ de Raismes. Pas un mot de plus, tu entends! Et celui-là est de trop... Quoi que mon frère ait pu faire, tu n'as pas à le juger, moi non plus... Comme je te le disais au début : bien ou mal, ce qui a été fait est fait... Jamais! jamais! tu m'entends, je ne reviendrai là-dessus... Et quant à cette femme de malheur, si jamais je la revois ici, je la fais jeter dehors!...

M^lle^ de Raismes s'est levée, toute bouleversée... Ses pommettes rouges, le tremblement de ses genoux qui la force à s'appuyer sur la table, les gestes fébriles auxquels elle se livre, effrayent Gilberte.

Partagée entre la crainte de provoquer une crise grave et le désir d'avoir, sur la conduite inconcevable de Philippe de Raismes, des précisions qui lui semblent pourtant nécessaires, elle renonce aux précisions...

N'en sait-elle pas, maintenant, autant qu'il en faut savoir, et n'est-ce pas à elle, en somme, à faire bonne justice de tout cela?

— Calmez-vous, ma tante, dit-elle, la voix tout à coup adoucie. Je vous ai promis de ne plus jamais revenir, vis-à-vis de vous, sur ce funeste passé. J'entends tenir ma parole.

— Funeste passé! réplique M^lle^ de Raismes, stupéfaite. Comme tu exagères, ma petite!

Mais Gilberte ne l'entend pas. Elle a, d'un pas rapide, gagné la porte de la chambre, et, n'en pouvant supporter plus, elle est allée, à son tour, cacher sa honte et son chagrin au fin fond des bois de Raismes, où nul ne la dérangera.

IX

Depuis quinze jours que cette conversation a eu lieu, beaucoup de choses ont été changées à Raismes... Tout d'abord, ses hôtes sont partis. Gilberte a manifesté subitement et si véhémentement le désir de rentrer à Paris que les uns après les autres ont compris, non pas, certes, sans regret...

Le séjour au château de Raismes, confortable et reposant, convenait à merveille à tous. Les Fontanes, les Vilmorel et même M. de Balcour attendaient avec impatience l'ouverture de la chasse. Ce n'est pas que le gibier abonde dans la Basse-Normandie, mais les terres de Raismes sont étendues. Il y gîte toujours quelques lièvres, et, à défaut de lièvres, il y a encore le lapin que les propriétaires de Raismes sont d'autant plus enclins à chasser qu'il endommage les récoltes, et que les fermiers réclament lorsqu'il n'en est pas fait, chaque année, une suffisante hécatombe.

Les bois du Mhiel, non loin de là, abritent des sangliers qui s'en vont, dit-on, la nuit, déterrer les pommes de terre des fermes avoisinantes. Les battues organisées pour débarrasser le pays de ces indésirables animaux, encore une source de plaisirs à laquelle il faut renoncer. Et puis surtout, très surtout, il y a cette unique et délicieuse Gilberte.

Cette Gilberte qui est bien un brin prodigue et agitée, mais qui a, certes, le moyen de se payer ses fantaisies, et que, si volontiers, M^me^ de Balcour et Paulette appelleraient ma fille ou ma sœur.

Cette intimité prometteuse avec Gilberte de Raismes, aussi jolie que fortunée, est bien, au fond, ce qui rend le séjour de Raismes enivrant.

A Paris, au milieu des réunions si nombreuses, dans les bals étincelants, au sein des concerts multiples, des conférences et des théâtres auxquels se rend Gilberte de Raismes, Louis et Etienne, entou-

rés d'une multitude de jeunes hommes, savent que pâlira leur étoile.

Ils avaient, sur cette chance unique d'un long séjour au château de Raismes, échafaudé des projets... Sentir, sinon s'écrouler, tout au moins s'ébranler profondément ces idéales constructions, il y a de quoi, n'est-il pas vrai, être attristé et déconfit?

Aussi est-ce tristes et déconfits que les hôtes de Raismes ont quitté l'agréable demeure...

La vieille M^lle^ de Raismes n'a fait aucune objection au départ de ses hôtes. Elle sent qu'entre elle et Gilberte la situation est tendue... Elle est parfaitement décidée à ne pas faire les premiers pas; mais si, après tout, sa nièce a besoin, pour recouvrer son équilibre, de quelques jours de solitude, ou si, au contraire, elle aspire à rejoindre la capitale et à oublier à Paris, dans les mille formes que revêt son activité débordante, leur pénible dissentiment, elle est trop accoutumée à subir les quatre volontés de Gilberte pour songer à s'y opposer.

C'est la seconde hypothèse qui s'avère la seule exacte. Gilberte désire, décidément, quitter Raismes au plus tôt et se réinstaller à Paris.

— Bon! bon!... lui dit la vieille fille. Ce sera comme tu voudras. Je puis être prête dans trois jours.

— Alors, c'est entendu, ma tante : nous partirons dans trois jours.

— Parfait! Préviens les domestiques.

Lorsque M^lle^ de Raismes se retrouve seule, elle laisse échapper le soupir qu'elle a voulu retenir tant que Gilberte était présente.

Décidément, cette année, les choses s'arrangent mal pour elle. Elle eût volontiers prolongé son séjour à la campagne. La saison s'annonce très belle, et elle aime les grands bois roussis que dore le soleil d'automne.

Avant que de s'occuper de Gilberte, la bonne demoiselle habitait presque toute l'année la campagne; c'est à peine si elle quittait quelques semaines cette

petite propriété de Champrel qu'elle a vendue, en acceptant la tutelle de Gilberte, et dont elle a gardé un nostalgique souvenir.

Elle y passait là des journées réellement délicieuses, dans un contact constant avec ce pays tourangeau dont les lignes harmonieuses et le climat adouci lui plaisaient par-dessus tout.

L'hiver même n'arrivait pas à la chasser de sa retraite. Elle n'en sentait d'ailleurs pas la morsure dans sa confortable demeure, pourvue, depuis des années, d'un calorifère central et de l'électricité.

On l'aimait dans le pays, bien qu'elle n'assistât que de loin les misères des malheureux; mais on la disait bienveillante, et elle savait paraître affable.

Ses journées se partageaient entre la lecture des romans, des vieux romans d'autrefois, dont elle n'avait encore épuisé ni la saveur ni le nombre, et la multitude de travaux qui naissaient sous ses doigts habiles et qui faisaient, pour la plupart, le bonheur des nombreuses ventes de charité dont s'occupaient l'une après l'autre ses innombrables connaissances, et parfois aussi — il est juste de le reconnaître — la joie des misérables qui, du fait de leurs vêtements trop légers, n'appréciaient pas, à l'égal de M^lle de Raismes, les charmes de l'hiver.

Cependant, et malgré qu'elle célébrât avec des accents enthousiastes la paix des champs, M^lle de Raismes la quittait quelques semaines, précisément durant l'hiver, et s'en allait, chez son frère Philippe de Raismes, reprendre un joyeux et rapide contact avec Paris, ses mondanités, ses plaisirs.

A vrai dire, le retour près de ce frère qui avait toujours continué à la traiter en benjamine était le principal attrait de ce séjour à Paris.

Elle l'admirait sans réserves. Il était de cette époque où des familles telles que la sienne eussent cru déroger en acceptant que leurs fils eussent une situation rétribuée. Et le beau Philippe avait traversé la vie en gaspillant élégamment le bien qu'il tenait des siens, sans vouloir s'apercevoir que les temps avaient changé, et que cet argent qu'il sortait

si facilement de sa bourse oubliait définitivement d'en reprendre le chemin... De temps à autre, cette idée lui traversait bien l'esprit, mais il ne s'y arrêtait pas... « Ça durera toujours autant que moi », pensait-il; mais, justement, ses prévisions s'étaient trouvées injustifiées... Cela n'eût jamais duré autant qu'il lui semblait utile, s'il n'y avait pas eu l'héritage de la cousine de Quemeleur.

Par malheur, cette cousine avait trouvé insuffisant de parachever le bonheur d'une vie qu'elle jugeait oisive et, somme toute, inutile, en lui accordant, en sus, une immorale sécurité... Elle consentait, après tout, à redorer les Raismes, mais à l'expresse condition que les Raismes survécussent. Fort heureusement pour Philippe, son frère cadet, Antoine, s'était, dès sa prime jeunesse, en quelque sorte insurgé contre le préjugé tenace qui permettait aux jeunes nobles de dépenser de l'argent, mais leur défendait d'en gagner.

Il avait poursuivi, luttant contre vents et marées, d'arides et pénibles études, avait conquis, de haute lutte, un diplôme d'ingénieur, était entré — ô décadence! — dans une fabrique de textiles, avait eu femme et enfant, lequel enfant, marchant plus tard dans le même chemin que son père, mort d'un pénible accident, s'était marié de bonne heure et avait eu une fille, Gilberte, laquelle lui et sa jeune femme eussent entourée d'intelligente affection si la mort ne les avait, tous les deux, enlevés prématurément.

Toutefois, l'héritage de la marquise de Quemeleur était définitivement acquis, à la condition, pourtant, que Gilberte restât en vie.

M^lle^ de Raismes se remémore avec malaise cette époque à laquelle elle n'a pas été directement mêlée, puisque, au moment de la naissance de Gilberte, elle vivait retirée à Champrel... C'est là, en effet, un temps auquel elle ne veut pas songer.

C'est que, lorsqu'elle y songe, il lui paraît évident que son Philippe, son idole, a cédé à une affreuse tentation, et cette idée-là lui fait une peine vraiment terrible.

Gilberte, l'autre jour, par son insistance, l'a presque forcée à l'avouer, et, de cela, elle lui en veut...

« Pourtant, pourtant, songe mélancoliquement la vieille demoiselle, n'était-ce pas bien naturel de mettre, entre les bras d'une pauvre maman mourante, une enfant à caresser?... »

Oui, sans doute; oui, peut-être; mais après? Car, elle ne peut le nier, il y a eu un « après », et c'est cela la brûlure, la brûlure qui, lorsqu'elle y pense, torture le cœur de la vieille fille,... la brûlure jamais apaisée et qui lui rend presque pénible le souvenir du grand frère chéri; plaie rongeante, parfois obsédante, qu'elle ne pardonne pas à Gilberte d'avoir si brutalement rouverte.

Tandis que M^lle de Raismes songe ainsi, esseulée et mélancolique, Gilberte n'a pas chômé.

Elle est allée donner, sur l'heure, des ordres aux domestiques, et le branle-bas du départ a commencé *illico*...

Alphonse est déjà au garage, occupé à graisser les voitures qui doivent y passer l'hiver, et demain il préparera l'élégant cabriolet qui ramènera ces dames et qu'elles gardent seul à Paris.

Georgette, comme Sidonie, a sauté de joie à l'idée du départ si proche.

La ville, avec ses cinémas et ses dancings, ses rues brillamment éclairées, ses vitrines étincelantes, ses grands magasins, ses boulevards, a pour elles beaucoup plus d'attrait que la campagne normande. Alphonse, lui, est impassible. Ici ou là, peu lui importe. Il est d'un naturel facile et reprend très volontiers ses petites habitudes à l'un comme à l'autre endroit. Virginie, seule, est indignée. C'est que la grosse cuisinière a toute sa famille à Raismes, et qu'un de ses frères, justement, qui fait son service dans l'Est, doit s'en venir en permission à la toute fin de septembre.

Elle n'a pu retenir de s'en ouvrir à Gilberte :

— Partir déjà! Seigneur! Mam'zelle! mais Mam'zelle n'y songe pas! Jamais on n'est rentré si tôt...

Paris est malsain comme tout... Elle a lu sur le journal qu'on y meurt tout de suite, comme mouche; il y a des « zépidémies », oui, parfaitement, mêmement que l'on raconte que même les plus beaux quartiers sont infectés par les puces... Oui, Mam'zelle, il y en a des « floppées », mêmement que l'on prétend que c'est elles qui portent le mal.

Virginie peut parler longtemps : Gilberte ne l'entend pas...

Elle l'a même laissée en plan, au plus fort de ses doléances.

Force lui est de se retourner vers Alphonse qui l'écoute épancher sa bile avec un calme inaltérable.

Ah! vraiment, oui, Gilberte a autre chose à faire qu'à recueillir les échos du courroux de Virginie!... Elle a deux jours devant elle, deux jours durant lesquels elle sera encore tout à fait M^lle Gilberte de Raismes; après quoi elle essaiera courageusement, vaillamment, de se mettre dans la peau de l'autre et de mettre l'autre dans sa peau...

Programme malaisé, d'ailleurs, et qui nécessite d'abord qu'elle puisse mettre la main sur l'autre; mais, de ceci, elle n'est pas en peine. Sa tante n'a-t-elle pas dit qu'elle gagnait largement sa vie?... C'est donc qu'elle sait où elle niche. D'ailleurs, Gilberte, pour l'instant, ne veut pas songer à l'autre... Il sera temps dans deux jours. Pour l'heure, c'est à Raismes qu'elle songe, à tout ce qu'elle y a aimé, à tout ce qu'elle a embrassé avec cette ardeur de jeunesse qui croit que rien ne périra de ce que la vie lui apporte, à tout ce qu'elle a cru sien et qu'elle a involontairement, mais, hélas! certainement volé.

Et c'est d'abord et surtout le salon où les deux portraits de M. et de M^me de Raismes la regardent si tendrement... Comment leurs yeux peuvent-ils avoir cet humide éclat de tendresse pour elle qui n'est pas leur fille?... Et Gilberte songe tristement qu'eux aussi ont été trompés et qu'ils n'ont pas su non plus qu'une étrangère s'était glissée dans le nid, le doux nid d'amour. Elle songe que les regards des vivants ne savent rien des yeux des morts...

Et puis c'est sa chambre aussi, sa chère chambrette spacieuse et claire, ses livres aimés et qui, ceux-là, ont une place de choix dans la vitrine ogivale, les livres bien-aimés dont les titres stupéfieraient beaucoup de ceux qui croient si bien connaître Gilberte...

Et puis encore il y a le parc, le parc où elle a tant joué, tant ri, tant rêvé, tant attendu de belles choses, d'inconcevables événements, de surprises merveilleuses...

La vie répond à son attente, non pas certes comme elle pensait, mais elle met dans son existence cet extraordinaire imprévu qui hante toujours l'homme enfant... Gilberte est proche de l'enfance.

Est-ce pour cela qu'une certaine joie enveloppe sa mélancolie, ou parce qu'elle sent que l'épreuve façonnera une autre Gilberte?... Une Gilberte qui existe, elle le devine, en puissance, mais qui, peut-être, jamais ne se serait réalisée sans l'opportune secousse...

Gilberte promène ses réflexions d'une pièce à l'autre du château, et du parc au potager... A présent, elle gravit lentement les pentes qui mènent aux futaies. Elle se détourne à chaque instant pour emplir ses prunelles de l'admirable pays que chaque pas développe et grandit. C'est la mer frangée d'écume, les bois sombres, l'avenue de chênes, les maisons aux toits fumants, et, au delà de l'anse bleue, les collines de Vaisneville, et, plus loin que la pointe de l'anse, la côte du Val de Saire, que termine le cap de la Hougue.

A présent, la jeune fille entre sous les bois que la chute des feuilles n'a pas encore éclaircis... Elle s'enfonce dans l'allée sombre que domine la voûte de verdure.

Au-dessus d'elle, séparées par des banquettes moussues, les terrasses feuillues s'étagent, plantées de hêtres superbes.

Gilberte s'assoit sur la souche d'un de ces arbres vénérables, et là elle éprouve un instant d'inexprimable bonheur à se sentir tellement elle-même, elle,

Gilberte, indépendante et distincte des avantages que tant d'êtres considèrent comme le principal : la fortune, le nom; que sais-je?...

Elle peut n'avoir pas de nom, être réduite à gagner, sou par sou, son pain quotidien : n'empêche que rien d'essentiel ne sera atteint au fond d'elle, et de saisir cet essentiel décuple ses énergies.

Sans doute, dans cet accès de juvénile et noble orgueil, elle ne tient pas compte assez de ce que son éducation, ses connaissances, son milieu même, lui ont donné à son insu; mais, parce qu'elle a fait tout cela sien, au point d'y être confondue, il n'est que juste qu'elle s'en pare, juste également qu'elle accorde la primauté à la personne ainsi façonnée.

Certes, il y a des moments où elle est comme accablée à l'idée, malgré tout suffisamment précise, des difficultés, des soucis, des retranchements, des sacrifices qui l'attendent dans l'avenir; mais, de se sentir si purement et réellement soumise au bien, *a priori* si facilement détachée de l'extérieur, du superficiel, du caduc, elle puise une exaltation qui ne va pas sans bonheur.

Tandis que Gilberte s'adonnait à sa rêverie, tour à tour enthousiaste et mélancolique, le bruit d'un pas qui crissait sur le tapis de feuilles sèches lui fit soudain relever la tête.

Un promeneur était là, un promeneur dont elle apercevait de loin la haute et svelte silhouette.

Ce n'était pas un paysan. Il suffisait, pour s'en convaincre, de le regarder venir.

Sans doute se croyait-il seul... Gilberte, placée comme elle l'était sur cette souche d'arbre, à mi-hauteur du talus, tout près de la droite colonne d'un jeune et vigoureux hêtre, ne pouvait guère être aperçue. La jeune fille ne songeait d'ailleurs pas à s'étonner de cette présence. Les bois de Raismes, très étendus, étaient un but de promenade d'autant plus volontiers choisi qu'à l'abri de leurs ombrages on pouvait facilement s'avancer jusqu'à la lisière des futaies et jouir, sans risquer d'être vu, de l'ad-

mirable paysage que les rideaux d'arbres cachaient, et sur lequel se détachait le château.

Malgré tout, la jeune fille, ennuyée d'être surprise, fit tout ce qui dépendait d'elle pour se renfoncer plus encore. Elle avait un costume sombre, pas de chapeau; elle espéra, en s'accotant au tronc du hêtre, ne pas attirer l'attention, surtout si, comme elle le souhaitait, le promeneur ne s'avisait pas de parcourir de bout en bout la terrasse, mais de s'arrêter au sommet de l'allée étroite qui serpente entre les rhododendrons et les hortensias et qui, au travers du pré, descend jusqu'au château de Raismes.

C'est de là que l'on peut jouir de la magnifique vue à laquelle Raismes s'adosse; c'est bien là, espère Gilberte, que s'arrêteront les incursions du visiteur indésirable.

Cependant, au fur et à mesure que celui-ci s'approche d'elle, la jeune fille croit le reconnaître...

Pas de doute : ce promeneur inattendu, c'est leur voisin de Necqueville, c'est le jeune Corbiorrou...

Gilberte éprouve, depuis toujours, une réelle sympathie pour ce bon camarade d'enfance. Elle aime à le rencontrer. Avec lui, aucune équivoque, une cordialité sincère, des propos nets, très simples, fort intéressants parfois, mais aucune banalité, rien d'apprêté ni de convenu, jamais de stupides compliments outranciers ou indiscrets, ce qui d'ailleurs n'empêche pas Gilberte d'avoir maintes fois pressenti l'intérêt qu'elle lui inspire. Elle ne sait pas encore au juste de quel ordre est cet intérêt, mais, par instants, Guy l'intrigue, et, s'il ne lui fait jamais de sottes déclarations, il lui a exprimé souvent, et souvent fort délicatement, sa sympathie pour ses idées, voire même pour sa personne...

« Qu'est-ce qu'il peut bien venir chercher? s'interroge la jeune fille. S'il avait à nous parler, pourquoi cette route détournée et cette romantique promenade? »

Cependant, Guy Corbiorrou, insouciant, et pour cause, des réflexions qu'il provoque, suit exactement

le chemin que Gilberte vient précédemment d'assigner au visiteur.

A mi-chemin sur la terrasse, il oblique vers la droite et s'arrête à l'orée du petit sentier.

Placé ainsi qu'il est là, il tourne le dos à Gilberte et semble dévorer des yeux Raismes et tout ce qui l'entoure; mais, à l'encontre des visiteurs qui n'ont d'yeux que pour le paysage dans lequel le château s'encadre, lui, Gilberte s'en rend bien compte, dévore des yeux les fenêtres et le perron, et la place sablée qui s'étend immédiatement devant Raismes, à la sortie de l'avenue.

Qu'attend-il donc? Qu'espère-t-il?

Le cœur de Gilberte bat plus fort, et, sans même qu'elle s'en rende compte, elle s'est levée et elle se dresse sur la pointe des pieds, afin de pouvoir mieux saisir quel souci, quelle recherche animent le regard de Guy et lui donnent cette attitude d'attente anxieuse et de désir...

Mais, dans ce mouvement inconscient, ses pieds ont glissé sur la mousse, et elle se retrouve sur le terre-plein de la futaie, le dos appuyé au talus rembourré de feuilles sèches, le long duquel elle a finalement dévalé. Elle ne s'est fait aucun mal, et elle est d'autant plus vite sur ses pieds qu'elle est, en somme, tombée debout et qu'elle n'a que la légère peine de reprendre son équilibre. C'est l'affaire d'une seconde... Mais, au bruit, Guy s'est retourné, et, déjà, il accourt vers elle.

— Vous ici? Quelle heureuse chance! s'exclame-t-il.

Son regard est épanoui, ses yeux brillent d'une joie qu'il ne dissimule pas; pourtant, une ombre est sur ses traits.

— Est-ce vrai, ce que l'on m'a dit? Vous allez repartir, déjà?

— Ciel! s'écrie Gilberte en riant, que vous voilà vite renseigné!

— C'est, explique Guy, confus, le petit laitier qui nous en a apporté la détestable nouvelle. Il le tenait de Virginie.

— Ah! oui, s'exclame la jeune fille, Virginie ne décolère pas!

— Mais, dites-moi..., s'écrie Guy. Comme vous partez tôt, cette année!... Pourquoi donc?... Oh! dites-moi, Gilberte? Est-ce que vous auriez des projets?

— Des projets! — La jeune fille rit. — Oui, certes, j'en ai, des projets... Mais de quels projets parlez-vous?

— Je ne sais, dit Guy, assombri; on parle de M. de Balcour... Il est parti, celui-là?...

— Mais oui, mon cher, un des premiers; mais... qu'est-ce que cela peut vous faire?

— Oh! Gilberte! s'écrie le jeune homme, Gilberte! si vous vouliez comprendre,... m'aider seulement un peu,... je vous dirais...

Mais Guy se tait devant le visage soudain durci de la jeune fille.

C'est qu'en même temps qu'elle le devine, une pensée la saisit : la pensée qu'elle n'est pas Gilberte, ni surtout pas Gilberte de Raismes, celle à laquelle, après tout, s'adresse l'aveu de Guy... Il y a erreur sur la personne... Et elle pense qu'elle ne peut ni entendre ni admettre ce qui ne s'adresse pas à elle.

— Assez, Guy, dit-elle, la voix brève. Je vois ce que vous voulez dire, mais vous vous trompez, mon ami... Restons, autant que nous pourrons, camarades, bons camarades... Le reste, ce n'est pas possible... Pardonnez-moi de vous peiner, mais... vous ne me connaissez pas.

Plus encore que ses paroles, le ton tranchant d'une voix qui s'affermit contre elle-même, la physionomie qui se ferme interdisent à Guy l'espoir...

Lui-même se croit éclairé.

« Maman a raison », pense-t-il.

Et, de se voir repoussé sans même que l'on ait essayé de saisir quelque chose de cet amour qu'il sent éclore, profond, immense, prêt à tout, il est profondément froissé et ne se sent pas le courage de plaider davantage sa cause.

— Adieu, Gilberte, dit-il.

— Adieu, Guy, lui répond-elle.

Un bref serrement de main... Il s'éloigne.... Elle le regarde longtemps...

Gilberte, sûrement, n'aime pas encore ; autrement, aurait-elle douté que ce cœur qui s'offrait ne puisse être à la hauteur de ce qui fait battre son cœur?...

X

En réalité, la jeune fille, durant les jours qui suivirent, écarta assez facilement la pensée de Guy Corbiorrou.

C'est qu'une idée trop tenace, implantée dans son esprit, était naturellement devenue son unique préoccupation.

L'étrange révélation qui lui avait été faite, et qu'avaient amplement confirmée la visite à la mère Toinon, ainsi que les demi-confidences consenties par M^lle^ de Raismes, les conclusions que Gilberte en tirait, les conséquences qui en allaient être la suite, les devoirs nouveaux et austères que cet état de choses créait, étaient évidemment, pour elle, pensées infiniment absorbantes et destinées, pour l'instant, à l'accaparer entièrement.

Elle apprit, avant son départ, la mort de la mère Toinon, et recula même ce départ de quelques jours pour assister aux obsèques de la pauvre vieille nounou.

« L'autre le ferait », pensa-t-elle.

Le souci de ce que ferait ou de ce que devrait faire « l'autre » hantait l'âme de la jeune fille.

De même, avant de partir, elle alla rendre visite à cette Louise Doucin qui habitait au hameau Quesnières et qui était la propre fille de la détestable Foulon.

Elle hésita longuement avant de se rendre auprès d'elle. Elle devinait que cette démarche amènerait

la bonne femme à supposer qu'elle pourrait, un jour ou l'autre, se décider à composer avec elle, et ceci lui répugnait.

Pourtant, après y avoir réfléchi, elle surmonta sa répugnance, d'autant plus que l'impression qu'en pourrait avoir la femme devait justement la servir.

Résolue à retrouver coûte que coûte la vraie Gilberte de Raismes, il lui aurait été profondément désagréable d'être devancée par la Foulon. Il semblait donc nécessaire de laisser à celle-ci un peu d'espoir, afin d'entrer la première en contact avec l'orpheline.

Louise Doucin était une brave femme, mais qui paraissait très bornée. Elle élevait plusieurs petits, et, ainsi que l'avait laissé entendre la femme Foulon, l'aisance ne semblait pas régner au sein de la petite famille. Le mari n'avait pas de métier très défini. Il faisait, de-ci, de-là, des journées dans les fermes et les châteaux avoisinants. Il n'était pas robuste non plus, et, plus souvent qu'il n'eût fallu, contraint à se reposer.

Gilberte vit, dès l'abord, qu'elle ne savait rien des démarches de sa mère ni des raisons qui avaient récemment amené ses parents chez elle.

Ils étaient presque immédiatement repartis pour leur pays de Barneville. Elle n'en avait pas de nouvelles.

Gilberte lui fit promettre qu'elle écrirait prochainement et lui dirait que « la demoiselle » était venue la trouver et qu'elle lui donnerait des nouvelles.

Gilberte partit, convaincue que sa commission serait faite, et revint à Raismes, résolue à activer le départ.

Il eut lieu le surlendemain... Et, le soir de ce même jour, Alphonse, ayant conduit l'auto sans accident ni incident, déposa ces dames à la porte de l'hôtel particulier qu'elles occupaient rue Vaneau.

Gilberte, un peu comme une étrangère, revit toutes les pièces familières : le grand salon tendu de damas cerise, le bureau empire, sa jolie chambre

si moderne, avec son lit qui touche terre, les sièges bas et profonds, la table minuscule, les motifs géométriques des tentures et des tapis, et la douceur des teintes claires.

Par moment, son imagination allait grand train, et elle se croyait alors, de bonne foi, déjà détachée de tout cela...

Elle donna cependant les ordres indispensables au sujet de la remise en état des appartements, fermés depuis plus de deux mois. Sur la demande de sa tante, c'était elle qui s'occupait à présent des mille détails de l'intérieur, et elle s'y était montrée toujours parfaitement entendue.

M^lle^ de Raismes fut frappée de l'espèce d'indifférence avec laquelle elle fit procéder aux réfections nécessaires; toujours, à cette époque de l'année, elle décidait quelque changement important : la transformation d'une pièce,... tel salon était démodé, ou telles tapisseries fanées, ou elle voulait avoir tels meubles dans un tout autre décor.

Bref, le premier mois de leur séjour à Paris était ordinairement absorbé par les visites chez les tapissiers, ébénistes, électriciens, décorateurs...

M^lle^ de Raismes lui laissait toute liberté. Ne savait-elle pas qu'elle avait amplement les moyens de satisfaire ses fantaisies, après tout assez innocentes? Et, du moment que l'on ne s'avisait pas de toucher au mobilier ni à l'arrangement des trois pièces qu'elle s'était réservées dans l'hôtel et avait meublées, à sa convenance, de meubles venant de Champrel, elle se déclarait satisfaite.

Mais Gilberte ne décida, cette année, aucun changement.

« A quoi peut-elle bien penser? » songea la vieille demoiselle.

Mais, comme elle gardait sur le cœur le pénible souvenir des jugements indignés et outranciers de la jeune fille, elle se garda de l'interroger.

Les deux femmes vivaient à présent sur le pied d'une intimité tout extérieure et banale. Gilberte se

montrait, vis-à-vis de M^lle de Raismes, d'une déférence excessive et qui surprenait la vieille fille. Sa nièce ne l'avait jamais, jusque-là, entourée de tant de soins apparemment respectueux. Ceux-ci, d'ailleurs, l'affligeaient beaucoup plus qu'ils ne la contentaient. Elle sentait trop vivement que le cœur de Gilberte en était absent; elle ne comprenait pas pourquoi cette enfant, à laquelle elle avait tant donné, se fermait vis-à-vis d'elle jusqu'à ne plus avoir pour elle aucun élan de tendresse, rien d'autre que ce froid respect qui caractérisait maintenant ses paroles comme ses actes.

Si M^lle de Raismes s'était décidée à interroger affectueusement Gilberte, elle eût saisi, sans nul doute, le terrible malentendu qui les séparait toutes deux; mais, ne pouvant l'imaginer, elle se dépitait et se peinait intérieurement de ce que Gilberte refusait de faire les premiers pas, oubliant qu'elle lui avait interdit de jamais revenir, devant elle, sur cette question brûlante, et d'ailleurs combien pénible, qui était cause de tout le mal.

Et Gilberte, durant ces jours, prenait ses dispositions... Privée des conseils de sa tante, croyant voir très nettement où se trouvait le devoir, décidée à l'accomplir avec un bel enthousiasme, elle se trouvait, malgré tout, embarrassée devant les mille difficultés qui allaient surgir devant elle, difficultés matérielles, mais morales bien davantage...

Car enfin, « changer de peau », ainsi qu'elle l'avait résolu, ce n'est chose facile à réaliser que de loin, très loin...

Il allait bien falloir qu'elle-même s'adaptât à ce nouveau vêtement qui était, vraisemblablement, sinon un vêtement de misère, tout au moins un vêtement de petite besogneuse. Et rien ne l'y préparait. Instruite, cultivée, musicienne, adroite et d'un goût très sûr, soit pour chiffonner quelque robe ou décider de l'ensemble d'un appartement, elle n'avait pourtant dans les mains aucun instrument de travail, et, si instruite qu'elle fût, il lui manquait une foule de notions pratiques que sa fortune et l'insou-

ciance où elle était du lendemain ne lui avaient jamais permis d'acquérir.

Sans doute elle s'y mettrait vite, plus vite qu'elle ne le supposait; mais, pour l'instant, saisie d'une sorte de vertige devant le grand inconnu qui se dressait devant elle, elle grossissait toutes choses... Puis, à ces soucis s'ajoutait une peine qu'elle s'efforçait, celle-là, de rejeter, d'oublier, et précisément parce qu'elle était la plus profonde : chagrin tissé de tous les liens qui avaient attaché son cœur et qu'elle se croyait tenue d'envisager sous un angle si différent... et qui lui paraissait si morne : souvenirs de son enfance, images radieuses du passé, des tendresses qui l'avaient entourée, et dont certaines lui causaient une si douloureuse déception, et surtout... surtout, dans son cœur, ce jardin secret des affections qu'elle cultivait envers ses parents défunts, et tout cela traversé de temps à autre, comme par un trait de feu, par le nom de Guy Corbiorrou.

Et lorsque, cessant enfin de se considérer elle-même, elle reportait ses pensées vers cette « autre » qu'elle avait résolu de mettre à sa propre place, de nouvelles frayeurs l'assaillaient...

Celle-ci, quelle serait-elle, et quel usage ferait-elle du beau nom qu'elle allait lui rendre, des responsabilités nouvelles qui allaient peser sur sa vie, et de ces facilités qu'elle-même possédait pour le bien et... pour le mal : fortune, relations, affections... Affections? Quel conflit allait surgir entre l'orpheline repoussée et cette tante à laquelle, tout de même, elle devrait respect, affection? Quelle éducation, quelle culture posséderait cette nouvelle venue, héritière des Raismes, et serait-ce une bonne action que de faire peser tout à coup sur une enfant inconsciente, et que rien n'avait préparée, des devoirs si différents?

Combattue par toutes ces pensées, Gilberte finit par décider que, sous le sceau du secret, elle s'ouvrirait à Béatrix. L'aveu lui était pénible. Elle eût préféré garder pour elle toute seule le secret de l'incroyable conduite qu'avait tenue ce grand-oncle,

conduite dont elle s'affligeait, non pas en raison seulement de ses conséquences désastreuses, mais en raison de la tache qu'elle imprimait au nom de Raismes... Et Gilberte, qui se figurait ne tenir par aucun lien à la famille de Raismes, ne songeait pas à remarquer l'illogisme de cette affliction.

Toutefois, mue par le vague soupçon que Béatrix pourrait ne pas accueillir, sans réserves ni discussion, la confidence qu'elle avait résolu de faire, elle voulut, une fois encore, non pas revenir, vis-à-vis de M^lle de Raismes, sur le sujet interdit, mais avoir d'elle cette précision qui lui était nécessaire, concernant le nom et l'adresse de celle qu'elle avait supplantée.

— Ma tante, dit-elle un soir, à l'heure où toutes les deux se séparaient pour la nuit, puisque vous vous êtes informée de cette petite,... vous savez,... qui gagne largement sa vie, et que mon grand-oncle de Raismes a jugé bon...

Presque sans s'en apercevoir, la voix de Gilberte tranchait, acerbe.

D'un geste, sa tante l'arrêta :

— Ne touche ni au nom ni aux actes de ton grand-oncle Philippe...

— Il faut pourtant bien que j'explique, s'écria la jeune fille, déjà à demi exaspérée...

— Tu veux savoir le nom et l'adresse de cette petite? Soit..., dit sa tante en se levant.

Elle alla à son secrétaire, et Gilberte crut s'apercevoir que la vieille fille tremblait.

— Etes-vous malade? s'informa-t-elle timidement.

Mais elle n'avait pas dit « ma tante ». On eût pu croire, depuis quelques jours, que ces deux mots brûlaient ses lèvres.

Aussi M^lle de Raismes répondit-elle sèchement :

— Malade, non pas; attristée, évidemment.

Elle espérait une question, une marque d'intérêt.

Gilberte ne broncha pas... Elle pensait en elle-même :

« Attristée, il y a de quoi! »

Et cette réflexion bourrue se lisait sur son visage.

Sa tante se détourna, et, ouvrant son secrétaire, elle y prit son livre d'adresses.

— Mlle Lucie Vernier, 80, rue Campagne-Première, lut-elle à haute voix.

Avec ce même sang-froid dont sa tante faisait preuve, Gilberte nota l'adresse. Elle ne voulait pas le montrer, mais elle était abasourdie de cette facilité avec laquelle sa tante lui avait livré ce nom qui était pourtant, pensait-elle, une preuve irréfutable du triste et honteux secret.

— Je me demande ce que tu veux en faire? ajouta Mlle de Raismes, d'une voix toujours mécontente.

« C'est cela, pensa Gilberte, c'est cela, évidemment : ma tante en est à se demander ce que je veux faire de ce nom!... C'est incroyable... mais navrant... Le sens de l'honnêteté, de la plus élémentaire justice est obscurci, annihilé par ce refus de juger les actes du chef de famille. Beaux sentiments, évidemment; mais, lorsque la passion s'en mêle, ils aboutissent aux pires choses. Évidemment, persifla la jeune fille, c'est un honneur trop évident que de s'appeler Gilberte de Raismes, et un bonheur trop au-dessus de tous les autres bonheurs que de posséder une belle fortune, pour que cette femme puisse supposer, une seconde, que je préfère l'honneur tout court et un bonheur moins tangible; mais comme tout cela jure, pourtant, avec les principes dont cette pauvre tante se pare et l'éducation aussi qu'elle a cru devoir me donner! »

Ainsi songeait tristement la jeune fille, sans voir que Mlle de Raismes épiait sur son visage les traces d'une inimitié dont elle attribuait la cause aux faits que cette abominable Foulon était venue lui révéler, et dont Gilberte lui gardait une si injuste rancune.

« Car enfin, pensait la vieille fille, ce n'est pas parce que, dans l'affolement que causait l'approche certaine de la mort de cette pauvre Eliane, on a mis entre ses bras, momentanément, une autre enfant que la sienne, que Gilberte doit m'en vouloir.

« Qu'elle ait ressenti une grosse peine, un réel et

profond chagrin à penser qu'une autre a reçu à sa place les caresses d'une mère mourante, rien, certes, de plus naturel; mais, encore une fois, en quoi suis-je responsable, et pourquoi s'en prend-elle à moi?

« Je sais, pensait-elle encore, que cette odieuse Foulon n'a rien eu de plus pressé que de mettre sous ses yeux la douloureuse aberration qui a, durant quelques jours, traversé l'esprit de Philippe... Cela, je ne pourrai jamais le pardonner à cette mégère... Gilberte, avec son sens de l'honneur et sa droiture naturelle, juge son oncle affreusement mal,... et elle ne pense même pas que pour moi, pour moi aussi, le souvenir de ces jours reste cuisant comme une morsure... Au lieu de comprendre ma peine, de l'adoucir en écartant avec un tact affectueux tout ce qui peut me la rappeler, elle prend plaisir, croirait-on, à me jeter à la face son mépris, son indignation envers l'être que j'ai tant chéri... Pauvre Philippe! Pauvre cher grand! Je voulais, moi, oublier ces quelques jours d'égarement, si largement, si généreusement réparés... Cette petite n'eût jamais dû en avoir connaissance, et si, par de cruelles circonstances, elle apprenait jamais l'erreur, elle aurait dû avoir à cœur, généreusement, de pardonner et consoler... S'agirait-il d'un étranger qu'elle aurait dû réfléchir qu'elle n'avait pas à juger. Sait-elle seulement quelque chose de la terrible situation et de l'affreuse tentation qu'a dû subir mon pauvre frère,... un grand-oncle, son grand-oncle!... Moins que tout autre, elle avait à le juger. Et sa belle ardeur de justice oublie d'élémentaires devoirs de respect et de charité. Vrai, je ne la comprends pas. »

Ainsi rêvaient, à part elles, les deux malheureuses femmes.

M^lle de Raismes avait repris sa place auprès du feu qui jetait dans la cheminée de vives et mouvantes lueurs.

Le chauffage central n'était pas encore allumé, et M^lle de Raismes, frileuse, faisait déjà faire chaque soir, dans sa chambre, un clair feu de bois dont elle

aimait la tiède chaleur, l'étincelante gaîté et tout ce qu'elle y rattachait de lointains et aimés souvenirs.

Une bûche roula en avant, dispersant soudain dans l'âtre et jusque sur le tapis un pétillement d'étincelles.

Mlle de Raismes et Gilberte sortirent de leurs rêveries.

Leur tristesse et leur incompréhension mutuelle leur faisaient à chacune d'elles des visages fermés, douloureux, bien propres à les éloigner l'une de l'autre.

— Bonsoir.... bonsoir, dit Gilberte, sans pouvoir se décider à dire, ainsi qu'autrefois : « Bonsoir, ma tante », à la vieille fille...

Et, pour ne pas avoir à réitérer ce bonsoir, ce sec et impoli bonsoir, sans s'approcher pour un baiser, elle sortit vivement de la pièce.

— Encore fâchée..., murmura Mlle de Raismes. Qu'a-t-elle donc? Que lui arrive-t-il?...

Elle resta longtemps près de l'âtre; de grosses larmes roulaient sur ses joues.

XI

Lorsque Gilberte eut achevé l'extraordinaire récit que Béatrix avait écouté avec une attention soutenue, bien que de plus en plus stupéfaite, un long silence suivit...

— Enfin, s'écria Gilberte, cherchant à rompre un silence qu'elle ne s'expliquait pas, dis ce que tu penses, Béatrix? Est-ce que, par hasard, tu ne me comprendrais pas? Trouverais-tu extraordinaire que je rende à autrui ce qui appartient à autrui?... Me crois-tu fille à vivre éternellement aux crochets de cet autrui, odieusement lésé,... à ne pas rendre à la famille de Raismes son héritière légitime, et à ces malheureux que l'on m'a appris jusqu'ici à

aimer et à respecter comme mon père et ma mère, leur véritable enfant?

— Non, Gilberte, pas du tout, répliqua Béatrix lentement... Je sais que tu es généreuse, que tu es juste, probe, vaillante... Tes décisions sont inspirées de toutes ces qualités, et je ne m'en étonne pas; mais pourtant, vois-tu, ma chérie, il y a dans ton récit quelque chose qui m'étonne, qui me choque, même; quelque chose que je ne m'explique pas, et ce qu'il y a de pire, c'est que je ne sais comment le dire,... comment te le faire comprendre... C'est pourquoi, ne m'en veux pas, je me tais et je réfléchis.

— C'est pourtant terriblement simple! répliqua Gilberte impétueusement. Et je m'afflige, Béatrix, que tu m'obliges à y revenir.

— Mais, je t'en supplie, tais-toi! s'écria Béatrix Luzerches. J'ai parfaitement bien compris... ce que tu comprends toi-même, acheva-t-elle avec un peu d'hésitation.

Gilberte ne s'arrêta pas à ce que la phrase contenait de discrète réticence.

— Mais non, tu ne comprends pas! s'écria-t-elle. Autrement, en serais-tu encore à réfléchir sur le passé, alors qu'un présent terrible, un présent atrocement difficile demande, à la minute même, tout ce que j'ai d'énergie, et que j'ai tant besoin de toi pour voir clairement mon devoir et aussi pour l'accomplir?

— Ecoute, Gilberte, dit Béatrix, admets-tu, ainsi que moi-même, que le présent dont tu parles dépende entièrement du passé?

— Entièrement, acquiesça Gilberte.

— Alors, je t'en prie, permets-moi de chercher à l'éclaircir... Encore une fois, il y a, dans tout ce que tu m'as conté, quelque chose qui me chiffonne... Permets-moi, ma petite Gilberte, de te poser, tout d'abord, quelques questions.

— Pose, répondit Gilberte, résignée.

— Ces lettres, ces tristes lettres, excuse-moi d'y appuyer, tu les as vues, vues de tes yeux?...

— Je les ai vues, dit Gilberte, et il n'y a pas à s'y

méprendre. Je connaissais de longue date l'écriture de mon grand-oncle... Il y a dans le secrétaire du petit salon de Raismes une foule de lettres signées de lui; il a transcrit de sa main un mémoire sur l'historique du château...

— Mais pourtant, objecta Béatrix, ne m'as-tu pas dit que seules étaient écrites de sa main des lettres insignifiantes?

— Oui, insignifiantes, ou presque; mais les autres, ma pauvre amie, sont de lui, certes, tout autant... Si ce n'est pas son écriture, ce sont ses tournures de phrase, son style, sa manière brève..., et, surtout, je suis moralement certaine que les originaux des lettres, la femme Foulon les possède. Il y a des accents qui ne trompent pas, et aussi des supercheries qu'on n'essaie pas, vu qu'elles ne mènent à rien... Quelle tête aurait-elle fait si jamais j'avais accepté l'infâme marché qu'elle proposait?... Elle se doute tout de même bien que je ne lui eusse pas remis un sou sans avoir les lettres dans les mains et sans en avoir, moi-même, contrôlé l'écriture et la teneur.

— Sans doute..., murmura Béatrix. Et pourtant tu m'avoueras que l'attitude de cette femme ne peut guère donner confiance... Pourquoi, d'abord, s'en prendre à toi?

— Mais, voyons, parce que c'est moi qui suis la seule intéressée! Ma tante, s'oublia à dire Gilberte, elle, n'a rien à craindre. Elle reste M^lle^ de Raismes ainsi qu'elle était avant... C'est moi, moi seule, qui suis en cause... Vrai! Béatrix, c'est à mon tour de te dire que je ne comprends pas... N'est-ce pas moi, encore une fois, que, seule, ces lettres menacent,... et qu'un immédiat intérêt obligeait à les acheter?

— Tu as raison, reconnut M^lle^ Luzerches. Je me suis mal exprimée... Que veux-tu? Malgré les preuves que tu crois accumuler... j'ai peine encore à me rendre... Je ne sais trop comment le dire, mais je sens que quelque chose nous échappe... Tu me disais que cette pauvre mère Toinon, la nourrice de M^me^ de Raismes, qui l'avait suivie lors de son

mariage, a confirmé les révélations qui t'étaient faites par ailleurs?

— Et comment!... s'écria Gilberte. C'est-à-dire que je crains fort d'avoir hâté, par ma présence, les derniers moments de la malheureuse femme. On sentait qu'elle me regardait avec une répugnance, une horreur qui, sans même qu'elle parlât, eussent suffi à démontrer qu'elle voyait en moi l'intruse.

— Pourquoi, alors, n'a-t-elle rien dit?

— Ah! ça, je n'en sais rien..., dit Gilberte. Je ne la voyais jamais, mais j'ai ensuite entendu dire qu'elle avait la tête dérangée depuis déjà des années.

— Mais n'est-ce pas la raison? objecta Béatrix. D'après tout ce que nous savons, nous pouvons, hélas! conclure qu'à l'origine de tout cela il y a quelque chose de vrai, quelque chose de pénible, ne serait-ce, réfléchit la jeune fille, qu'une douloureuse substitution de quelques heures, de quelques jours... Mais, justement, ceci ne serait-il pas suffisant, et surtout dans les tristes circonstances de la mort de M^me^ de Raismes, pour avoir frappé l'imagination de la bonne femme, assez pour que, dans la suite, elle en demeure impressionnée et... déraille à ce sujet?

— Vrai! s'exclama Gilberte, c'est toi, ma pauvre Béatrix, qui fais vraiment, dans l'occasion, preuve d'imagination! Et ma tante..., je veux dire M^lle^ de Raismes, se reprit, cette fois, Gilberte, qu'en fais-tu dans tout cela?

— Justement, ma petite Gilberte, répondit gravement Béatrix Luzerches, c'est là, pour moi, le point sensible et, si tu veux, difficile à définir, mais c'est bien là, tout de même, le point où mes doutes se concentrent. Non, vois-tu, pardonne-moi de ne pas m'arrêter d'abord à ce qu'il y a eu pour toi de pénible dans ces confidences, pardonne-moi plus encore de ne pas regarder tout de suite ce que l'avenir a d'angoissant... Je ne peux pas, je ne peux pas me détacher du passé... Il m'est, vois-tu, impossible de concevoir que ton grand-oncle ait adopté pour défi-

nitive une attitude déjà à peine soutenable pour quelques heures, quelques jours...

« Pardonne-moi, ma chérie; je conçois qu'en un certain sens mon incrédulité te paraisse plus blessante, car enfin elle crie, et elle crie véhémentement, l'horreur que j'aurais de ce crime; mais je ne peux croire à ce crime, ni de la part de ton oncle, ni, moins encore, de la part de ta tante de Raismes. Vois-tu, quelque chose nous échappe... Il doit y avoir entre vous un malentendu terrible,... peut-être même très simple, mais, plus j'y pense, et moins je peux imaginer qu'elle ait sciemment consenti à laisser se perpétuer cette abominable injustice, non seulement envers cette créature dont tu parles, mais envers ceux dont elle descend, envers les siens, son propre sang... »

— J'ai d'abord pensé comme toi, avoua Gilberte, ébranlée par l'ardente conviction des paroles de son amie; mais, hélas! ma pauvre Béatrix, j'ai dû bien vite en rabattre. Non seulement M^lle^ de Raismes n'a pas eu un mot de protestation, de révolte, mais, alors que j'exprimais mon horreur pour l'acte commis, elle m'a rabrouée de belle manière, ne pouvant comprendre qu'on touche à la mémoire de cet être sacro-saint dont elle semble avoir fait son Dieu.

— Évidemment, tout cela est fort étrange, reprit Béatrix; et..., dit-elle, réfléchissant, tu ne peux pas essayer de reprendre avec ta tante cette difficile conversation?

— Impossible, affirma Gilberte.

— Essayer, insista Béatrix, de la reprendre avec calme, avec la volonté de garder, quoi qu'on puisse dire, une entière possession de toi-même, sans protestation révoltée, sans indignation véhémente?

— Écoute, réfléchit Gilberte, il se peut que, dans ma douloureuse surprise, j'aie laissé échapper quelques paroles trop sincères, trop violentes, même;... mais, si tu avais assisté à notre conversation, tu l'aurais compris, je l'affirme. Quoi qu'il en soit, je ne puis, sous aucun prétexte, revenir sur ce sujet : j'ai engagé ma parole.

— Ta parole ! s'écria comme malgré elle Mlle Luzerches. Tu es bien de Raismes, tu sais ! ajouta-t-elle en souriant.

— Penses-tu ! se cabra Gilberte. Et pourquoi donc suis-je de Raismes ? Si les de Raismes sont, par malheur, tels qu'ils m'apparaissent actuellement dans les personnes de l'oncle Philippe de Raismes et de sa sœur, je ne tiens pas à être de Raismes... au contraire !... Et pourquoi, continua la jeune fille, ne suis-je pas tout simplement Lucie Vernier ? Partages-tu donc ces préjugés qui attribuent à l'être humain la valeur unique, ou presque, de l'hérédité dont il sort, et, toi qui t'occupes de si près de tant de petits êtres déchus, ne sais-tu pas la primordiale importance qu'aurait eue, en nombre de cas, une éducation bienfaisante ?...

— Sans doute, sans doute..., répliqua la jeune fille. Je suis d'accord avec toi pour penser qu'il n'y a pas d'êtres primitivement déchus, les malades mis à part ; mais, ajouta-t-elle pensivement, il y a tant de malades !

— Suis-je malade ? questionna Gilberte.

— Non, certes, reprit Béatrix, qui ne put s'empêcher de sourire... Non, certes : tu as une robustesse, une vaillance, une volonté que le grand nombre pourrait t'envier, et avec ça une intelligence, une probité, une délicatesse morale, une loyauté...

— Assez ! assez ! cria Gilberte.

— Eh bien ! termina Béatrix, j'ai, malgré tout, de la peine à m'imaginer que tant de dons, de richesses viennent d'obscurs parents, et...

Mais Gilberte l'interrompit :

— Ah ! vrai ! tu me stupéfies, Béatrix !... Je voudrais d'abord savoir pourquoi ces obscurs parents, comme il te plaît de les appeler, ne seraient pas, eux aussi, intelligents et robustes, probes, délicats et loyaux. Nous ne savons rien d'eux, des difficultés, des douleurs, des faiblesses, peut-être, de leur vie. Tu le sais bien, toi, Béatrix, que la vie est dure aux humbles...

Et comme son amie se taisait :

— Vois-tu, reprit ardemment la jeune fille, il y a dans tout ceci quelque chose qui m'enchante !

— Quoi donc? interrogea Béatrix, cette fois-ci interloquée.

— C'est de me sentir moi-même : Gilberte de Raismes, Lucie Vernier..., indépendante de mon nom, telle que je me suis faite moi-même.

— Que t'a faite ton éducation, répliqua posément Béatrix.

— Oui, cela, je te l'accorde; mais, comme cette éducation a eu pour but, précisément, de façonner une personne, ne t'étonne pas, mon amie, que j'éprouve, à me rendre compte de l'existence de cette personne, une joie âpre, tout de même une joie.

— C'est de l'orgueil, affirma Béatrix Luzerches.

— Non pas, répliqua Gilberte. Non, reprit-elle doucement, comme se parlant à elle-même, non, ce n'est pas de l'orgueil. Je me sens prête à accepter humblement, avec reconnaissance, ce qui me vient de bon des miens, qu'ils soient ceci ou cela, grands seigneurs, ou artisans, ou miséreux même, s'ils le furent... Mais je sens, vois-tu, Béatrix, qu'il y avait sûrement en eux quelque chose d'excellent, puisque l'éducation... et, plus haut que l'éducation, la grâce de ma religion ont pu le sûrement développer, tellement que je le sens en moi, que dis-je? que je le sens moi-même, et quelles que soient mes origines... Je ne sais si tu me comprends. Je crois que je m'explique très mal.

— Si, je te comprends, affirma Béatrix Luzerches qui se leva et l'embrassa. Je fais mieux que te comprendre : je t'admire. Mais, vois-tu, reprit-elle après un temps de réflexion, c'est précisément parce que tu es sincère jusqu'au tréfonds, prête à noblement accepter ce que dictera ta conscience, que tu ne dois rien négliger de ce qui peut t'éclairer... et surtout ne pas risquer, par un beau zèle intempestif, de commettre une grave erreur.

— Quelle erreur? protesta Gilberte.

— Juger trop hâtivement, trop absolument ta tante. Juger sans savoir encore.

— Je sais, rétorqua Gilberte.

— Tu crois savoir..., dit Béatrix. Écoute, tandis que tu parlais, j'écoutais, je réfléchissais... Laisse-moi parler à ta tante. Puisque, toi, tu ne le peux pas, laisse-moi lui poser les questions qui préciseraient...

— Elle sera affreusement blessée, interrompit Gilberte.

— Je le crains, mais j'agirai avec toute la délicatesse que me suggérera mon cœur; puis, une blessure, c'est préférable à l'obscurité, au mystère contre lesquels, toi et moi, nous nous heurtons actuellement.

— Soit..., répondit Gilberte. Ça me paraît bien inutile, mais enfin, si tu y tiens,... agis comme bon te semblera.

— Oui, j'essaierai, reprit M^lle^ Luzerches, et, vois-tu, ce ne sera pas si difficile que je le craignais tout d'abord.

« Je dirai que je t'ai vue, que nous avons longuement causé, et que tu me parais très ébranlée par les soucis qui pèsent sur toi et les graves décisions qu'il te semble devoir prendre. »

— Si tu veux, répliqua Gilberte. Après tout, ça la préparera. Et quand feras-tu cette démarche?

— Sur l'heure..., répondit Béatrix. Il est parfaitement naturel que j'aille au plus tôt rendre visite à ta tante qui m'a reçue cet été. Je puis fort bien, à cet effet, te réaccompagner rue Vaneau.

— Soit! Béatrix... Je consens à tout, tu le vois; mais, alors, promets-moi une chose.

— Volontiers, dit Béatrix.

— C'est que, si tu acquiers toi-même, au cours de cette conversation, la conviction que j'ai déjà, tu m'aideras à exécuter au plus vite ce qui, alors, t'apparaîtra, ainsi qu'à moi, le devoir. Vois-tu, j'ai hâte de faire justice,... hâte aussi que ce soit fini...

— Pauvre Gilberte! Et cependant, vois-tu, chérie,

je crois qu'il te faudra encore beaucoup et beaucoup de patience.

— C'est mon avis, répondit Gilberte. Je crois qu'en vue du bien il faudra agir doucement, vis-à-vis de « l'autre », toutefois,... car, vois-tu, en ce qui me concerne, c'est tout de suite, tout d'un coup, que j'entends me détacher. Et alors, pour ce détachement, comme pour l'initiation de l'autre, je compte sur toi, mon amie.

Pour toute réponse, Béatrix embrassa affectueusement Gilberte.

— Attends-moi un instant, dit-elle. Je m'habille, et je suis à toi.

Les deux jeunes filles venaient de franchir le seuil du hall de l'hôtel de Raismes lorsqu'elles virent la grosse Virginie qui gravissait, sans vergogne, les marches du grand escalier. Elle portait précautionneusement une casserole fumante, et cependant elle montait aussi vite que le lui permettaient son fardeau et ses courtes jambes. Une voix aiguë lui cria :

— J'ai cru entendre Mademoiselle.

Virginie se retourna.

— Oui, c'est elle, cria-t-elle. La v'là, enfin !

— Qu'y a-t-il? s'informait déjà Gilberte qui s'était précipitée.

— Ah ! Mam'zelle... C'est Mademoiselle ! Georgette vient de la trouver quasiment sans connaissance... Pour sûr que c'est un coup de sang !

— Le docteur ! s'écria Gilberte, tout en gravissant, quatre à quatre, les marches de l'escalier.

— Alphonse y est parti, Mam'zelle. Ça fait déjà vingt bonnes minutes. Pour sûr qu'il ne va pas tarder...

Gilberte ne l'écoutait pas. Suivie de Béatrix, elle venait de pénétrer dans la chambre où, autour de la pauvre M^lle^ de Raismes, s'empressaient les deux femmes de chambre.

Aidées de Firmin, elles l'avaient relevée et l'avaient étendue sur le divan bas de la chambre.

Mlle de Raismes semblait insensible, mais sa respiration embarrassée et ronflante, son visage cyanosé témoignaient de la justesse du pronostic de Virginie.

— Fais-la relever, conseilla Béatrix. Qu'est-ce que vous apportez là, Virginie?

— Mam'zelle, c'est de l'eau chaude. Pour mal faire, l'eau courante ne fonctionne pas... J'ai fait chauffer de l'eau sur le fourneau et je l'apporte pour un bain de pieds.

— Bon, bon, dit Béatrix. Vous avez de la farine de moutarde?

— Hélas! non! Dieu! Quel malheur! se lamenta la grosse femme.

— Pas de moutarde? questionna Gilberte, en s'adressant à la femme de chambre.

— Non, Mam'zelle.

— Je ne crois pas, répondirent-elles simultanément.

— Tant pis! cria Béatrix. Courez vite, Virginie! Rapportez du sel de cuisine, du gros sel...

— Oui, Mam'zelle; je ne fais qu'un saut.

Durant ce temps, Gilberte, avec l'aide de Georgette, dégrafait le corsage de la malade; toutes deux la déchaussaient en prévision du bain de pieds.

Béatrix, dans le cabinet de toilette, préparait des compresses d'eau froide qu'elle arrosa de vinaigre. Elle revint les appliquer sur le front de la malheureuse.

— Mais comment n'a-t-on rien fait, s'étonnait Gilberte, si déjà il y a vingt minutes?

— Vingt minutes!... protesta Georgette. Mais il n'y a pas cinq minutes que j'ai trouvé là Mademoiselle, étendue près de la porte. Sans doute qu'elle aura voulu appeler.

— Quand aurons-nous le docteur? soupira la jeune fille.

— Ah! Mam'zelle, annonça Virginie en coup de vent, le v'là, le docteur! Alphonse l'a trouvé qui sortait. Ça, pour sûr, c'est une veine!

— Le bain de pieds? interrogea Gilberte, en s'adressant à Béatrix.

— Oui, tout de suite; ça ne peut lui faire que du bien...

Peu après, le docteur entrait. Il jugea du premier coup d'œil la situation de la malade. Son air anxieux effraya tout de suite Gilberte.

— Oh! docteur, docteur! dit-elle.

La jeune fille n'acheva pas... Elle venait de se ressaisir... Ses plaintes n'étaient pas de mise. Il fallait agir au plus vite.

— Elle n'est pas perdue, docteur?

— Mais non, mais non, Mademoiselle...

Sous l'action des soins qu'il lui prodigua tout de suite, aidé de M^lle^ Luzerches, l'état de la pauvre femme parut s'améliorer... Sa respiration devint peu à peu plus libre, moins ronflante, mais elle restait sans mouvement.

Enfin, elle reprit connaissance, si toutefois on peut appeler connaissance le regard apeuré qu'elle jeta sur les visages qui l'entouraient, et les douloureux efforts que fit sa pauvre bouche tordue pour essayer de parler...

— Là, là, reposez-vous, Mademoiselle, dit le docteur; ne vous inquiétez donc pas : nous allons bien vous soigner.

— Elle entend? questionna Gilberte.

Le docteur eut un bref hochement de tête et ne répondit pas à la question qu'on lui posait.

Cependant M^lle^ de Raismes venait de rouvrir les yeux, et ces yeux parurent tout à coup à Gilberte de Raismes si troublés et si remplis d'une inexprimable angoisse, qu'elle se jeta à ses genoux.

— Ma chère tante, ma petite tante, ma bonne tante chérie! sanglotait la jeune fille, apitoyée, au delà de toute expression, par la rapide et foudroyante déchéance de l'être qu'elle avait, il y avait si peu d'instants, quitté en pleine santé...

— Laisse-la, Gilberte, dit Béatrix. Sois calme, mon amie, sois raisonnable... Ta douleur, si elle peut s'en rendre compte, ajouterait à son effroi.

— Tu as raison, dit Gilberte en se relevant.

Elle passa derrière le divan et appuya tendrement sur les épaules de la vieille fille ses deux mains compatissantes. On eût dit qu'elle voulait l'assurer d'une affection sur laquelle, en dépit de tout, elle pouvait toujours compter, et, chose étrange, M^lle de Raismes parut comprendre la signification de ce geste... Ses yeux, ses deux pauvres yeux qui, seuls, semblaient encore vivants dans sa pauvre chair inerte, battirent d'une joie certaine...

— Soyez très calme, Mademoiselle, conseilla le docteur en partant. Ne la quittez pas une seconde, mais ne faites pas un geste, ne posez pas une question qui puisse même l'inquiéter. Je ne sais trop ce qui peut, pour l'instant, rester en elle d'intelligence, de mémoire; mais tout cela est très fragile, demande mille précautions.

— Mais, docteur, ça reviendra?

— Sans doute, sans doute! Je le crois... J'en suis même persuadé..., affirma-t-il en réfléchissant. Elle a paru se rendre trop vite aux manifestations affectueuses que vous lui avez prodiguées pour que je n'aie pas de l'espoir, beaucoup d'espoir; toutefois, il lui faut, en dehors des soins physiques, du calme, un grand calme, une sécurité parfaite, une complète tranquillité... Sa femme de chambre est dévouée?

— Oui, sûrement, répondit Gilberte; mais je m'en occuperai moi-même, je resterai auprès d'elle.

— C'est cela, Mademoiselle, le plus possible,... tout au moins les premiers jours... J'attache une égale importance à cette sérénité morale qui doit toute l'envelopper.

Lorsque le docteur fut parti, les deux jeunes filles échangèrent un regard.

Elles se retrouvaient seules, près du lit où l'on avait couché M^lle de Raismes, la tête haute, le buste relevé.

Gilberte avait peine à retenir ses larmes, et qui serait venu lui dire à ce moment que M^lle de Raismes n'était pour elle qu'une étrangère eût sans doute été mal venu.

Elle devait se souvenir plus tard de l'élan profond de son être, de cette détresse douloureuse qui témoignaient d'autre chose que des liens qu'auraient seules tissés l'habitude et même la reconnaissance, mais des liens qui, en quelque sorte, l'intéressaient tout entière, âme et corps, cœur et sang.

XII

Lucie Vernier se pencha sur la rampe de l'escalier... C'était un étroit escalier aux marches inégales et usées, et qui n'avait jamais connu ni la cire ni même le savon; seulement, dans les grandes occasions, l'eau que Mme Pitou, la concierge, faisait ruisseler en cascade du haut en bas, et qui arrivait à la rue plus noire que de la teinture.

Il faut dire, à la décharge de la concierge, qu'elle avait autant de mal à nouer les deux bouts de la journée que les deux bouts de l'année, vu qu'elle était restée veuve avec cinq petits, et que, pour les élever et leur assurer leur pitance, elle n'avait à perdre ni une seconde ni un sou.

La lessive de l'escalier, dans ces conditions, est un luxe; Mme Pitou avait renoncé au luxe.

Le propriétaire, Dieu merci, ne lui menait pas la vie trop dure. De temps à autre, les ménagères y allaient de leur seau d'eau, si bien que l'immeuble, quand on n'y regardait pas de trop près, ce qui, vu l'obscurité, était une chose assez facile, conservait encore, relativement, un aspect à peu près décent.

Pour l'instant, des voix glapissaient qui devaient partir du troisième, à moins que ce ne fût du quatrième, car la jeune fille n'arrivait pas à démêler les silhouettes des combattants.

Mais, si on ne les distinguait pas, on pouvait, par contre, aisément les reconnaître à leurs voix.

— Pistolet! attends un peu que je vienne te frotter les oreilles!

— Boubou ! monte ici, mon petit... Qu'est-ce qu'il te fait, ce grand lâche ?...

— Hi, hi, hi ! sanglotait Boubou. C'est les lettres, Mam'zelle.

— Eh bien ! les lettres ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Elles sont f... ! hurla le dénommé Pistolet. Il les a mises à la lessive.

Lucie dégringola quatre à quatre les étages... et trouva les deux délinquants à mi-chemin de l'escalier. Pistolet, à sa vue, s'enfuit. Boubou, le front aux barreaux, sanglotait sans grande conviction, tout à fait intéressé par le bain que prenait le courrier dans la cuve où Mme Pitou avait mis son linge à tremper...

Quand il vit Lucie Vernier, ses hurlements redoublèrent.

— C'est lui, Mam'zelle, c'est lui ! Maman m'avait dit comme ça : « Tu vas monter le courrier, Boubou. » Pistolet était jaloux... J'ai vu ça : il m'a tout de suite fait des grimaces... J'ai pris le courrier, comme de juste... Il m'a suivi... Il m'a dit tout d'un coup : « Regarde, Boubou, la cuve. » Comme de juste, j'ai regardé... J'avais ma main comme ça, — Boubou passe son avant-bras au-dessus de la rampe — et alors il m'a donné une grande tape sur la main... Elle en est toute « vermillonnée »... Ça m'a flanqué une secousse... Comme de juste, j'ai lâché les lettres,... et alors il s'est mis à rire comme une bête qu'il est. Comme de juste, j'ai tapé dessus, et puis c'est tout. Vous êtes venue.

— Et il t'a rendu les coups, observe la jeune fille en remarquant que Boubou saigne du nez abondamment.

— Oh ! c'est pas grand'chose, Mam'zelle... Son poing qu'il m'a mis sur le nez... Je ne crois pas qu'il l'ait fait exprès... On n'y voit point clair, vous savez.

Lucie, tout d'abord, descendit sauver ce qu'elle put du courrier ; quelques imprimés plus lourds avaient coulé jusqu'au fond.

— Ta maman va être contente ! dit-elle. Pourquoi donc que Pistolet n'était pas à son travail ?

— Mam'zelle..., il s'est fait mettre dehors, rapport à ce qu'il a mis de la colle sur la chaise d'un des Messieurs... C'est pas de veine... Il ne voulait pas. Il avait préparé la chaise pour son camarade Arsène, mais Arsène a changé de chaise, et, pour lors, c'est un des Messieurs qui s'est poissé avec.

— Où est-elle, ta maman, Boubou ? demanda la jeune fille.

— Au marché, donc ! C'est samedi. Elle a emmené Dédette pour qu'elle l'aide à porter un sac. Elle en ramène lourd, des fois... C'est pas la peine d'y aller ! protesta Boubou, en voyant que la jeune fille se dirigeait vers la loge. Joséphine est encore couchée, et Marcel crie comme un perdu à chaque fois qu'il voit quelqu'un... Il veut qu'on le prenne, et ça me rase.

Mais la jeune fille, sans l'écouter, ouvrit la porte de la loge.

Dans le grand lit de la maman, une blondinette ébouriffée se prélassait béatement, et le dénommé Pistolet faisait sauter sur ses genoux le dernier-né, Marcel, qui paraissait particulièrement ravi par cet agréable exercice.

— Tu en fais de belles, Pistolet ! dit la jeune fille en s'adressant au garçon.

C'était un gamin de douze à treize ans. Sa chevelure acajou faisait paraître plus blanc son visage semé de taches rousses ; son nez trop court et aplati l'enlaidissait singulièrement, mais ses yeux bleus, d'un bleu très clair, luisaient d'un regard aigu. Son caractère, surtout, était déconcertant ; il se montrait tantôt dévoué comme une nourrice, tantôt malin comme un singe, prêt aujourd'hui à vous servir, et défaisant le lendemain ce qu'il avait si bien commencé la veille. « C'est un drôle de pistolet », disaient ceux qui le connaissaient. Le nom lui en était resté.

— J'emmène Boubou, dit Lucie, voyant qu'elle

n'obtenait pas de réponse et jugeant que, si elle laissait les deux garçons aux prises, ils se battraient de nouveau.

« Tu préviendras ta maman. »

Pistolet, décidément, n'était pas dans ses bons jours... Il lança à Boubou un regard chargé d'éclairs et garda, vis-à-vis de la jeune fille, un silence méprisant.

Lucie referma la porte.

Pistolet, indifférent en apparence, sifflotait un quelconque refrain.

— Monte avec moi, Boubou, dit Lucie. Faut d'abord porter les lettres. Après, tu viendras dans ma chambre.

Boubou ne se fit pas prier. Il aimait à pénétrer dans la chambre de la jeune fille qui gardait généralement quelque friandise pour lui, et les dix ans de Boubou, certes, ne les dédaignaient pas; mais, en dehors de cet attrait, Boubou aimait l'atmosphère d'ordre et de propreté qui régnait dans cette petite chambre et qui contrastait, sans qu'il s'en rendît même trop compte, avec le désordre de la loge étroite et trop souvent livrée à la turbulence des petits.

Lucie Vernier était lingère, et, comme elle était fort habile, de grandes maisons lui confiaient du travail à domicile. Son rêve eût été de monter un atelier où elle eût formé de plus jeunes, et qui lui eût permis d'entreprendre de plus importants travaux... Et, à côté de l'atelier, les jours où elle se laissait aller à construire quelque château en Espagne, elle voyait elle-même le magasin, le magasin pimpant, coquet, où les séduisantes parures, les chemisettes, les cols, les broderies, les fines dentelles, les batistes et les linons trancheraient si joliment sur le velours gris perle,... car le velours serait gris perle...

Quand Lucie avait ainsi bien rêvé, durant des jours — quinze jours, parfois, — elle s'adonnait à de strictes économies,... et puis se réveillait un jour découragée par l'écart entre la pauvre petite somme

disputée parcimonieusement à l'âpre besoin de chaque jour, et les effarantes exigences du rêve qu'elle avait fait. Une fantaisie, un caprice, une charité, parfois, dispersaient aux quatre vents le contenu de la bourse légère, et Lucie Vernier, de fourmi redevenue cigale, reprenait travail et chansons.

— Assieds-toi, dit-elle à Boubou, assieds-toi; j'ai deux points à faire. Après, j'ai fini...

Boubou s'assit avec circonspection sur une chaise basse, dont la paille s'enjolivait d'un petit coussin fleuri, et il regarda la jeune fille qui, déjà, était à sa machine.

Respectueux de son travail, il n'ouvrit pas la bouche tant qu'il la vit penchée sur l'ouvrage; mais, aussitôt qu'elle eut fini, Boubou s'écria :

— Mam'zelle! Pourquoi que...

— Chut! Boubou, lui dit Lucie; tais-toi encore un moment... J'ai des tas de choses à préparer... Si tu fais le perroquet, j'en oublierai la moitié.

Docile, l'enfant se tut, fort intéressé, d'ailleurs, par les allées et venues de Lucie qui déposait l'une après l'autre, dans le grand carton ciré, les pièces de fine lingerie.

— Voilà, c'est fait! s'écria-t-elle. Viens-tu avec moi, Boubou?

Les yeux du petit s'éclairèrent; mais, cependant, il hésita.

— C'est que vous êtes peut-être pressée? dit-il en jetant un regard sur ses jambes maigriotes.

— Pas du tout, répondit Lucie. Je suis en avance, aujourd'hui. On ne courra pas la poste... Il fait beau... C'est pour une promenade...

— Alors, je veux bien, dit Boubou.

Depuis que le pauvre petit avait eu la jambe cassée au cours d'une glissade, un jour de verglas, il traînait cette malheureuse jambe. Il était pourtant resté des semaines allongé, et c'est même à cette époque qu'il s'était lié d'amitié avec la demoiselle qui lui apportait des images et chez laquelle il avait

passé bon nombre de ses journées de petit convalescent.

— Tu ne grandis pas, mon petit, remarqua Lucie Vernier qui l'observait depuis un moment. Resteras-tu toujours Boubou?

L'enfant fit un geste évasif. Au fond, peu lui importait. Si seulement il avait pu courir aussi vite qu'autrefois! Le reste lui était égal...

— Allons, en route! dit Lucie.

En passant devant la loge, la jeune fille jeta un coup d'œil, dans l'espoir de découvrir Mme Pitou et de la prévenir qu'elle emmenait Boubou avec elle, car elle se fiait modérément à Pistolet pour faire la commission; mais la concierge ne devait pas être rentrée, car on entendait Marcel qui pleurait tout ce qu'il savait, tandis que la petite Joséphine s'évertuait à le calmer. Pistolet avait dû aller promener ailleurs son jeune corps dégingandé et sa tête farcie d'idées...

— Alors, viens, Boubou, dit Lucie.

Ils cheminaient côte à côte sur les boulevards et dans les rues, jouissant, chacun à leur façon, de ce beau jour d'un automne finissant.

Lucie reportait du travail dans une maison sise à côté de l'Opéra.

— Nous allons aller à pied, dit-elle, parce que, tu sais, tout à l'heure, il ne fera peut-être pas beau.

Et elle lui montra de gros nuages qui s'amoncelaient derrière eux.

— Vaut mieux marcher tant qu'il fait sec, conclut-elle.

Mais les jambes défaillantes de ce malheureux Boubou ralentirent assez la marche pour que la pluie les rattrapât... Alors qu'ils arrivaient à la hauteur de la rue des Pyramides, elle commença à tomber, d'abord fine, ténue, mais assez serrée cependant pour mouiller, en un rien de temps, les trottoirs et la chaussée.

La boîte que portait la jeune fille suffisait à protéger son contenu. Elle ne craignait rien pour elle-même qui était vêtue d'une sorte de gabardine

imperméabilisée; mais Boubou, lui, n'avait pas grand'chose sur ses épaules pointues.

La jeune fille pressa le pas... Boubou fit un effort pour la suivre. Entraîné par son élan et ce désir de ne pas rester en arrière qui était, momentanément, devenu son unique préoccupation, à la descente d'un trottoir, il s'engagea, sans rien voir, sur la chaussée qu'un agent, précisément, venait de livrer aux voitures.

Justement, une puissante automobile dont le conducteur, de loin, avait vu le geste de l'agent, tourna vivement dans la rue... Boubou, en moins d'une seconde, aurait été renversé, si Lucie, voyant le danger, ne s'était pas précipitée.

De sa main libre, elle repoussa l'enfant qui, fauché par la secousse, vint s'abattre un peu plus loin, à deux doigts d'une seconde voiture qui passa à le frôler; mais elle, Lucie, accrochée par son carton qui dépassait, retardée, en sus, par son geste, ne put éviter l'auto.

Des passants se précipitèrent à la suite de l'agent. La voiture qui avait commis l'accident se rangea le long du trottoir... Un jeune homme en descendit...

Et, tandis que l'on transportait la jeune fille, incapable de se relever, dans une pharmacie voisine, le propriétaire expliqua :

— Je ne crois pas que ce soit de la faute de mon chauffeur... C'est ce petit qui a fait le malheur... Cette jeune fille s'est jetée au devant de la voiture lorsqu'elle a vu le danger que l'enfant courait...

Le pauvre Boubou, la tête basse, écoutait ces explications, ne trouvant rien à dire pour sa défense, et se souciant d'ailleurs beaucoup moins de sa défense que du mal qu'avait la demoiselle.

— Sale gosse! gronda l'agent, en roulant des yeux terrifiants.

Boubou ne se formalisa pas.

— La demoiselle? dit-il seulement.

— On va y voir, dit l'agent, aussitôt qu'il eut noté les renseignements indispensables.

— Je vais m'informer aussi, dit le jeune homme

qui semblait presque aussi ému que Boubou de l'accident.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans l'arrière-boutique de la pharmacie où l'on avait transporté la malheureuse Lucie, celle-ci était bien, décidément, revenue à elle, mais elle venait de constater qu'il lui était impossible de poser le pied à terre.

— Je crains qu'il n'y ait fracture, déclara le pharmacien. Il faudrait la faire porter, au plus tôt, à l'hôpital.

— Ma voiture, dit le jeune homme en s'adressant à l'agent, est à votre disposition. Voulez-vous vous en servir?

L'agent, ayant acquiescé, s'absenta pour aller prévenir un collègue et pour faire signe au chauffeur de s'avancer jusque-là.

Boubou, toujours pétrifié, demeurait sans un mouvement, ne quittant pas des yeux Lucie.

— Mon pauvre Boubou, dit celle-ci lorsqu'elle lut, sur sa figure inquiète et terrifiée, les remords du petit... Faut pas t'en faire : ça ne sera rien.

— C'est ma faute! soupira Boubou.

— Penses-tu! s'écria Lucie. J'aurais dû te retenir...

— Vous ne souffrez pas trop, Mademoiselle? intervint le jeune propriétaire de la voiture.

— Non, pas trop... quand je ne bouge pas, répondit Lucie qui venait de faire une grimace de souffrance.

L'inconnu se tut... Il la regardait sans mot dire...

« C'est étonnant, pensait-il, comme cette jeune fille lui ressemble!... Je me souviens, à présent... Lorsque j'ai vu sa silhouette, j'ai d'abord cru que c'était elle, et lorsqu'elle s'est jetée à la suite de ce gamin, j'ai ressenti une telle frayeur que je ne m'en suis pas remis... C'est bien elle : même taille, même silhouette, mêmes cheveux, même teint et mêmes traits, et, par moments, l'expression, quelque chose tout à la fois de vif et de réservé, de hardi et pourtant timide... »

— Croyez bien, reprit-il, que je suis absolument

désolé. J'ai tenu à dire à l'agent que le chauffeur n'était pas en cause, du moins autant que je puis juger? C'était surtout dans le but de le soustraire aux conséquences d'un accident dont il n'est vraiment pas coupable; mais il est bien entendu que tout ce que je pourrai faire pour vous dédommager...

— Merci, Monsieur, interrompit rapidement la jeune fille. Je pense que, lorsque vous m'aurez conduite à l'hôpital, vous aurez fort largement accompli votre devoir... Ah! si, tout de même! s'écria-t-elle tout à coup. Si ça ne vous dérangeait pas, j'aimerais bien que vous fassiez le nécessaire pour ramener le petit chez lui et pour faire porter ce carton.

Lucie Vernier désigna de la main sa boîte de livraison qu'un passant, complaisamment, avait portée jusque-là.

— C'est entendu, Mademoiselle, s'écria le jeune homme.

— Il n'y aura qu'à expliquer, dit Lucie, pourquoi vous faites la livraison; autrement, ils sont au courant; mais il faudra faire vite... Quant au gosse, continua-t-elle, il vous dira lui-même où il faudra le mener. Hein! Boubou, que tu connais ton adresse? interrogea la jeune fille, s'évertuant à faire sourire l'enfant, toujours figé dans son émoi.

Mais l'agent, qui revenait, dispensa Boubou de répondre.

— La voiture est là, dit-il.

Aidés du pharmacien, les deux hommes transportèrent Lucie. Le pharmacien lui avait immobilisé la jambe. La conduite intérieure était spacieuse et confortable. On l'y étendit, et même l'agent et Boubou trouvèrent place à côté d'elle.

Quant au jeune homme, il monta près du chauffeur.

A l'hôpital, il attendit, en compagnie de Boubou, le diagnostic du chirurgien que l'on avait appelé d'urgence.

— Double fracture, lui fut-il répondu. Ça demandera des semaines...

La figure crispée de Boubou, à l'annonce de cette catastrophe, se détendit dans les larmes... Autant avait été silencieuse son angoisse précédente, autant se faisaient bruyantes son émotion et sa peine.

— Calme-toi, petit, lui conseilla son compagnon, très ennuyé, lui aussi, de la nouvelle. Calme-toi, d'autant plus qu'elle va avoir besoin de toi, et tout de suite encore, mon petit...

Stupéfait, Boubou sécha tout de suite ses larmes.

— Mais oui, petit : tu connais son nom, ses parents; tu vas venir avec moi les prévenir.

Mais Boubou secouait la tête.

— Elle est seule, toute seule, dit-il.

— Raison de plus. Toi, tu as bien une maman...

— Oui; c'est la concierge, dit Boubou.

— Ah! c'est par. ait... Ta maman ira la voir... Je vais lui parler moi-même... Il faudra qu'elle lui porte ce qui lui sera nécessaire : du linge, des vêtements, que sais-je?... Viens vite avec moi dans l'auto... Nous parlerons tous les deux à ta maman.

Lorsque, après avoir déposé au « Grand Magasin de Blanc » le travail de l'ouvrière, l'auto ramena Boubou rue Campagne-Première, il avait conté au monsieur tout ce qu'il savait de Lucie : sa solitude et son travail, sa gentillesse et son bon cœur.

« Pauvre fille! pensait son interlocuteur en écoutant l'enfant, devenu soudain bavard. Pauvre fille!... Cet accident dans sa vie, quel ennui, quelle perturbation!... Pourvu encore qu'il ne lui en reste rien! Enfin, je suis heureux tout de même, en un sens, d'y être mêlé, car je pourrai veiller au grain, au besoin, sans qu'elle s'en doute. »

Comme bien on pense, l'annonce de l'événement fut, dans la loge de la concierge, l'occasion d'exclamations apitoyées et d'interminables commentaires.

Le jeune homme fit à Mme Pitou toutes sortes de recommandations que la bonne femme s'engagea à exécuter ponctuellement. Ensuite il se retira, non sans avoir glissé sa carte entre les mains de Boubou.

— Tu la remettras à la demoiselle, lui dit-il, et tu lui diras aussi que j'irai prendre de ses nouvelles.

Boubou acquiesça et serra farouchement la précieuse carte dans sa main.

Mme Pitou s'empressa pour reconduire son visiteur; mais, contrairement à ses habitudes, elle ne put en profiter pour s'attarder à causer à la porte de l'immeuble.

Des cris perçants la rappelèrent.

C'était Boubou qui les poussait.

Boubou, l'infortuné Boubou, était aux prises avec son aîné Pistolet.

— Espèce de dégoûtant qui fais tuer la demoiselle, alors qu'elle a la bonté de t'emmener promener avec elle! Ça, mon vieux, tu le paieras!

Après ce discours concis, Pistolet avait empoigné Boubou qui, ne s'attendant tout de même pas à cette attaque brusquée, s'était laissé, par surprise, arracher un bout du vélin, mais il tenait ferme le reste.

Avec deux rudes taloches, Mme Pitou sépara les combattants.

— Donne la carte, Boubou, dit-elle. C'est bien vrai que c'est une honte d'avoir causé un tel malheur.

Le pauvre Boubou, accablé sous le poids de ce reproche, n'opposa aucune résistance.

Bouleversé, le pauvre gosse courut cacher son chagrin dans le coin le plus obscur, et, dans la cage de l'escalier, accroupi près de la cuve, ses larmes se mêlèrent bientôt aux eaux de la lessive,... tandis que Pistolet, furieux, encoléré et brutal, menait grand train dans la loge, en répétant pour lui tout seul :

— Il me le paiera, le s...! Ça, c'est sûr qu'il me le paiera. Il verra ce que ça lui coûtera!

— C'est un de la haute, conclut Mme Pitou, en passant lentement son doigt sur la gravure de la carte.

« Guy Corbiorrou, ingénieur », déchiffra-t-elle à haute voix.

« Ça fera peut-être un amoureux! s'écria la

bonne femme, qui aimait fort à bâtir des romans.

— Ça, c'est le comble!... rugit Pistolet. Celui-là, je le brûlerai! C'est sa bagnole qui a fait le coup!

— Hé! là, là! Qu'est-ce qui te prend? s'écria Mme Pitou, en prenant enfin conscience des rugissements de son aîné.

Sur ce, elle lui administra une magistrale paire de gifles. Est-il nécessaire d'ajouter que le résultat de cet acte péremptoire alla justement à l'encontre de ce qu'elle attendait, vu que les cris de Pistolet redoublèrent d'intensité.

XIII

A l'hôpital, une odeur fade d'antiseptique flotte dans l'air. Dans les lits alignés s'allongent les créatures les plus diverses... Tous les âges sont représentés, beaucoup de misères aussi...

Lucie, pâlie par la souffrance des jours qui ont précédé, redevient peu à peu elle-même... Elle n'a pas encore la force, ni surtout peut-être le courage, de regarder ses voisines, mais elle pense à des tas de choses... Sa tête travaille, travaille.

Pour combien de temps est-elle là? Et après, qu'adviendra-t-il d'elle?... Sans doute, puisqu'elle a un bon métier dans les mains, elle retrouvera du travail; mais celui qu'elle avait promis pour la fin de l'année, ce n'est pas elle qui pourra le faire, et alors, n'est-il pas à craindre qu'on ne prenne l'habitude de le confier à une autre?

C'est que Lucie a beau être une bonne ouvrière, elle sait qu'il y en a d'autres qui sont bonnes ouvrières comme elle et qu'il y a dans son métier, une fois l'année terminée, une période dure à passer.

Lucie a vingt et un ans, et, malgré sa bonne volonté et des essais souvent renouvelés, elle n'est pas encore parvenue à faire de grosses économies.

Si encore cet accident était arrivé au cours d'une

de ses périodes de rêve durant lesquelles elle ne dépense rien, ou presque, dans l'idée de ce château en Espagne qu'elle construit périodiquement et qui a forme d'atelier; mais, pour mal faire, cette tuile est tombée au moment où d'indiscutables nécessités vestimentaires l'obligeaient à transformer le château en bas, en souliers, en manteau, et, de ce fait, sa bourse est plate, très plate. Elle avait pourtant réservé quelque argent pour les étrennes, celles qu'elle voulait s'offrir : un sac neuf, quelques livres et cette statue de sa sainte, sainte Lucie, dont elle a tout récemment découvert une maquette, chère pour sa bourse, mais dont les lignes sont si harmonieusement pures... Elle a aussi mis de côté une somme plus importante qu'elle réservait pour ses amies, ses voisins, et en particulier pour les enfants Pitou... C'est à celle-là qu'elle touchera la dernière; mais, hélas! elle devine bien qu'il lui faudra y toucher.

Si encore elle travaillait en atelier, bien des maisons lui paieraient, sinon son mois, tout au moins son demi-mois; mais Lucie a préféré son indépendance journalière. Elle gagne selon son travail. Pour le moment, le résultat n'est pas heureux.

« Tout ce que j'ai y passera, pense-t-elle, car, pour sûr, on me demandera d'indemniser l'hôpital. Ce n'est que juste, d'ailleurs; mais Dieu sait où ça me mènera... »

La jeune fille ne songe pas une seconde que le propriétaire de l'auto a paru avoir à cœur d'assumer une partie des frais occasionnés par l'accident. Y penserait-elle que ce serait pour en rejeter l'idée.

Un autre souci la tourmente, mais, celui-là, tant qu'elle le peut, elle le repousse...

Cet accident, cette fracture ne laisseront-ils pas de traces? Marchera-t-elle comme avant? Pourvu, grand Dieu, qu'elle ne se relève pas boiteuse!

Elle s'est déjà ouverte de cette inquiétude à l'infirmière qui la soigne, et, précisément, celle-ci n'a pas répondu bien nettement. Elle n'a pas osé insister, car la voix de cette infirmière est sèche, et le

regard qu'elle pose sur vous entièrement professionnel. On n'y sent aucun élan.

Le docteur? le chirurgien? La jeune fille ose encore moins.

D'ailleurs, encore une fois, c'est une idée trop déprimante pour qu'elle veuille l'examiner. Si jamais elle s'y arrêtait, elle serait capable de prendre corps, de s'implanter en quelque sorte dans son esprit et de devenir le tourment de toutes les heures du jour... Pour le moment, si elle y pense, ce n'est qu'une pensée en l'air; au fond d'elle-même, elle n'y croit pas... Tant qu'elle pourra museler cette inquiétude, elle ne se fera pas faute de le faire. Arrière, les pensées moroses, les tristesses peut-être inutiles!... Le présent est déjà suffisamment chargé de peines pour qu'on puisse étourdiment l'alourdir des peines de l'avenir.

Ayant ainsi décidé, Lucie Vernier ouvre les yeux... Puisqu'elle veut prendre contact avec le présent, aussi bien s'y mettre tout de suite et cesser cette attitude ensommeillée dans laquelle elle se cantonnait pour se tenir à l'écart des curiosités et des conversations voisines.

La mesure était prudente. Des têtes, autour d'elle, se soulèvent.

— Ah! vous v'là réveillée, ma petite!... s'écrie sa plus proche voisine, une grosse femme aux cheveux huileux, épais et courts, et à la poitrine abondante. J'ai cru que vous alliez encore dormir toute la sainte journée. Comment ça va? Est-ce que vous souffrez?

— Non, dit Lucie d'une voix dolente qui, espère-t-elle, découragera ses efforts.

Mais sa voisine n'est pas femme à abandonner la partie :

— Pauvre de nous! Alors, c'est un accident qui vous a amenée chez nous?... L'infirmière m'a raconté ça... Pauvre de nous! J'en ai déjà vu passer, vous savez, dans ce lit où vous êtes... La dernière, celle qui était justement avant vous, c'était une petite des halles qu'avait glissé sur une pelure, juste

sous les pieds des chevaux... Si c'est vexant, des choses pareilles!... On a dû la trépaner... Les gens qui font ces choses-là, on devrait les mettre en prison, mais oui, ma petite, en prison!...

Comme Lucie ne répond pas, la femme tâte un autre terrain :

— Savez-vous quel jour on est, ma petite? Je parie que vous n'en savez rien? Ça se comprend, du reste! Les premiers jours à l'hôpital, on est quasiment éberlué. On ne sait plus comment on vit... Après, on s'y fait, vous savez! Moi qui vous parle, ça va être la quatrième fois que je passe sur le billard. C'est tout de même pas rigolo!...

Non, décidément, Lucie n'a pas le courage de parler. Pour marquer sa lassitude, elle soupire et, derechef, ferme les yeux. La grosse mère, à ses côtés, ne s'en formalise d'ailleurs pas :

— C'est ça, dormez, ma petite biche; mais, avant, je vas vous dire le jour. Ça va vous mettre un baume dans le cœur. C'est jeudi, ma belle enfant.

Et comme Lucie ne bronche pas :

— Hein! Jeudi! Ça ne vous dit rien? Le jour des visites, ma petite! Ah! ah! Qui sait si, tantôt, vous n'allez pas avoir du monde? Le papa? hein? La maman? Moi, j'attends mes deux petits gosses... C'est leur père qui doit les amener...

Lucie, cette fois, dort ou fait mine... Cette grosse personne l'exaspère avec son sempiternel bavardage et ses propos maladroits... Le jour des visites? Grand Dieu! qu'est-ce que ça peut lui faire, à elle qui n'a ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, ni parents? Après tout, Mme Pitou viendra peut-être. Peut-être qu'elle amènera Boubou?

Tout de même, cette idée lui sourit, et, ayant réussi à se retourner, à peu près, de l'autre côté du lit, Lucie, qui n'a réellement aucune envie de dormir, regarde son autre voisine.

Pauvre femme! Elle n'aura, de ce côté, évidemment rien à craindre. La personne à laquelle appartient cette mince figure, exsangue, encadrée de bandeaux gris, ne doit être, en vérité, ni joviale

ni bavarde; bonne, pourtant, car elle adresse un petit signe, discrètement amical, à sa jeune voisine de lit, alors que leurs yeux se croisent...

Lucie pense qu'elle aimerait bien pouvoir se tourner habituellement vers elle; malheureusement, sa jambe blessée ne le lui permettra guère.

Les heures s'écoulent, monotones, enveloppées d'une quiétude étrange, à présent que le docteur et les internes sont passés.

De temps à autre, les brancardiers qui transportent une malade, la petite surveillante qui renouvelle les boissons, l'infirmière-chef qui donne un ordre, une malade qui s'essaie à marcher et qui va de lit en lit faire montre de ses progrès, troublent légèrement le silence.

Onze heures sonnent; c'est l'heure du repas... Le cliquetis des assiettes, des cuillers et des verres, les allées et venues affairées des filles de salle et des infirmières succèdent à ce repos... Après quoi, tout paraît de nouveau sombrer dans la torpeur et le silence, mais ce n'est qu'une apparence...

Discrètes et muettes, les malades ont commencé leur toilette... Un petit miroir à la main, celle-ci se poudre le visage, une autre chiffonne un ruban, celle-là sort précautionneusement son châle de laine tricotée... Beaucoup ont pris leurs ouvrages; elles tricotent, elles brodent, elles lisent; puis, peu à peu, et à mesure que tournent les aiguilles de l'horloge, la plupart abandonnent leurs occupations, incapables de travailler dans l'énervement de l'attente, et, comme cette attente se prolonge et que cette horloge, pour mal faire, s'obstine à ne pas changer d'heure, les conversations reprennent, les rires fusent, on s'interpelle, on se distrait, on s'étourdit, afin qu'arrive vite, plus vite, l'heure de la visite escomptée...

Et alors c'est le brouhaha des multiples conversations; ce sont les vieux au pied du lit où l'on soigne une fille aimée; le mari qui fait bonne contenance et affirme que tout va bien; les petits intimidés; les amoureux décontenancés; les groupes

réjouis et bruyants; d'autres mélancoliques, soucieux; et cette solidarité qui, pour un moment, rapproche les malades, tous les malades, et leurs visiteurs...

Lucie regarde, indifférente. Sa grosse voisine, accaparée par son mari et ses enfants, ne songe pas à l'entretenir; machinalement, ses yeux se fixent sur la porte... La mère Pitou viendra-t-elle?... Ça lui ferait tout de même plaisir. Mais cette porte qui, sans cesse, s'ouvre, se referme et s'ouvre encore, laisse passer, successivement, un vieux ménage, une jeune femme, un militaire, deux jeunes filles... Viendra-t-elle, cette M^me^ Pitou? Ça serait bien le moins tout de même, car, après tout, c'est pour son fils...

Mais Lucie n'a pas le temps de développer sa pensée.

Les deux jeunes filles, après un bref colloque avec l'infirmière de garde, s'approchent de son lit à elle... Qu'est-ce qu'elles peuvent bien lui vouloir? Il n'est guère probable qu'elles se trompent, puisqu'elles viennent de s'informer... Peut-être sont-elles envoyées par ce jeune homme qui se trouvait dans l'auto et qui, déjà, a été si bon pour elle. Ça, ce serait gentil de sa part!

Toutes ces idées, la blessée les envisage brièvement. Ce présent si inattendu les efface, les submerge.

— Bonjour, Mademoiselle, dit aimablement la plus grande des deux jeunes filles, une qui est rudement chic, malgré que son tailleur soit sombre et discrète la chemisette qui jette une note claire entre les revers du paletot.

Et comme Lucie, sans mot dire, ouvre des yeux ébahis :

— Vous ne nous connaissez pas, reprend cordialement la jeune fille, et d'ailleurs je vous avoue que j'aurais bien préféré pouvoir faire votre connaissance avant ce pénible accident... Je l'ai dit à mon amie. N'est-ce pas, Béatrix, je te l'ai dit?... Quelle déveine d'arriver après!... A huit jours près, je suis

sûre que nous l'aurions évité... C'est vrai, ça, n'est-ce pas, Béatrix?

— Sans doute, sans doute, reprend Béatrix Luzerches dont les inflexions mesurées jettent soudain une note plus calme dans les confuses explications dans lesquelles s'est jetée Gilberte. Sans doute, Gilberte, tu me l'as dit; mais ne crois-tu pas qu'il serait d'abord préférable de lui expliquer qui nous sommes?

— C'est vrai, mais c'est très embrouillant... Parle-lui, toi, Béatrix!

— Mon amie, dit Béatrix, en s'adressant à Lucie, s'appelle Gilberte de Raismes.

— Dis Gilberte, tout simplement, intervient brusquement M^lle^ de Raismes.

— Pourquoi donc? Laisse-moi parler... Lorsqu'elle était petit bébé, elle a été, lui a-t-on dit, élevée avec vous, Mademoiselle... Il paraît que vous aviez été envoyée en nourrice par... par...

— Par l'Assistance Publique, intervient Lucie nettement.

— Oui, par l'Assistance Publique, et votre mère nourrice, une M^me^ Foulon, avait un autre nourrisson. Le nourrisson a profité et a grandi comme vous : voyez, dit Béatrix en souriant et en désignant Gilberte; et mon amie, ici présente, et qui est votre sœur de lait, a appris, il n'y a pas longtemps, votre nom et votre adresse. Elle a désiré vous connaître et...

— Et, interrompit impétueusement Gilberte de Raismes, elle ne se console pas d'être arrivée huit jours trop tard.

— Mais pourquoi donc, trop tard? insiste enfin Lucie Vernier qui ne comprend pas grand'chose.

— Parce que, si j'étais venue à temps, vous n'auriez pas fait cette course,... vous n'eussiez pas eu d'accident, et je n'aurais pas à me reprocher...

— Vous reprocher quoi, grand Dieu? s'écrie Lucie qui, cette fois, ne peut s'empêcher de rire.

— C'est vrai, vous ne pouvez pas comprendre, mais je vais vous expliquer... Je vis seule avec une

tante; elle vient d'être bien malade, cette pauvre tante, mais elle va beaucoup mieux, ajoute Gilberte, mais je vous dirai ça après. — Je vis donc seule avec ma tante, et, lorsque j'ai appris que j'avais, de par le monde, une gentille sœur de lait, j'avais formé le beau projet de demander à cette petite sœur de venir passer quelques jours près de moi,... avec moi, chez moi, chez ma tante,... notre tante à toutes deux.

Gilberte essaie de cacher son trouble sous des paroles enjouées.

— Vous voyez donc, Lucie — car vous voulez bien, n'est-ce pas, que je vous appelle Lucie? — vous voyez donc que vous eussiez évité l'automobile, et l'accident, et la fracture, et l'hôpital,... car l'infirmière m'a dit que vous aviez une bonne fracture. Est-ce que vous souffrez beaucoup?

— Non, pas maintenant, répond Lucie, mais j'ai réellement bien souffert...

— Pauvre petite!... s'écrie Gilberte, apitoyée. Si c'était de ma faute, ce retard, je ne me le pardonnerais pas, mais ce n'est vraiment pas de ma faute... C'est la maladie de ma pauvre tante qui a causé tout le mal! Mais, s'interrompt la jeune fille, ne vous fatiguons-nous pas?...

Lucie fait signe que non, et cependant, dans sa tête affaiblie par la diète et la souffrance — car, après cet accident, elle a eu quatre à cinq jours de forte température, — les idées se pressent, bourdonnent.

Comme elles sont gentilles, ces jeunes filles, et comme elles lui parlent doucement! La blonde est si douce, si calme, son visage est si reposant, sous l'auréole des cheveux blonds; et l'autre est si vive, si gaie, si fraîche et si jolie aussi, avec ses yeux si profonds, ses boucles noires, son teint mat avivé de rouge... Et Lucie s'avise tout à coup que celle-ci lui ressemble, en beaucoup mieux, naturellement; mais, tout de même, cette idée, l'émoi de cet imprévu, de l'amicale proposition, lui font monter le rouge aux joues...

Gilberte et Béatrix la regardent; la même pensée les retient...

— Et tu ne lui dis pas, Gilberte, reprend Béatrix la première, tu ne lui dis pas tout de suite ce que nous avons obtenu?

— Mais si, mais si, reprend Gilberte, à présent que nous lui avons dit à peu près qui nous étions... Béatrix Luzerches, ici présente, c'est mon amie, ma meilleure amie, déclare encore Gilberte, s'avisant tout à coup que M^lle^ Luzerches est restée en dehors des précédentes explications.

Et comme Lucie tend vers elles deux un regard interrogateur :

— Oui, c'est une chose convenue, si toutefois vous voulez bien, mais j'espère que vous voudrez bien... La direction y consent, et il paraît qu'à présent vous êtes tout à fait transportable... Vous viendrez à la maison achever de guérir... Le docteur, le même docteur, vous y visitera autant qu'il le faudra, et nous aurons tout le loisir, durant que vous serez étendue, de faire tout à fait connaissance. Oh! je vous en prie, Lucie!... s'écrie Gilberte, prévenant le mouvement de la jeune fille. Je vous en prie, ne me refusez pas,... ne dites pas non... Ne vous ai-je pas expliqué combien j'étais désolée d'être arrivée tard, si tard? Laissez-moi au moins rattraper le temps perdu, réparer, ajoute-t-elle plus bas.

Lucie Vernier est réellement abasourdie. Elle ne sait comment refuser, ni davantage accepter...

Une touche discrète sur son bras lui fait retourner la tête... Elle n'aperçoit tout d'abord qu'une toison flamboyante qui domine un énorme bouquet... Deux bras maigres étreignent ce bouquet, l'approchent maladroitement du lit...

— C'est Pistolet! s'écrie Lucie qui s'est emparée du bras et a forcé le garçon à découvrir son visage.

— Oui, Mademoiselle, c'est moi... Dites, il est beau?... C'était le plus gros du magasin... Toutes mes étrennes y ont passé... C'est pas que je les regrette : c'est pour vous dire que ça vaut cher...

— Je pense bien ! répond Lucie qui ne peut s'empêcher de sourire de la façon dont Pistolet, qui n'apprécie pas, comme elle, la valeur de son présent, le fait valoir comme il le peut. C'est rudement gentil à toi, ajoute doucement la jeune fille. Et ta mère, tes frères, tes sœurs ?...

— « Ça va le diable !... » déclare Pistolet. Paraît qu'ils vont venir ici ; alors, moi, je me défile... Faut pas dire que vous m'avez vu...

— Bon, je me tairai, dit Lucie. Et Boubou, je vais le voir ?

La pensée du petit être qui se reproche amèrement sa maladresse est venue tant de fois l'importuner, c'est tout naturellement que son nom monte à ses lèvres.

— Boubou ! s'exclame Pistolet, la figure soudain mauvaise. Ah ! non, alors ! Ne m'en parlez pas, de celui-là ! Je lui mène la vie dure, vous savez ; il n'a que ce qu'il mérite.

— Oh ! Pistolet ! Comme c'est méchant ! Ce malheureux ! Tu sais bien qu'il n'en peut mais... Est-ce sa faute s'il est maladroit ?

— Fallait pas qu'il vous fasse tomber, répond Pistolet, entêté.

— Ecoute, dit Lucie, essayant la force de ses yeux lumineux sur les yeux qui jettent sur elle un regard apitoyé. Ecoute-moi bien, Pistolet... Je vois que tu m'aimes très fort, et ça me fait très plaisir. Ton bouquet est très joli, et je serai très contente si...

— Si...? répète Pistolet qui ne pense, pour l'instant, qu'à satisfaire la jeune fille.

— Si tu me promets, là, vraiment, de laisser Boubou tranquille, et même d'être gentil pour lui.

— On verra, grogne Pistolet, ému tout de même par l'insistance de cet affectueux regard.

Mais, comme il tourne la tête pour échapper à cette emprise, il aperçoit tout le groupe des Pitou qui s'avance dans l'allée.

Il s'échappe, à la fois ravi de l'accueil de la jeune fille et furieux d'avoir été vu.

— C'est promis? demande Gilberte qui profite du départ du jeune garçon pour renouer la conversation.

Et Lucie, qui a compris, en reconnaissant les Pitou, la dérobade de Pistolet, ne sait plus où donner de la tête...

« Le jour des visites... », lui avait dit sa voisine. Aurait-elle pu deviner qu'il lui réservait tant de surprises?

— C'est promis, promis? insiste Gilberte, encore.

— Eh bien! oui, décide Lucie, puisque vous êtes si gentille.

D'un serrement de main, Gilberte la remercie.

— Ça sera pour demain matin, lui confie-t-elle brièvement; mais ne vous inquiétez de rien : je viendrai moi-même vous chercher. J'aurai une voiture d'ambulance... Vous prendrez tout votre temps.

Les exclamations des Pitou, petits et grands, couvrent la voix de la jeune fille.

Gilberte et Béatrix demeurent quelques minutes encore. Après quoi elles prennent congé... Gilberte est très émue... Le pas décisif est fait... Qu'adviendra-t-il de tout ceci?...

Lucie aussi est bouleversée, un intime bouleversement qu'explique à peine cet imprévu qui vient d'envahir sa vie.

Au sortir des couloirs, Gilberte et Béatrix se trouvent nez à nez avec Guy Corbiorrou qui est venu aux nouvelles... Il a même entre les mains une gerbe de roses qui l'embarrasse singulièrement.

— Comment! C'est vous? s'exclament unanimement les jeunes filles.

— Mais oui, c'est moi... Je viens prendre des nouvelles d'une malheureuse jeune fille que mon chauffeur a malencontreusement renversée.

— Je sais qui c'est! s'écrie Gilberte malicieusement.

— Comment cela? s'étonne Guy.

— Dites si elle ne s'appelle pas Lucie... Lucie Vernier; c'est bien ça?

— C'est tout à fait ça, répond Guy; mais comment...?

— Eh bien! mon cher, interrompt Gilberte de Raismes, toujours pressée, ne venez plus la voir ici.

— Mais je venais simplement savoir où elle en était.

— Venez la voir à la maison, oui, à la maison... Elle y sera dès demain, s'écrie Gilberte qui n'écoute pas le jeune homme.

— Bien sûr, j'irai, répond Guy, enchanté de cette aubaine.

La blessure, sans doute, est récente; mais, rien qu'à revoir Gilberte, il la sent moins douloureuse... Cette souriante, cette affectueuse spontanéité qui caractérisent la jeune fille lui paraissent, tout à coup, tellement incompatibles avec un réel dédain qu'il en est tout rasséréné.

— Bien sûr, je viendrai..., répète-t-il.

— C'est cela, répond Gilberte. Et, à présent, nous nous sauvons, car nous sommes extrêmement pressées. Ma tante a été très malade... Elle n'est pas encore remise.

— Votre tante!... s'exclame Guy.

Mais les jeunes filles s'éloignent.

— Lorsque vous viendrez, crie Gilberte, nous vous raconterons tout cela.

— Il avait l'air tout heureux, remarque Béatrix posément, quelques minutes plus tard.

— Bah! tu crois? répond Gilberte dont le visage se rembrunit... Mais, ma chère, il viendra pour « l'autre »! s'écrie tout à coup la jeune fille... Elle me ressemble tellement.

Béatrix hausse les épaules, mais, cependant, ne souffle mot...

Son oreille est délicate, son cœur plus délicat encore, et tous les deux ont saisi, dans les inflexions de Gilberte, quelque chose de tendu, d'amer, quelque chose qui souffre, enfin; et, quand la plaie est à vif, mieux vaut n'y pas mettre la main.

XIV

Voici huit jours que Lucie est installée chez Gilberte; sa jambe est en très bonne voie, et le docteur, qu'elle a eu enfin le loisir d'interroger, affirme que l'accident ne laissera aucune trace.

Cette certitude lui a rendu toute sa gaieté... Elle ne comprend pas encore comment il se fait qu'elle, Lucie, qui a si péniblement besogné sa vie durant, s'est trouvée, du soir au lendemain, transportée de l'hôpital à l'hôtel des de Raismes; mais, en vérité, elle jouit délicieusement de cet étonnant coup de théâtre.

Elle se laisse d'autant plus volontiers aller au charme de sa vie présente, de son confortable et des gâteries qui l'entourent, que les prévenances de Gilberte l'ont mise, de prime abord, dans une atmosphère de confiance à laquelle elle a, sans résistance, cédé. Pourquoi donc cette jeune fille aimable et bonne lui montre-t-elle tant d'affection, la traite-t-elle si sincèrement comme une amie de toujours, une sœur? — le mot n'est pas trop fort. — Lucie ne peut le saisir, mais son âme s'épanouit et son cœur déborde de tendresse...

Si fière et délicate qu'elle soit, elle ne songe pas qu'elle reçoit mille choses qui ne lui sont pas dues, tellement ce don du cœur que Gilberte semble lui faire dépasse tous les autres dons et les entraîne naturellement...

Aussi elle a répondu à ces témoignages d'affection en donnant, elle aussi, à plein cœur et sans réserve, tout ce qu'elle possédait. Son enfance, sa jeunesse, les mille détails de sa vie, son travail, ses découragements, ses faiblesses, ses espoirs, et voire même ces châteaux de prospérité que son imagination construit. Elle a dit tout cela simplement, spontanément, sincèrement, sans souci de se faire valoir,

guidée par l'unique instinct de son cœur reconnaissant.

Gilberte a écouté ses confidences avec cette affection qu'elle veut résolument mettre à la base de ses rapports avec «l'autre», mais avec quelque chose d'autre, quelque chose comme du respect. Oui, du respect, le sentiment n'a certes rien d'exagéré, pour cette vie qui, sans soutien, s'est poursuivie si vaillante, pour cet être jeune et vibrant qu'un jugement droit, une conscience ferme ont jusqu'à présent gardé des vulgaires tentations comme des plus subtiles séductions que son cœur pouvait rencontrer.

Elle compare mentalement sa vie à elle, absorbée par d'égoïstes recherches et l'unique souci du plaisir, avec cette vie difficile qui a dû se trouver elle-même et retrancher tant et tant de choses superflues, mais séduisantes, nécessaires même, parfois, pour demeurer dans ce chemin auquel le respect de soi-même assigne de rigides limites...

Autre chose encore les unit : cet instinct religieux profond qui base leur idéal et les encourage à l'atteindre.

Lucie Vernier n'en fait pas montre... De toutes les confidences, ce sont celles-là les plus intimes, celles qui, souvent, se réservent. Compréhensible hésitation; l'ombre convient au sanctuaire...

Mais Lucie a parlé franchement de cet éveil de son âme avant sa première Communion; plus tard, au cours d'une Mission... Dans l'exposé de sa vie se sont tout naturellement insérées à leur vraie place ses pratiques religieuses, et ce que Lucie n'a pas dit, Gilberte l'a pressenti.

Sans doute, il manque à la jeune fille ce vernis d'éducation, ces connaissances, ces clartés, cette expérience, cette civilité que réclame le milieu dans lequel Gilberte évolue. Jamais Lucie n'a eu le loisir d'étudier et de connaître, et mille préoccupations lui demeurent étrangères; mais elle possède le principal : ce fonds de cœur et de réelle intelligence dont tant de mondaines se passent, et sur lequel Gilberte pense que pousseraient bien aisément les

superficiels rameaux que le monde exige des siens.

Gilberte constate donc que cette jeune fille, qu'elle supposait devoir préparer longuement à des responsabilités nouvelles, se trouvera, rien qu'en conservant l'orientation de son être, à la hauteur des circonstances, et, si cette constatation la réjouit en un certain sens, c'est là une joie qui n'est pas sans amertume. Amertume naturelle. Les moments d'exaltation ne dominent pas toutes les heures... Après avoir réellement joui de se sentir au-dessus d'une destinée bouleversée, c'est-à-dire indépendante, plus haute que les circonstances, détachée de l'accessoire, il y a des heures, de longues heures, où la vie qui s'ouvre devant Gilberte lui apparaît sombre, lugubre.

Elle compare mentalement ce qu'elle pouvait attendre, non seulement de ce que Dieu lui avait mis entre les mains et de l'usage qu'elle en a fait, mais, ce qui est bien pire encore, de celui qu'elle en eût pu faire, et sur lequel l'épreuve lui a ouvert des horizons, avec la vie que lui font les révélations de cette femme qui, dans un âpre besoin de lucre, est venue troubler sa quiétude... Vie de travail, de retranchements, de renoncements, de sacrifices obscurs; vie de pauvreté, de souffrance... Il n'est que d'écouter Lucie... Il est des heures où Gilberte, au dedans d'elle-même, frissonne, et elle qui prétendait, d'un seul coup, en un seul jour, renoncer à tout le passé, frémit de sentir, grâce à l'élévation de caractère de Lucie, si proche ce renoncement et si captivant ce passé...

Et ceci se complique encore de cette félicité qui grandit obscurément, au plus profond de son cœur, depuis que Guy Corbiorrou, sur son invitation pressante, visite fréquemment les jeunes filles.

Sans aucun calcul, certes, mais parce qu'il a conservé le très douloureux souvenir de la réponse de Gilberte, Guy s'empresse près de Lucie... qui lui répond amicalement.

Elle est d'ailleurs charmante; Gilberte l'a simplement mais coquettement transformée.

Au fond d'elle-même, Gilberte de Raismes sait bien à qui s'adressent, en vérité, les avances du jeune homme; un mot, un regard, un geste font aisément transparaître le secret qu'il n'ose plus dire, et, ces jours-là, le cœur de la jeune fille s'emplit d'une joie incomparable; mais, cette joie, dès aussitôt qu'elle s'affirme, Gilberte, impitoyablement, s'efforce de s'y soustraire,... et il est même des heures plus mornes où, en place de cette joie, c'est le doute, le doute cruel et déprimant qui, comme un malfaisant insecte, s'attaque à la fleur radieuse.

Béatrix, à toutes ses heures libres, est la compagne assidue des combats de son amie, non pas que celle-ci les expose, mais Béatrix connaît Gilberte, elle est seule à se rendre compte de l'étrange et fausse position dans laquelle elle se débat, elle suit la trace de ses luttes et le trajet de l'épreuve sur ses traits creusés, ses joues pâlies, et cette sorte de mélancolie qui, en dépit de sa vaillance, l'accable visiblement... Béatrix veille et l'assiste.

M^lle de Raismes s'est remise peu à peu de l'attaque qui a failli l'emporter... Durant les premiers jours du mal, Gilberte l'a veillée jour et nuit, ne connaissant plus alors que l'unique préoccupation à laquelle, si spontanément, son cœur s'est consacré. Ce n'est que lorsque la vieille fille a été hors de danger que sa conscience alarmée a recouvré tous ses droits et replacé en première ligne le devoir douloureux...

Béatrix aurait voulu que Gilberte attendît encore... Elle a conservé cette impression de défiance et d'obscurité qu'elle a, dès le premier jour, confiée à sa jeune amie et qu'elle était résolue à tirer tout à fait au clair, vis-à-vis de M^lle de Raismes.

Or, si celle-ci est sauvée, elle n'est pas encore en état de subir une pareille secousse.

Elle a retrouvé, en présence d'une affection que l'attitude de la jeune fille lui a abondamment prouvée, toute sa sécurité heureuse. Gilberte prolongera cet état autant qu'il sera nécessaire.

Elle n'a rien dit de précis au sujet de Lucie Ver-

nier. Elle a seulement parlé d'une jeune amie de Mlle Luzerches qui avait eu un accident et qu'elle hospitalisait.

En fait des caprices de Gilberte, sa tante en a vu bien d'autres, et elle ne s'est aucunement préoccupée de cette présence.

Autour de Gilberte, on s'étonnerait de sa retraite si la maladie de sa tante ne la justifiait amplement. Malgré tout, les plus intimes — les plus intéressés, peut-être, — assaillent continuellement sa porte.

Gilberte n'a pu, à tout moment, se dérober. Il fallait donner des nouvelles, rassurer des amitiés, réellement ou apparemment apeurées, remercier les uns ou les autres...

Les de Balcour, et les Vilmorel, et les Fontanes, au milieu de beaucoup d'autres, ont repris pied chez les de Raismes, mais Guy Corbiorrou est le seul, avec Béatrix Luzerches, a être admis dans l'intimité des jeunes filles. Les autres ne soupçonnent même pas l'existence de Lucie Vernier.

D'autres encore fréquentent l'hôtel : les Pitou au grand complet. Pistolet, sombre et jaloux, et Boubou rasséréné, et qui se figure naïvement, parce que Lucie le lui a dit, qu'il est l'artisan du bonheur qui échoit à la jeune fille.

Au matin de ce huitième jour, Lucie s'est éveillée doucement, languissamment, gaiement, dans la pénombre délicieuse d'une chambre discrètement éclairée,... toutes sensations nouvelles et fraîches; mais son cœur a vite dépassé ce premier stade de bien-être, et, à mesure qu'elle reprend conscience, elle le sent, ce cœur, se gonfler d'affection reconnaissante.

Certes, les bienfaits de Gilberte dominent encore sa vie modeste comme les féeriques présents d'un magicien inattendu; mais, plus haut que ces bienfaits, plane Gilberte elle-même, ses témoignages d'affection, sa généreuse sympathie, sa cordialité, sa spontanéité charmantes, et Lucie éprouve l'intense désir de lui dire quelque chose de cette reconnaissance qui, de son cœur, monte à ses lèvres.

— Mademoiselle! s'écrie-t-elle, quand la jeune fille entre chez elle.

— Chut! fait Gilberte qui se retourne. Comment! vous voilà réveillée, et c'est pour débuter tout de suite par cette vilaine action?

— Vilaine action? interroge Lucie, surprise.

— Eh! oui, Mademoiselle! Vilaine! Vous avez saisi pourquoi?

— Gilberte..., reprend Lucie doucement.

C'est vrai que M^lle^ de Raismes l'a déjà, maintes fois, priée de l'appeler par son petit nom; mais, réellement, elle n'ose pas, et il faut qu'elle sente, comme tout de suite, palpiter sa chaude affection pour s'essayer à le dire.

Gilberte s'est rapprochée du lit.

— Lucie, mon amie, dit-elle.

— Comme vous êtes bonne! s'exclame Lucie, en posant ses yeux convaincus sur le visage de Gilberte.

— Chut, chut! Encore! s'écrie celle-ci, essayant de couper court à son élan reconnaissant.

— Oh! je vous en prie, Gilberte, laissez-moi vous le dire enfin, laissez-moi dire ce que je pense, laissez-moi, Gilberte! si vraiment vous voulez être mon amie; autrement, que voulez-vous, je ne pourrai pas rester... Il fait bon chez vous, il fait chaud, chaud au cœur, ma chère, chère Gilberte, et c'est à vous que je le dois, et c'est vous qui m'entourez, moi si petite et si pauvre, si ignorante et si sotte, si loin de vous, de cette incompréhensible et si ravissante amitié...

— Chut! chut! proteste encore Gilberte.

Mais Lucie a ouvert son cœur, et il faut qu'il parle, ce cœur.

— Oh! laissez-moi, laissez-moi vous dire mon affection, mon immense reconnaissance... J'ai, Gilberte, accepté de vous ce que je n'eusse voulu d'aucune autre, non seulement le pain quotidien, mais ce bien-être, ces soins, ces attentions.

« Ah! laissez-moi m'exprimer. Bientôt je serai guérie, bientôt je reprendrai ma petite vie, appa-

rennment si misérable,... mais ce n'est qu'une apparence... Déjà, de par la grâce de Dieu, ma vie n'était pas misérable; mais, à présent qu'elle sera illuminée par cette surprenante amitié — car je sais que votre cœur, ma Gilberte, ne se reprend pas, — aux jours même les plus obscurs, elle sera radieuse, ma vie, et cela sans que rien, en moi, ait mérité votre attention, cela gratuitement, pour rien, car, pour de vrai, je ne suis rien !

« Comment donc voulez-vous, Gilberte, que je ne crie pas très fort, jusqu'à vous importuner, tout ce que j'éprouve pour vous? »

Épuisée par sa véhémence, Lucie Vernier, enfin, s'est tue... Gilberte lui serre la main, mais ne répond pas autrement. Un pénible malaise l'étreint...

Oui, c'est vrai, c'est malheureusement trop exact, voilà qu'en voulant bien faire, qu'en voulant agir justement, elle s'est créé d'injustes droits à cette reconnaissance...

Ce pain, ce bien-être, ce luxe et mille choses plus précieuses dont elle n'a pas encore le loisir de lui faire part, Lucie les reçoit comme un don, alors qu'ils sont à elle déjà et que c'est elle, Gilberte, qui en est depuis toujours le détenteur injustifié...

Et cette pénible idée suffit à glacer Gilberte jusqu'à l'empêcher de répondre autrement que par la pression banale de sa main, nerveusement crispée, à l'élan de la jeune fille,... et elle obscurcit son esprit jusqu'à lui rendre insaisissable la réconfortante grandeur de son obéissance au droit, alors qu'elle est seule au monde à en posséder le secret, et qu'un geste de sa main eût suffi à l'ensevelir,... et elle ne voit plus qu'elle aussi a fait à cette jeune fille ce don précieux entre tous, et cependant toujours gratuit : le don d'une amitié sincère...

Elle ne voit rien de tout cela, la malheureuse Gilberte, et elle demeure comme écrasée, torturée au fond d'elle-même par le poids d'une reconnaissance qu'elle affirme imméritée, et le terrible imbroglio dans lequel elle est empêtrée.

Aussi, comme, le soir même, elle reçoit Béatrix, elle s'explique avec celle-ci, avec l'impétuosité habituelle de son caractère tout d'une pièce :

— Non, Béatrix, tu le vois bien, tu peux le juger par toi-même, ça ne peut pas durer ainsi... Cette fille est fort sympathique, elle prendra parfaitement ma place — sa place, ne l'oublie pas, — et je ne peux continuer à la laisser ainsi m'aimer pour des raisons pour lesquelles il serait bien plus naturel qu'elle me détestât pour de bon.

— Ma pauvre amie, sursaute Béatrix qui l'a patiemment écoutée développer ses points de vue, tu es charmante et généreuse, mais, laisse-moi te dire : tu dérailles...

— Je ne pense pas, dit Gilberte sèchement.

— Et ta tante? objecte Béatrix.

— Ma tante! Ma tante! D'abord, ce n'est pas ma tante. Tu ne devrais pas l'oublier.

— On ne l'aurait pas cru, l'autre jour, alors qu'elle était si malade, répond trop prestement Béatrix qui ne peut réprimer un sourire.

— Ah! tu le prends comme cela! s'écrie Gilberte, furieuse. Eh bien! ma chère, tu vas voir!... Il est naturellement tout simple que je garde de l'affection à cette bonne M^lle^ de Raismes qui m'a soignée et aimée — car elle m'a aimée, j'en suis sûre, autant que son cœur l'a pu. — En raison de cette affection, la sienne et la mienne, Béatrix — je n'ai aucune raison pour renier l'une ou l'autre, — je la ménagerai, bien sûr, aussi longtemps qu'il faudra; mais, pour les autres, ça ne chômera pas... Tu vas voir cela, ma chérie; et surtout ne te figure pas que tes petits airs incrédules ou que tes doutes agaçants précipitent ma décision, non pas : ils l'éclairent, simplement....

« La vérité, ma Béatrix, déclare Gilberte, c'est que j'en ai par-dessus la tête de toutes ces complications et précautions intempestives, et que le caractère de la nouvelle Gilberte de Raismes ne

justifie plus du tout. — Ça, tout de même, ça m'assomme ! »

— Quoi donc?... interroge Béatrix qui a de la peine à suivre son exubérante amie.

— De m'appeler à présent Lucie... C'est un nom que je n'aime pas. Enfin, c'est un détail.

— Gilberte, tu m'ahuris ! proteste encore Béatrix.

— Peu importe, mon amie ; ou plutôt c'est excellent, car, à partir de cette minute, tu vas aller d'ahurissement en ahurissement, ma chère.

« Pour commencer, je ne dis rien à la tante. »

— C'est encore heureux, remarque Béatrix à mi-voix.

— Elle ne perdra rien pour attendre, rétorque Gilberte ; mais enfin, je ne dis rien ; par contre, je dis à Lucie...

— Oh ! Gilberte, supplie Béatrix, ce serait réellement absurde ! Et si ça n'est pas vrai, ma chère?

— Pas vrai ! Pas vrai ! C'est absolument vrai. Comment ne serait-ce pas vrai? Tout concorde, tout, ma petite, et jusqu'à cette mystérieuse et nécessaire hérédité.

— Ça, par exemple ! proteste Béatrix.

— Eh bien ! que trouves-tu à redire?... Et d'abord, physiquement, elle est autant de Raismes que moi.

— Vous ne l'êtes ni l'une ni l'autre, observe Béatrix ; il faudrait remonter plus haut.

— Peu importe ; moralement, elle est bien au-dessus de moi et...

— Permets..., interrompt son amie.

— Je ne permets rien du tout... Laisse-moi parler, Béatrix.

— Parle, dit celle-ci, résignée.

— Donc, Lucie est au courant. Elle saura, tout comme moi, attendre le jour opportun en ce qui concerne ma tante, et ménager ses effets en l'habituant à sa présence.

« Chut ! chut ! laisse-moi continuer, dit Gilberte, devinant que Béatrix veut parler.

« Je préviens Guy Corbiorrou. »

— Ah! s'écrie Béatrix, surprise.

— Oui, parfaitement, je préviens Guy... Comme ça, la situation sera nette.

Béatrix n'insiste pas.

— Et, pas plus tard..., voyons : pas plus tard que la semaine prochaine, j'apprends un métier, ma chère.

— Quel métier? Peut-on savoir? s'informe Béatrix, paisible.

— Oui, Mademoiselle, on peut savoir, d'autant plus que vos lumières me sont assez nécessaires...

« Apprendre un métier, ça veut dire aller à l'école. Vous voyez si je suis raisonnable? J'aurais pu, dès le premier jour, me jeter, à corps perdu, dans une profession manuelle : blanchisseuse, femme de ménage, femme de chambre... Non pas... Je donne à mon tour, et fort généreusement, à « l'autre » l'occasion d'une charité. Je pense qu'elle acceptera, durant deux ans, de m'entretenir... Ce que je lui en devrai de choses, à cette fille!... Heureusement qu'elle est « tout plein chic... »

— Mais quelle école, Gilberte?

— Une école sociale, ma chère. Pour cela, tu me guideras. Après quoi, je prétends entrer — car je travaillerai dur comme fer, — dans la grande et sympathique famille des assistantes sociales dont tu es : la tienne, ma Béatrix.

« A présent, j'ai assez parlé. A ton tour, ma chérie... Je t'écoute dans le plus grand calme, mais je t'invite cependant à plus de modération que je n'en ai montré moi-même, car je n'ai pas, tant s'en faut, ton inlassable patience... »

Béatrix, sur l'invitation de Gilberte, essaie d'exposer de nouveau toutes les raisons qui militent pour différer son projet... Elle exprime encore ses doutes, essaie de mettre en valeur les pénibles conséquences qu'une méprise entraînerait... Mais elle sent, à n'en pas douter, qu'elle prêche dans le désert...

Le siège de Gilberte est fait. Ses rapports avec la femme Foulon, les remords douloureux de la

vieille mère Toinon, les émois de M^lle^ de Raismes, ces multiples acquiescements qu'elle a paru donner aux faits tels que les exposait Gilberte, le désir même de la jeune fille de sortir de ce vague troublant ont entraîné sa conviction.

Béatrix pourrait parler jusqu'au soir que rien ne serait entamé dans l'idée que Gilberte s'est faite des événements passés, comme de la situation présente...

Béatrix soupire et se tait...

XV

— Chère petite, dit M^me^ de Balcour, entrant résolument dans le cœur de la question, je viens en ambassadeur.

— C'est sérieux? interroge Gilberte, un tantinet impertinente.

— Extrêmement sérieux, répond M^me^ de Balcour, sans vouloir s'apercevoir de cette nuance désinvolte. Très sérieux! Il s'agit de Louis.

— Mais, Madame, il est majeur!

— Depuis déjà quelque quinze ans, ce qui ne le rajeunit pas..., réplique la vieille dame, bonasse. N'empêche, continue-t-elle, que cette majorité, qui, cependant, n'est pas d'hier, le dessert en la circonstance... Vous avez dû vous en apercevoir, ma chérie, la chose, à présent, crève les yeux : il est amoureux fou de vous et il n'ose se déclarer.

Gilberte sourit en elle-même, car elle ne peut s'empêcher de penser qu'en fait de déclarations, M. de Balcour n'en craint guère. L'a-t-il assez assaillie, ces derniers temps, à Raismes et à Paris, à chaque minute de tête à tête, de déclarations passionnées! Il est vrai qu'elle, Gilberte, refusait d'y prêter l'oreille... Elle a toujours, jusqu'ici, feint de n'entendre ni comprendre, et M. de Balcour, lassé de n'obtenir de la jeune fille aucune réponse à ses aveux, s'avise de lui envoyer sa mère.

— Les sentiments de M. de Balcour m'honorent infiniment, répond cependant Gilberte, en mettant tout ce qu'elle peut de gravité dans sa voix, mais l'état de santé de ma tante...

— Ah! sans doute, ma chère enfant, interrompt Mme de Balcour, sans doute, cet accident est déplorable, et, pour ma part, j'eusse désiré, avant de vous parler des projets de mon fils d'une façon aussi précise, que Mlle de Raismes fût tout à fait rétablie. Mais, réellement, mon cœur de mère saigne au spectacle du désarroi dans lequel Louis est actuellement : il ne mange ni ne dort.

« Peste!... » est sur le point de s'écrier Gilberte de Raismes. Elle retient heureusement l'exclamation et se contente de lever vers le plafond des yeux légèrement incrédules.

— Mais oui, insiste Mme de Balcour, c'est comme je vous le dis, Gilberte... Vous ne le connaissez pas, mon Louis... C'est une nature d'élite... Tout petit, il...

« Ça y est, pense Gilberte, nous voilà au panégyrique!... Non, vrai! je n'ai pas le temps. »

— Madame, chère Madame, dit-elle le plus suavement qu'elle le peut, en profitant d'un moment où Mme de Balcour prend souffle... Excusez-moi, mais je préfère vous dire tout de suite que j'ai pris une décision.

— Une décision? s'écrie Mme de Balcour, laissant paraître son inquiétude.

— Oui, lui explique Gilberte, la décision de parler de tout ceci, explicitement et moi-même, avec M. de Balcour, car, dit-elle avec un sourire qui atténue ce que ses paroles pourraient avoir d'incivil, je suis majeure, moi aussi, chère Madame, ne l'oubliez pas, et il me faut, surtout dans les circonstances actuelles, ma pauvre tante ne pouvant m'être d'aucun secours, mettre M. de Balcour au courant de tout ce qui me concerne.

— Chère, chère enfant! soupire Mme de Balcour, émue. Quelle délicate pensée, et comme mon fils va, tout de suite, se sentir encouragé!

— Non pas, Madame, je vous en prie, ne l'encouragez pas tellement. Je doute que l'état de choses que j'aurai à exposer à M. de Balcour puisse lui donner satisfaction.

— Vous êtes trop modeste, ma chérie!... s'écrie Mme de Balcour. Votre personne est idéale et votre situation superbe...

Mme de Balcour accentue ces derniers mots avec une emphase maladroite.

— Mon fils, réellement, serait fou si...

— ... S'il n'était amoureux fou! termine Gilberte en riant.

Et elle reconduit sans remords la vieille dame jusqu'à la porte. Des remords, elle en aurait en faisant naître des espoirs qu'elle entendrait décevoir, mais les dits espoirs s'adressent trop ouvertement à sa situation... superbe, pour qu'elle ne s'en moque pas totalement.

« L'affaire est dans le sac, c'est certain, monologue familièrement Mme de Balcour, en s'acheminant vers sa demeure. Je vais dire à Louis de se mettre sur son trente et un... D'ailleurs, il ne se fera pas prier... Elle est réellement charmante... C'est une excellente idée que j'ai eue de pousser Louis à se déclarer nettement tandis que la tante est malade... Cette chère amie caressait pour cette petite mille et mille chimères. Je voyais bien qu'elle hésitait... Cette pauvre femme se serait aisément figuré qu'il n'était pas, pour sa nièce, de parti assez reluisant... Elle est gentille, évidemment, et elle a une fortune magnifique... Heureusement, d'ailleurs, réfléchit la vieille dame, car, avec ses goûts, son indépendance, ses caprices... Enfin, on ne peut pas tout avoir!... » soupire Mme de Balcour, en manière de conclusion.

Ce même jour, M. de Balcour, dans le salon cerise, pose sur Gilberte, assise non loin de lui, son regard le plus éperdu.

— Calmez-vous, monsieur de Balcour, prévient Gilberte, souriante.

— Me calmer, chère Gilberte! Comment pourrais-je me calmer lorsque je suis au moment de recevoir de...

Il s'interrompt lorsqu'il voit les yeux de sa dulcinée se fixer sur la pendule.

— Gilberte, qu'avez-vous? Quelque chose vous préoccupe?

— Mais oui, monsieur de Balcour, répond la jeune fille légèrement, quelque chose, quelqu'un, plutôt...

— Ah! ah! reprend l'amoureux en caressant son menton. Votre tante?

— Non pas, monsieur de Balcour. Ma tante repose en ce moment. C'est cet Etienne Vilmorel qui n'en finit pas d'arriver. J'avais pourtant dit à Paulette...

— Etienne Vilmorel! sursaute Louis de Balcour, déconfit.

— Mais oui, réplique Gilberte, le plus naturellement du monde. Vous n'êtes pas sans savoir qu'Etienne Vilmorel me fait une cour des plus assidues.

— Vraiment, vraiment! murmure M. de Balcour qui commence à la trouver mauvaise. Mais vous aviez, Mademoiselle, laissé entendre à ma mère que...

— ... Que je vous mettrais moi-même au courant de ma situation, achève nettement Gilberte.

— Evidemment, oui, sans doute, réplique M. de Balcour, cherchant à reprendre pied, mais cette situation, Gilberte, c'est surtout celle de votre cœur.

Un coup de sonnette l'interrompt.

— Le voici! s'écrie Gilberte. C'est lui. Je suis sûre que c'est lui : je reconnais son coup de sonnette...

Et la maligne laisse en plan le discours de son amoureux pour s'assurer, par elle-même, que ses oreilles n'ont pas tinté.

Quelques minutes plus tard, devant M. de Balcour et Etienne Vilmorel, aussi ahuris l'un que l'autre

de se trouver en présence, Gilberte se met en demeure d'exposer, à sa manière, la situation.

— C'est fort simple..., explique-t-elle. Vous m'avez l'un et l'autre, avec une égale ardeur et une persévérance pareille, fait part de vos sentiments... Tous les deux, vous exigez une réponse; encore est-il nécessaire que vous sachiez la situation.

— Celle de votre cœur, Gilberte! supplie encore Louis de Balcour qui, sentant instinctivement la partie mal engagée, se raccroche à sa dernière phrase.

— Non pas, répond la jeune fille dont la voix vibre, plus cinglante qu'elle ne voudrait, non pas, monsieur de Balcour : celle, d'abord, de ma fortune... Or, j'ai pris une décision..., la décision de léguer, dès à présent et sans retour, tout ce que je possède et pourrai posséder plus tard à une jeune orpheline.

— Seigneur! Pourquoi cela, Gilberte? s'écrie M. de Balcour, plus vivement qu'il n'aurait fallu.

— Quelle idée! s'exclame Etienne, en levant d'un même mouvement ses épaules et ses sourcils.

— C'est comme cela, répond Gilberte, et, comme j'ai vingt et un ans, rien ne peut m'en empêcher, du moins tant que je suis libre, c'est pourquoi j'entends mettre mon projet à exécution avant de me marier...

— Mais c'est de la folie! s'exclament cette fois, avec un accord parfait, les amoureux déconcertés.

— Et si vous ne vous mariez pas, comment ferez-vous, Gilberte?...

— Quoi! Vous ne garderiez rien?

— Rien du tout! affirme Gilberte. Et comment je ferai? répond-elle de son ton le plus paisible. Je travaillerai, cher Monsieur. Vous pouvez vous en informer près de mon amie Béatrix... Toutes mes dispositions sont prises...

— C'est superbe! ironise malgré lui Louis de Balcour, ou, du moins, ce serait superbe si ce n'était...

— Inconcevable! achève Etienne Vilmorel.

— Votre tante, naturellement, ne saurait être au courant? remarque M. de Balcour.

— Naturellement, réplique Gilberte sans se troubler.

— Et pourrait-on, ma chère Gilberte, savoir quelles sont vos raisons?... La nouvelle est invraisemblable... Paulette n'est pas au courant, et, j'avoue, j'aimerais à comprendre, insinue Etienne Vilmorel avec un sourire sur les lèvres.

— Vous, Etienne, répond Gilberte, que ce sourire mi-railleur et mi-sceptique agace considérablement, vous avez grand tort de douter. Vous devez savoir, pourtant, que lorsque je décide une chose...

— ... Rien ne saurait vous empêcher d'aller jusqu'au bout de cette chose : je sais..., répond Etienne. Je vous en supplie, Gilberte, ne me regardez pas comme ça. Vos yeux lancent des éclairs. Je suis foudroyé, ma chère.

— Etienne, vous avez tort de rire!

— Mais je ne ris aucunement, et la preuve, ma chère Gilberte, c'est que je m'enquiers des raisons qui vous ont amenée à prendre une résolution...

— ... Saugrenue, termine tout bas M. de Balcour.

— Merci, Monsieur, dit Gilberte qui a l'oreille terriblement fine. Eh bien! mes chers amis, mes raisons sont pour moi toute seule... Ne les connaîtra que celui que j'appellerai mon fiancé. Je vous dirai simplement qu'à vous deux, tels que je vous connais, elles paraîtraient plus saugrenues encore, je pense, que la décision qu'à mon avis elles appellent, et que je vous ai exposée... Il me paraît, en conséquence, absolument inutile de prolonger cette entrevue.

Joignant le geste à la parole, la jeune fille s'est levée.

— Mais, Gilberte, Gilberte, ma chérie..., s'écrie M. de Balcour, sans remarquer le froncement de sourcils de la jeune fille, laissez-moi vous dire un mot, ne nous quittez pas comme cela!...

Gilberte, intriguée, s'arrête. M. de Balcour, en effet, a une figure si souriante, si triomphante, pour-

rait-on dire, l'air si sûr de lui-même, que la jeune fille est curieuse de connaître ce fait nouveau qui vient de le transformer.

C'est réellement un fait nouveau, une lumière éblouissante — du moins M. de Balcour la juge telle. — Louis de Balcour vient tout simplement de comprendre, et de comprendre subitement, les raisons, toutes les raisons qui ont dicté les paroles et l'attitude de Gilberte.

« Pauvre petite! pense-t-il, elle veut être aimée pour elle-même! »

Quel mauvais démon le pousse à exprimer sa pensée? Il est agacé, lui aussi, et il trouve la manière bébête... Hélas! il le laisse bien voir :

— Mais c'est enfantin, ma chérie!

— Monsieur de Balcour!... proteste Gilberte.

— Vous savez bien, continue M. de Balcour, sans s'inquiéter autrement, vous savez bien que mon amour n'a rien, absolument rien à voir avec votre situation de fortune... Je réponds de mes sentiments, et je crois pouvoir répondre de ceux de M. Vilmorel... Pour qui donc nous prenez-vous?... Allons, allons, ma chère Gilberte. A présent que vous savez ce que... vous vouliez savoir, promettez-nous de reprendre cette même conversation sur des bases plus sérieuses. C'est promis, ma petite Gilberte?

— Imbécile!... murmure Gilberte, mais assez bas, cette fois-ci, pour que M. de Balcour, qui a peut-être l'oreille moins fine, n'entende pas ou ne veuille pas entendre.

— Je doute que nous la reprenions, répond simplement Gilberte, prenant congé des prétendants.

— Mais si, mais si..., réplique Louis de Balcour avec une inaltérable assurance, mais si, nous la reprendrons; vous réfléchirez, Gilberte.

Quant à Etienne Vilmorel, comme il n'a pas saisi où M. de Balcour veut en venir, il ouvre des yeux ébaudis et se garde de rien dire...

M. de Balcour n'est d'ailleurs satisfait qu'en apparence. Intérieurement, il peste contre la jeune fille qu'il accuse, bien à tort, d'avoir voulu se mo-

quer de lui, et il commet la dernière gaffe : celle de vouloir tirer vengeance de cet énervement.

— Avouez, mon cher Vilmorel, que c'était cousu de fil blanc? dit-il à Etienne Vilmorel, aussitôt la porte franchie.

— Quoi, mais quoi donc? s'écrie Etienne Vilmorel qui n'y voit toujours que du feu.

— Mais cette idée de s'assurer de la sincérité de nos sentiments à tous deux en se disant pauvre comme Job!... J'ai saisi cela tout à coup, et avouez que je suis beau joueur : je n'ai pas tiré, pour moi seul, profit de ma découverte.

— C'était donc cela!... s'écrie Etienne, soulagé. C'est tellement invraisemblable que je ne sais si j'y aurais pensé.

— Imbéciles, pauvres imbéciles!... s'écrie Gilberte, durant le temps qu'ils s'éloignent... Grand bien leur fasse!... Qu'ils s'imaginent ce qu'ils voudront!... Mais, quant à cette conversation, il passera de l'eau sous les ponts avant que nous la reprenions...

« Il reste Guy, songe-t-elle, et une tristesse emplit ses yeux. Mais lui, Guy, réfléchit-elle, je lui parlerai autrement. Après quoi, je mettrai Lucie au courant, et enfin, à part ma pauvre tante, la situation sera nette...

« Ça ne sera vraiment pas trop tôt! affirme la jeune fille. Béatrix non plus n'y croit pas. Eh bien! tant pis pour elle... Elle verra bien, en tout cas, que je sais tenir ma parole. »

Dans l'impatience qui la pousse à se jeter tête perdue dans le définitif, à soutenir son renoncement d'un sacrifice effectif, et à reconnaître enfin ce qu'elle croit le droit d'autrui, Gilberte a une manière si singulière de demander à Guy Corbiorrou de converser quelques instants avec elle, que celui-ci se sent renaître à l'espoir...

Déjà, les avances de la jeune fille l'invitant à les visiter, elle et la jeune victime de l'accident malencontreux, mais qu'au fond de lui-même il bénit, la

cordialité avec laquelle Gilberte l'accueille à chaque fois, l'ont, peu à peu, fait revenir sur sa pénible impression. Sans se l'avouer, il espère; mais, Gilberte lui demandant cet entretien particulier, cet espoir l'envahit avec une force irrésistible, tellement que ses premiers mots sont pour reprendre cette conversation ébauchée sous les hautes futaies de Raismes, et à laquelle Gilberte a si impitoyablement mis fin.

— Gilberte, dit-il, je voudrais tant, et je n'ose encore être heureux. Vous êtes avec moi si bonne, si franchement, si spontanément cordiale; Gilberte, me permettez-vous de vous redire ce qu'à Raismes vous n'avez pas voulu entendre?

Mais Gilberte l'interrompt d'un geste.

— Chut, Guy, dit-elle en souriant; laissez-moi parler d'abord... Oui, vous m'êtes très sympathique, oui, extrêmement sympathique... Mais, ce que je disais à Raismes, je dois vous le dire aujourd'hui... Il y a erreur sur la personne... Vous ne me connaissez pas.

— Oh! Gilberte! proteste Guy.

— Non, non, ne protestez pas. Je vous dis la pure vérité, mais pas comme vous la comprenez.

Guy n'ose plus dire un mot, mais ses yeux bruns s'attachent sur les yeux noirs de Gilberte avec une telle anxiété que celle-ci en est toute remuée.

— Quel fou vous faites!... murmure-t-elle. Ecoutez, Guy..., reprend-elle. Supposez, mais pas en manière de jeu, il s'agit d'une supposition qui serait la vérité même... Vous me suivez, Guy? Vous y êtes? La plus absolue vérité!

— Je vous écoute, ma Gilberte. Dites vite. Que voulez-vous qui nous sépare?...

— Tout, Guy, tout, en vérité. Voilà la chose en deux mots : Je ne suis pas Gilberte de Raismes; je suis... voyons... peu importe! Mon nom est obscur et sans lustre, et ma fortune..., en vérité, ma fortune, elle tient, Guy, dans mes dix doigts... Est-ce que vous m'aimeriez encore?

Et Gilberte, tout en parlant, présente ses deux

mains ouvertes et regarde ses doigts sans anneau avec un air apitoyé et convaincu, un air de détresse naïve qui fait que Guy n'y tient plus... Il est aux genoux de la jeune fille et baise ses dix doigts nus avec une passion véhémente...

— Gilberte! Ma Gilberte! dit-il. Ah! si c'est cela l'obstacle... Que Dieu en soit loué, béni, mille et mille fois loué et béni... Qu'est-ce que vous voulez que ça me fasse, votre nom, votre fortune?... Je ne veux que votre cœur... et vos doigts, vos chers doigts pauvres...

— Guy..., Guy..., proteste Gilberte.

— Mais, Gilberte, n'avez-vous donc pas compris que je vous aime, vous, rien que vous..., et que je suis assez grand pour vouloir bâtir mon nid..., mais que je suis un pauvre homme qui, sans amour, ne peut ni construire ni rien faire? C'est votre cœur, ma Gilberte, c'est votre amour votre richesse, une richesse qui m'éblouit.

— Guy, Guy..., murmure Gilberte encore.

Et elle arrache ses mains aux mains et aux baisers de Guy, et elle se lève pour fuir.

— Guy, laissez-moi!... supplie-t-elle. Laissez-moi, je ne peux pas... Je sens que je vais pleurer...

Guy se relève... Il obéit... Il part sans un seul geste...

En vérité, il n'y comprend pas grand'chose. Peu importe; dans son cœur, ce n'est plus l'espoir qui chante, c'est beaucoup plus que l'espoir : la certitude du bonheur.

XVI

Il fallut que Gilberte attendît jusqu'au lendemain avant d'avoir avec Lucie cette décisive conversation qu'elle avait décidé d'avoir... Son entretien avec Guy l'avait positivement bouleversée, un délicieux bouleversement qui ouvrait, palpitant, son cœur au

souffle d'un amour immense, d'un amour envahissant et d'un bonheur qui bruissait si fortement à ses oreilles qu'elles furent, vingt-quatre heures durant, incapables de rien entendre d'autre...

Béatrix même, qui s'en vint, précisément, la voir au soir de cet entretien, ne reçut aucune confidence... Gilberte gardait pour elle seule l'intime et radieux secret. Sa joie, comme un parfum subtil, se glissait en toutes ses pensées, transparaissait en tous ses actes, mais elle l'enfermait jalousement autant qu'il en était en elle, dans une crainte instinctive de la sentir moins présente...

Son amie ne fut cependant pas sans s'apercevoir que quelque chose était venu, quelque chose de nouveau, de bon, de fort, et qui rayonnait de toute la personne de Gilberte; mais, discrète, elle attendit.

Ayant pourtant recouvré le calme voulu pour entretenir Lucie, Gilberte de Raismes se disposa à entrer chez elle à la fin de la matinée... Ces révélations dont, par avance, elle s'était, à juste titre, inquiétée, comme elles la laissaient calme, maintenant!... Ce n'est pas qu'elle n'en ressentît une impression très pénible; c'était là le dernier pas vers l'irréparable, et ce pas était douloureux.

Sa jeunesse, ses souvenirs, ses affections, les traditions de famille auxquelles elle était attachée, tout, en dépit de sa loyauté, de son sentiment du juste et de son caractère outrancier, contribue à le lui rendre douloureux... N'importe, elle est, plus que jamais, résolue à le faire sans retard... Et, mentalement, elle compare en elle-même son état d'esprit actuel avec celui qu'elle aurait eu si... hier... oui, si Guy n'avait su faire éclater si péremptoirement leur amour.

Aussi est-ce vaillamment et presque sans tremblement qu'elle pose la main sur la porte...

Lucie, maintenant, peut s'étendre quelques heures par jour sur la chaise longue de sa chambre.

Elle la trouve qui lit un ouvrage qu'elle lui a récemment prêté.

Gilberte veut aller droit au fait.

— Pouvez-vous m'écouter, Lucie? dit-elle à la jeune fille qui, en la voyant venir, a tout de suite fermé son livre.

— Mais, sans doute..., répond Lucie qui attache sur Gilberte l'ardeur de ses yeux noirs. Et avec plaisir, encore!... Non! vous ne devinerez jamais quelle joie j'ai à vous voir...

— Nous avons, avant le déjeuner, plus d'une grande heure devant nous, et, figurez-vous, j'ai envie d'une longue conversation.

— Quel bonheur! reprend Lucie. Quel bonheur! Quel bon moment! Comme je suis bien, près de vous...

Gilberte voudrait couper court aux affectueuses paroles, mais elle ne sait plus que dire. C'est, malgré tout, difficile, et non pas seulement pénible, mais réellement difficile, de raconter, de but en blanc, cette invraisemblable histoire... C'est pourquoi, malgré l'élan de sa nature primesautière qui la pousse à agir, Gilberte prend certains détours :

— Moi aussi, Lucie, j'ai pour vous une vraie, une chaude sympathie, un peu plus forte chaque jour... Il me semble que déjà nous nous connaissons de longue date, et que, pourtant et toujours, nous avons mille choses à nous dire...

« Ceci, voyez-vous, nous rapproche, que nous n'ayons, ni l'une ni l'autre, jamais connu nos parents... Mais j'aimerais à savoir tout de vous, même de votre enfance, d'aussi loin, voyez-vous, Lucie, que vous pouvez vous souvenir. »

— De plus loin, même, répond la jeune fille en riant; mais, Gilberte — puisque vous m'obligez à dire votre joli nom, — il faudra en retour, vous aussi, me parler de vous... Votre enfance, à vous, certainement, vous aura laissé de plus intéressants souvenirs que ceux d'une pauvre fille confiée à l'Assistance Publique.

Lucie parle..., et Gilberte, les yeux baissés, paraît l'écouter; mais, en réalité, elle n'entend rien de ce qu'elle dit... Son oreille et son esprit sont demeurés aux premiers mots de la jeune fille... « De plus

loin... de plus loin... » Que peut être ce temps lointain sur lequel elle paraît avoir des précisions et dont, pourtant, elle ne saurait se souvenir? Après tout, ça la regarde, elle, Gilberte... Ce plus loin, ce sont ses parents, sa famille, les êtres dont elle sort... Que va-t-elle apprendre, grand Dieu?

— Lucie, Lucie, interrompt doucement Gilberte, quel est-il donc, ce plus loin dont vous parliez il y a quelques instants?... Oui, j'aimerais connaître ce plus loin qui jetterait, sans doute, une lumière sur vous, sur votre caractère courageux, votre intelligence ouverte.

— Vous avez raison, Gilberte, reprend Lucie dont les yeux se voilent un peu, comme s'ils regardaient ailleurs, en elle-même, sans doute, et dans ce passé qu'elle ne connaît guère, justement, qu'au travers de son âme, oui, vous avez raison : je dois beaucoup à mes parents... J'ai des lettres d'eux, quelques lettres, d'abord quand ils étaient fiancés, puis, au début de leur mariage, quand mon père était parti pour une période militaire; et, voyez-vous, ce n'est pas parce qu'ils sont mes parents, mais elles sont jolies, ces lettres! toutes simples,... ils n'étaient pas savants,... mais si pleines d'amour, de courage; seulement, ils ont eu du malheur...

Gilberte n'ose interroger, mais Lucie reprend d'elle-même :

— Oui, du malheur. Il y a eu un drame dans leur vie,... et ça me ferait beaucoup de peine mais, justement, leurs chères lettres prouvent qu'ils n'en sont pas fautifs. Je vous les montrerai, Gilberte.

— Oh! oui, ma petite Lucie, répond Gilberte avidement. Elles m'intéresseront tellement! Mais... ce drame? Que voulez-vous dire?

Lucie se tait, et son amie respecte son recueillement.

— Je n'en parle jamais, reprend-elle; d'ailleurs, ça n'intéresse personne, mais, vous, ça n'est pas pareil. Le drame? voilà... Leurs lettres déjà l'annoncent, mais ils ne pouvaient pas savoir. Il faut vous dire que maman était du Cantal, le

pays d'origine de mon père, où il revenait chaque année. Alors, quand leur mariage est décidé, mon père écrit à maman ces jolies lettres où l'amour chante, mais il lui raconte aussi qu'il est poursuivi ici par les assiduités d'une femme qui voulait à toute force lui faire promettre de l'épouser... C'était une vague cousine, et qui travaillait, pour mal faire, dans les mêmes ateliers où mon père travaillait lui-même, des ateliers d'imprimerie; mais papa aimait maman, et il ne l'écoutait pas, et c'est cela, le drame, Gilberte : cette vilaine femme s'est vengée.

— Comment cela? s'exclame Gilberte.

— Comment! On n'est sûr que d'une chose, et déjà cette chose est affreuse.

« Après le mariage, maman est venue, comme de juste, habiter avec papa à Paris, puisque c'est à Paris qu'il avait son travail; et alors, cette femme a fait mine d'être consolée du refus que papa lui avait fait... Elle a fait mine d'être l'amie de maman; elle les voyait, leur faisait de petits cadeaux... Oui, dit Lucie, assombrie, mais, tout cela, c'était d'affreuses menteries et traîtrises... Figurez-vous, ma pauvre Gilberte, que maman, en moins de deux jours, est décédée, empoisonnée! deux semaines après ma naissance, alors qu'elle allait se relever...

— Oh! s'exclame Gilberte, horrifiée. Mais, Lucie, cette femme? C'était elle? On l'a arrêtée, alors?...

— Hélas! non, on ne l'a pas arrêtée! Tout d'abord, on n'a pas su... C'est à cause de ce qu'elle a fait après qu'on s'est bien dit que c'était elle qui avait dû tuer pauvre maman... Après la mort de maman, elle a continué à venir chez mon père qui, lui, ne se doutait de rien.

— Mais alors, comment savez-vous?

— Attendez. Vous allez comprendre... Mon père, donc, ne se doutait de rien; cette femme venait chez lui, faisant semblant de s'intéresser à moi; et puis, elle a recommencé : elle a voulu faire promettre à mon père de l'épouser... Lui, lorsqu'il a vu

clairement où elle en voulait venir, il lui a fermé la porte, et, comme il ne pouvait s'occuper de moi, il a demandé à une œuvre de lui chercher une nourrice... Oh! Gilberte, c'est affreux! Le jour même où ce pauvre papa me prend pour me conduire à cette nourrice que l'œuvre lui a trouvée,... cette femme le guette au passage. C'était à la gare du Nord; père avait pris son billet, il allait passer sur les quais, et cette femme était postée à l'entrée du tourniquet... Il paraît qu'elle avait mis un châle qui cachait sa figure... Père avance sans se douter, et alors, quand il a été tout près, elle lui lance, dans la figure, un plein bol de vitriol. C'est abominable, voyez-vous!... dit Lucie, les yeux remplis de larmes. Il paraît que mon pauvre papa a fait un geste pour me protéger, m'éloigner... Il s'est complètement découvert... Il a perdu les deux yeux... et il est mort peu après; il était déjà si triste de la mort de maman; la souffrance, l'ennui l'ont achevé...

— Pauvre Lucie! dit Gilberte, tremblante d'une émotion qu'elle n'ose pas exprimer. Comment dire, en effet, que cette tragique histoire, que ce drame douloureux et sombre, c'est elle seule que cela regarde?

— Et voilà comment, dit Lucie, j'ai été confiée à l'Assistance Publique... Personne n'était plus là pour se soucier de moi... Ni mon père ni ma mère n'avaient plus de famille proche...

— Mais, s'informe cependant Gilberte, comment avez-vous su cela?

— Oh! c'est simple..., reprend Lucie. Vous pensez bien que les journaux de l'époque ont conté cela tout au long... Une brave voisine m'avait fait un petit paquet de tous les pauvres objets qui avaient été chez nous et des lettres, justement, des lettres de mes pauvres parents; elle avait aussi découpé quelques articles des journaux... Et puis, ajoute Lucie, souriant au travers de ses larmes, j'ai conservé de ce drame un souvenir bien précis.

— Comment cela? s'écrie Gilberte. Mais vous n'étiez qu'un petit bébé?

— Sans doute, réplique Lucie, un pauvre innocent bébé, mais qui, lui aussi, dans sa chair, a souffert de l'horrible crime.

— Que voulez-vous dire, Lucie? s'écrie Gilberte, haletante.

— Tenez, ma chère Gilberte, je veux dire ça, tout simplement...

La jeune fille relève la manche du peignoir qui l'enveloppe.

— Cela, Gilberte; voyez vous-même...

Une large et tortueuse cicatrice sillonne le bras potelé et marque d'une traînée rougeâtre la blancheur de la peau.

— Voyez, Gilberte, mon pauvre père a eu beau faire, une partie du liquide est retombée sur mon bras... C'était l'été; je n'avais qu'une petite brassière de laine : la laine a été brûlée, et, après la laine, ma peau, et brûlée profondément, vous savez, ma pauvre Gilberte... On m'a conduite aussitôt à l'hôpital, et il paraît que j'y suis restée quinze jours... Par exemple, des souffrances que ça m'a causé, je ne me souviens aucunement. N'empêche, continue la jeune fille, sans s'apercevoir du trouble extrême où est Gilberte, n'empêche que ce sont de bien pénibles souvenirs, non pas, à vrai dire, des souvenirs, mais un bien pénible récit; ne trouvez-vous pas, Gilberte? Oh! Gilberte! comme vous êtes émue!

Lucie, en relevant la tête, a vu Gilberte, sans un mouvement, les yeux fixés devant elle, et des larmes, deux ruisseaux de larmes, coulant, sans qu'elle s'en aperçût, le long de ses joues pâles...

Et comme Gilberte ne dit mot :

— Mais qu'avez-vous, dites, Gilberte? Sans doute, c'est un drame affreux, mais, voyez comme je suis mauvaise, il me remue moins que vous! Cependant, j'y pense souvent; mais, tout de même, c'est loin, Gilberte! J'aime mes parents, je prie pour eux, mais je ne suis triste que rarement... Que voulez-vous? je suis jeune, et j'ai toute la vie devant moi.

Gilberte se tait toujours, et ce silence est étrange,

tellement que Lucie, instinctivement, sent qu'il y a autre chose... Elle s'inquiète... Aurait-elle, sans le vouloir, blessé, affligé son amie?

— Gilberte, Gilberte..., murmure-t-elle affectueusement.

Gilberte entend enfin l'appel anxieux de Lucie. Elle se ressaisit, elle répond :

— Oui, Lucie, je suis émue, très émue, mais c'est pour une autre chose, autre chose que ce que vous pensez.

— Quoi donc, ma chère amie? Ah! comme vous pleurez!... Vous ai-je fait de la peine?

— Non, pas vous, Lucie, pas vous; mais la vie est si étrange! répond Gilberte qui, à vrai dire, a peine à suivre ce qu'elle dit.

— Sans doute, je vous ai contristée..., reprend Lucie, désolée. Je suis sûre que j'ai remué de douloureux souvenirs, et je voudrais tant, au contraire, vous donner seulement de la joie!... Vous êtes si bonne pour moi!... C'est même, voyez-vous, Gilberte, une chose que je ne puis comprendre. Pourquoi êtes-vous si bonne pour moi?

Comme tout à l'heure, Lucie parle, parle..., mais c'est dans l'espoir, cette fois-ci, de distraire Gilberte de Raismes de ces pensées douloureuses qu'accuse son visage empourpré.

Et les affectueuses paroles tendent précisément à Gilberte le pont qu'il fallait lui tendre pour que, du rivage arbitrairement dessiné par les audacieux mensonges de la mère Foulon et son imagination complice, elle pût aborder sans heurt au rivage du réel; le simple et véridique récit de Lucie Vernier vient de le lui peindre, ce réel, sous des couleurs si éclatantes et sincères que Gilberte ne peut plus douter... Elle est là, la vérité, dans ce drame qu'on vient d'évoquer et qui a laissé sa trace sur ce pauvre bras que Lucie a laissé inconsciemment découvert... Elle est là, la vérité... Cette chair tuméfiée la crie. Gilberte, spontanément, se penche sur le bras nu et baise la marque du crime.

— Pourquoi je suis bonne, Lucie, bonne pour

vous? Pourquoi je suis venue à vous? Ne vous l'ai-je pas dit? Parce que vous êtes une sœur, ma chère petite sœur de lait : voilà ce que je vous ai dit, Lucie; mais c'est pour autre chose encore, une chose que je vais vous dire : Vous m'êtes, Lucie, doublement chère et sacrée, parce que c'est vous qui avez reçu à ma place, alors que j'allais mourir, les dernières caresses de ma mère.

Gilberte raconte alors comment Lucie a vécu quelques mois au château de Raismes, aux derniers jours de sa mère et de son pauvre papa.

— Ah! je comprends, dit Lucie, les raisons qui vous ont fait désirer me rencontrer, me connaître!... Que vous êtes généreuse, Gilberte! Vous auriez pu m'en vouloir!

— Chut! chut, Lucie! dit Gilberte que cet enthousiasme embarrasse.

— Eh bien! alors, Gilberte, si vous voulez me faire taire, il faut me laisser faire une chose.

— Quoi donc? demande Gilberte qui s'étonne du ton de Lucie et du geste de ses bras qui s'ouvrent.

— Il faut me laisser, ma chérie, vous rendre, chaque jour de la vie, en affection et en confiance, le baiser de votre maman... Et puis, pas seulement cela... Venez près de moi, Gilberte... Je veux vous le rendre, ce baiser, dès aujourd'hui; il est à vous... Vous, vous serez une grande dame, et moi une petite ouvrière; ça n'empêche pas que ce baiser nous unira bien davantage que si nous étions nées toutes deux également fortunées. Ne pensez-vous pas, Gilberte?

— Oui, je pense, répond la jeune fille qui, les yeux clos par l'émotion, laisse Lucie poser sur son front le chaud et tendre baiser.

ÉPILOGUE

M^lle de Raismes, complètement remise de son inquiétante alerte, et ayant pu apprécier la tendre affection de sa nièce et son complet dévouement, est revenue un jour, d'elle-même, sur le pénible sujet qui, avant sa maladie, a failli les séparer.

— Vois-tu, ma chérie, lui dit-elle, j'ai réfléchi à tout cela, et j'ai vu que j'avais des torts...

— Des torts ! Vous, des torts, ma bonne tante ! s'écrie Gilberte, qui ne reconnaît de torts qu'à elle-même, en cette affaire,... et ne songe pas sans remords à ses injustes soupçons et aux jugements qu'elle a portés sur son grand-oncle et sa tante... Heureusement que Béatrix en a seule été confidente, et, Béatrix, ça ne compte pas... C'est comme une autre elle-même.

Il y a aussi dans tout ça quelque chose qu'elle ne s'explique pas : les lettres de son grand-oncle, l'acquiescement même que sa tante a paru donner aux faits. Mais, à présent que Gilberte a l'absolue certitude qu'elle est bien à sa vraie place, et non pas à la place de « l'autre », elle a recouvré tout son calme... Le reste s'éclaircira plus tard, quand il se pourra, mais elle n'a garde, en attendant, de trop s'en préoccuper. Tout de même, les paroles de M^lle de Raismes l'intriguent, et elle attend, avec plus d'impatience qu'elle ne le veut montrer, que la bonne demoiselle s'explique.

— Mais oui, chérie ; vois-tu, quand on est bien malade, on a le loisir de penser, et l'on s'aperçoit bien, aussi, qu'on n'est qu'une pauvre vieille chose bien fragile, bien caduque, et l'on abandonne sa morgue, certain orgueil excessif, certain entêtement aussi, certaine raideur, si tu préfères. Oui, ma chérie, c'est toutes ces causes : orgueil, entêtement, raideur, qui m'ont fermé la bouche quand tu m'as

interrogée... Je m'en suis aperçue depuis... Si je t'avais dit simplement : « Gilberte, ma petite Gilberte, les propos de la mère Foulon — une vilaine femme tout de même! — m'attristent parce qu'ils me font ressouvenir justement de la faute d'un frère bien-aimé... », et si j'avais ajouté : « Mais cette faute, ma chérie, puisque lui-même l'a reconnue, et expiée, et réparée, il faut, toi aussi, pardonner et ne plus même te souvenir », si j'avais su te dire cela, généreuse comme je te connais, tu m'aurais comprise Gilberte; mais, je m'en suis bien rendu compte, je n'ai pas même voulu que tu en parles, que tu t'expliques. Dans ma réelle indignation de voir que cette odieuse femme t'avait mise au courant de tout, je n'ai pas pensé assez à la peine que tu avais, j'ai été égoïste et lâche.

— Ma tante! proteste Gilberte.

— Si, si, ma petite, laisse-moi dire... C'est bien vrai... Ce n'est que vrai, et alors j'ai résolu de te faire lire cette lettre... C'est d'ailleurs un strict devoir... C'est même à ta majorité que j'aurais dû te la donner, mais ça m'était tellement pénible, et pourtant, ma chérie, cela aurait dissipé tout malentendu.

« La voilà, ma petite Gilberte. Lis-la; après quoi, je suis sûre que tu pardonneras; tu n'auras plus à m'en parler, car, tout ce que dit ton pauvre oncle, je le pense autant que lui-même. »

Gilberte, intriguée, saisit le papier que lui tend sa tante... C'est le testament de son grand-oncle Philippe; une page lui sert de préambule, et, dans cette page, écrite à quelques jours de sa mort, il explique qu'après avoir eu l'idée de faire venir près de M^me^ de Raismes mourante la petite Lucie Vernier, à la place de sa fille Gilberte, alors à toute extrémité, il a cédé, quelques jours, à la tentation de garder au château cette enfant si pleine de vie, au lieu de sa pauvre petite nièce que l'on disait vouée à la mort... Humblement, il avoue ce mauvais moment de sa vie,... et il demande que, plus tard, sa petite nièce en soit instruite, afin que, si elle vit,

dit-il, son repos soit assuré par le pardon de cette enfant, dernière héritière des de Raismes...

Les termes de ce document sont mesurés et émus, retenus et pourtant marqués du sceau d'un si réel regret et d'un si touchant repentir que c'est les yeux pleins de larmes que Gilberte le rend à sa tante...

— Pardonner, pardonner..., murmure-t-elle, mais n'avons-nous pas, chère tante, sans cesse et à tout instant, à nous pardonner les uns aux autres?

Ces mots aussi sont sincères, et M^lle^ de Raismes devine qu'ils se rapportent à l'indignation que Gilberte a manifestée quand elle a su, grâce à la femme Foulon, à l'équivoque qu'elle a cherché à faire naître, pour en tirer bénéfice, cet épisode de son enfance... Mais elle ignore, la bonne tante, que Gilberte, dans son cœur, demande à son tour pardon à son grand-oncle Philippe, et plus encore à sa tante, d'avoir osé supposer que lui avait persévéré dans cette odieuse tromperie, et qu'elle avait consenti à s'en faire la gardienne.

Peu importe... M^lle^ de Raismes, cette fois-ci, sent que leurs cœurs sont d'accord, et c'est avec une tendresse renouvelée qu'elle rend à Gilberte ses baisers.

En vérité, la maladie de la vieille fille l'a tout à fait transformée... Gilberte le sent si bien qu'elle n'éprouve même aucune crainte à la pensée de lui avouer son amour; mais, pour l'instant, pour quelques jours encore, elle veut le garder jalousement au fond de son cœur ébloui...

Et c'est toute seule avec Guy qu'elle fait de beaux projets... Puisque son mariage l'empêchera d'être assistante de ce Service Social dont ils admirent tous deux les buts et les bienfaits, ils l'aideront de leur argent, ils lui donneront beaucoup d'argent, si bien que le renoncement de Gilberte permettra à une légion d'assistantes de se dévouer, corps et âme, au sort des plus malheureux, au sort des petits enfants que, non seulement la misère, mais que le crime et le vice guettent.

Et puis Lucie, leur chère Lucie, sera leur sœur à tous les deux, et tous les deux s'uniront pour lui construire — et non plus, cette fois, en Espagne, mais bel et bien au cœur même de la France, à Paris, — un des châteaux de son rêve,... vous savez bien : l'atelier, les ouvrières, et les fines et soyeuses lingeries sur le velours gris perle...

Béatrix, leur amie à tous, les visitera fréquemment. Tous les ans, elle viendra chez eux, c'est chez eux qu'elle se reposera, et c'est elle, ils le savent bien, qui renouvellera l'optimisme courageux, nécessaire à qui veut vivre hautement, et qu'elle-même puise, si largement, dans sa vie consacrée au bien...

— Et nos enfants, affirme Guy Corbiorrou, profiteront de ces leçons... Ils seront...

Mais Gilberte l'interrompt :

— Chut ! chut ! Guy. Que dites-vous ? Est-il séant, je vous demande, de parler de nos enfants, alors que ni votre maman ni ma tante ne sont au courant ?...

Et Guy Corbiorrou, d'un baiser, scelle les lèvres de la malicieuse...

Et c'est ainsi, je pense bien, que se terminent généralement les entretiens des jeunes gens, dans le joli salon cerise...

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

Modèles en grandeur d'exécution

COLLECTION " MON OUVRAGE "

ALBUM N° 1. *Ameublement, Layette, Blanchissage, Repassage.* Explications des différents Travaux de Dames. 100 pages. Format 37×27 ½.

ALBUM N° 2. *Alphabets et Monogrammes pour draps, taies, serviettes, nappes, mouchoirs, etc.* 108 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 3. *Broderie anglaise, plumetis, passé, richelieu et application sur tulle, dentelle en filet,* etc. 108 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 4. *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise.* 36 pages. Format 37×27 ½.

ALBUM N° 5. *Le Filet brodé. (Filets anciens, filets modernes.)* 300 modèles. 76 pages. Format 44×30 ½.

ALBUM N° 6. *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.)* 56 doubles pages. Format 37×57 ½.

ALBUM N° 9. *Album liturgique.* 42 modèles d'*aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc.* 36 pages. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 11. *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 11 *bis*. *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Format 37×28 ½.

ALBUM N° 12. *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Format 37×28 ½.

Les Albums 7, 8 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : **8 fr.** ; franco : **8 fr. 75.**

Les 10 albums de la collection, franco : **75 francs.**

COLLECTION " AURORE "

TOUT EN LAINE (Album n° 1 de la Collection Aurore)
36 pages, 31 modèles. Format 37×25.
3 fr. 75 : franco : 4 fr. 25.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV°).
(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 310. ★ Collection STELLA ★ 10 février 1933

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

SIX MOIS (12 romans) :
France. . 18 francs. — Etranger.. 30 francs.

UN AN (24 romans) :
France. .. 30 francs. — Etranger.. 50 francs.

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-*poste* ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07), à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*, 1, rue Cazan, Paris (14e).

* * * * * * * * * * * * *

gérant : Jean LUGARO. — Imp. de Montsouris, Paris-14e. — R. C. Seine 53879